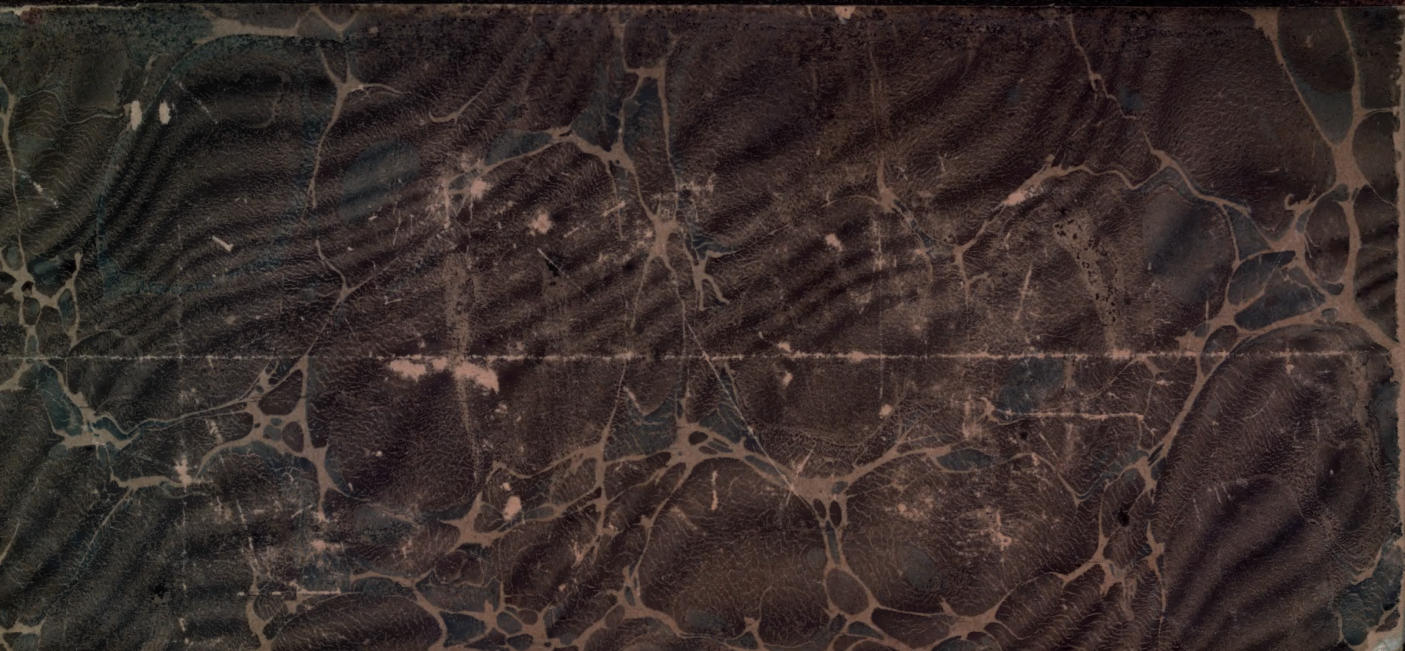
LIBRARY
UNIVERSITY
TORONTO

UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01436416 0



FIGURES DE BRONZE

OU STATUES DE NEIGE

Il a été tiré, de cet ouvrage,

VINGT EXEMPLAIRES DE LUXE :

Quinze exemplaires sur papier du Japon.

Cinq exemplaires sur Chine (*non mis dans le Commerce*).

Tous numérotés et paraphés par l'éditeur.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Collection in-18 à 3 fr. 50 le volume

DE L'OR, DE LA BOUE, DU SANG. 100 dessins de G. Coindre. (20e mille) . . . . . 1 vol.

LA FRANCE JUIVE. (142e édition) . . . . . 2 vol.

LA FRANCE JUIVE DEVANT L'OPINION. (28e mille) . . . . . 1 vol.

MON VIEUX PARIS. (Couronné par l'Académie française). Illustrations de G. Coindre . . . . . 2 vol.

(*Chaque volume se vend séparément.*)

SOUS PRESSE :

LES HÉROS ET LES PITRES. Illustrations de L. Métivet . . . . . 1 vol.

D7957+

LES TRÉTEAUX DU SUCCÈS

Figures de Bronze

OU

STATUES DE NEIGE

PAR

ÉDOUARD Adolphe DRUMONT

Portraits et Illustrations décoratives

par LUCIEN MÉTIVET

50929
30/9/01

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
RUE RACINE, 26, PRÈS L'ODÉON

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

PQ
282
D7

A JULES GUÉRIN,

A CLAIRVAUX.

Mon cher Guérin,

C'est à l'ami et au prisonnier que je dédie ce volume.

L'ami y verra le témoignage d'une fraternelle affection qui est restée sincère et profonde au milieu de tous les événements et que les luttes soutenues en commun n'ont fait que cimenter et rendre plus solide encore.

Le prisonnier trouvera peut-être une passagère distraction à parcourir ces pages où revivent quelques-uns des personnages qui ont, dans le siècle qui finit, traversé la scène humaine.

Je n'ai rien changé à ces portraits ; je les ai laissés tels qu'ils furent écrits sous l'impression du moment. Vous y rencontrerez donc çà et là l'expression d'enthousiasmes et d'admirations que l'on ne ressent plus guère aujourd'hui.

A vrai dire ceux qui inspiraient ces sentiments en valaient pour la plupart la peine...

Plus favorisés que la génération qui est venue après nous, nous avons, lorsque nous sommes entrés dans la vie, aperçu encore dans toute leur gloire des écrivains, des penseurs et des poètes comme Lamartine, Michelet, George Sand qui ont sans doute payé largement leur tribut à l'argile grossière dont nous sommes tous pétris, mais qui n'en ont pas moins laissé une trace ineffaçable dans la mémoire des hommes...

A quinze ans nous savions par cœur une partie des vers de Victor Hugo et ces vers, célébrant l'immortelle épopée accomplie par nos pères, chantent encore en nous quand nous sommes prêts à désespérer devant les hontes d'une époque où l'on ne connaît plus d'autre dieu que l'Argent.

Sans nous dissimuler les erreurs et les fautes, nous ne pouvons nous empêcher de penser que la France d'alors, où de si éclatantes clartés illu-

minaient les sommets, était un peu différente de la France que nous ont faite les Juifs.

Ce changement vous frappera sans nul doute. A mesure que l'élément purement français disparaît devant l'invasion des cosmopolites le niveau s'abaisse, les caractères diminuent et, peu à peu, on voit arriver au premier plan cet étrange personnel qui va du Panamisme au Dreyfusisme... A nous qui avons vu autre chose, cette période de trente ans semble une perpétuelle dégringolade.

Je crois, mon cher Guérin, qu'il y aura là pour vous matière à des réflexions graves et fécondes.

La captivité, cette captivité que vous supportez avec une stoïque fermeté, a toujours été pour les hommes destinés à exercer une influence sur leur temps, une école de recueillement et comme une veillée des armes austère d'où l'on sort plus fort et mieux trempé pour les combats à venir.

Nous avons fait notre œuvre quant à nous, et poussé à temps le cri d'alarme qui a empêché la France de s'endormir dans un sommeil précurseur de la mort. Le pays a été averti ; il sait maintenant où est l'ennemi ; il discerne les

causes précises de ce mal longtemps invisible qui a rongé lentement cette France autrefois si vivante, si prompte à se relever de ses chutes et à prendre une revanche glorieuse de ses défaites.

C'est à la génération nouvelle qu'il appartient de puiser à la vraie source, c'est-à-dire à l'instinct de la nationalité et de la race, les énergies nécessaires pour préserver ce pays qui fut si grand du sort de la malheureuse Pologne.

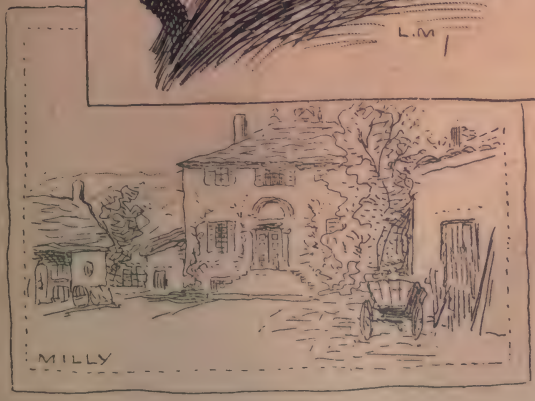
Malgré tant d'héroïsmes, malgré tant de qualités brillantes et charmantes, la Pologne est morte de ses querelles intérieures que fomentaient les ennemis qui allaient être bientôt les dépeceurs et les bourreaux, elle est morte de l'étranger comme nous mourons de l'étranger et du Juif.

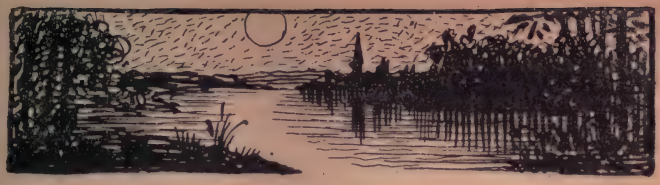
C'est un exemple que tous les vrais Français, tous les Républicains dignes de ce nom, devraient méditer et que commentent à leur façon les personnages qui se succèdent dans cette galerie de portraits comme des types d'humanité, d'une humanité qui semble être devenue plus vulgaire et plus basse à mesure que le siècle a vieilli..

E. D.

Soisy-sous-Étiolles, 29 Septembre 1900.

LAMARTINE





LAMARTINE

C'est à Milly, c'est sur la terre natale qu'il faut chercher l'âme de l'auteur du *Lac*, de cet incomparable charmeur qui fit rêveuse et poétique jusqu'au sentimentalisme morbide la génération bercée au bruit des fanfares du clairon, aux roulements des tambours, aux échos des canonnades lointaines de Wagram et d'Iéna. Maintenant, en effet, que la Mort et le Temps ont jeté leur voile d'oubli sur les agitations et les tristesses des dernières années, le Lamartine qu'on revoit, c'est le Lamartine adolescent, souriant et fier comme un jeune dieu, c'est Lamartine à vingt ans.

Cette tête, admirablement belle, illuminée par

l'inspiration, rayonnante de toutes les beautés de la jeunesse heureuse, ne ressemble guère au Lamartine vieilli, à cette figure amaigrie et comme desséchée que l'on aperçoit parfois encore dans les vitrines des photographes. C'est le Lamartine jeune que, sans nul doute, verra la postérité, puisque nous-mêmes, déjà, nous aimons à revenir vers cette époque éclatante de la vie du poète comme on revient vers la source sacrée en remontant le fleuve troublé et violent à la fin de son cours.

Regardez ce portrait, lecteurs. C'est bien là la physionomie de Lamartine à vingt ans quand la légèreté un peu évaporée de l'enfance avait fait place, comme le dit le poète lui-même, à une gravité tendre et douce, à cette concentration méditative du regard et des traits qui donne l'unité et le sens moral au visage. « Cette statue de l'Adolescence, enlevée un moment de l'abri des autels pour être offerte en modèle aux jeunes hommes », personnifie le Lamartine idéal qui, transfiguré par la Mort, a laissé dans le tombeau les guenilles de l'homme.

Le cadre nécessaire de cette figure jeune est le lieu où s'est écoulée la jeunesse de l'auteur de *Jocelyn*.

Lamartine, en effet, aima la terre, le sol natal, le bois, la vigne patrimoniale, le clocher en un temps où l'acheteur de biens nationaux s'installait comme

chez lui dans les châteaux antiques, où Napoléon plantait dans tous les pays des duchés factices, des principautés de convention et des royautés d'usurpation.

« Jamais homme, il le dit lui-même, ne fut élevé plus près de la nature et ne suça plus jeune l'amour des choses rustiques, l'habitude de ce peuple heureux qui les exerce, et le goût de ces métiers simples, mais variés comme les cultures, les sites, les saisons, qui ne font pas de l'homme une machine à dix doigts sans âme, comme les monotones travaux des autres industries, mais un être sentant, pensant et aimant, en communication perpétuelle avec la nature qu'il respire par tous les pores, et avec Dieu qu'il sent par tous ses bienfaits. »

Lamartine aima la terre natale et la terre l'en récompensa en lui murmurant à l'oreille le secret de sa poésie, en l'initiant à ses beautés intimes, en le saluant poète au temple de la Nature, quand les Delille et les Baour Lormian restaient à la porte du sanctuaire occupés à accoupler deux pauvres rimes l'une à l'autre, à marier, poétiquement parlant, la faim et la soif.

Cet amour de la terre fut, chez Lamartine, la grande force du poète et la grande faiblesse de l'homme. Comme Antée lorsqu'il touchait sa mère sacrée, le poète trouvait une vigueur nouvelle et une inspira-

tion plus féconde en respirant les maternelles caresses des forêts paternelles. L'homme aussi sentait fondre en lui au sourire de cette nature, au bonjour joyeux que lui donnait le plus humble buisson d'aubépine, au salut du moindre brin d'herbe qui le reconnaissait, ses résolutions viriles et ses mâles déterminations. Le stoïque et l'incorruptible se changeait en un plaintif et éloquent Tityre qui pour son honneur, par exemple, n'a jamais voulu prononcer le *deus hæc otia fecit*. Le consul qui foudroya sur un forum plus dangereux qu'au sénat le Catilina rouge répétait le *pro domo* avec un accent plus ému et moins fier. Le magnifique traducteur de *Child-Harold* avait des airs de Rawensvood qui faisaient rire les sceptiques et attristaient les gens de cœur.

Et certes il fallait avoir un triple airain autour de la poitrine pour ne pas plaindre cet exilé qui, au milieu de cette France ingrate, se rattachait à cette patrie intime qui était sa contrée, son village, son domaine, qui aimait tout cela de tout ce que cela lui avait coûté. Il avait semé là sa fortune en bienfaits et vraiment il était pardonnable de vouloir voir se lever la moisson de reconnaissance. Jeune homme, à l'heure des entraînements et des passions, à l'heure où il eût pu oublier dans les bras de toutes les femmes heureuses d'être à lui les vignerons de son père et les paysans qui avaient joué avec lui, — il

avait, au milieu des enivrements et des triomphes, jeté tout son or sur ce hameau. Il était doux au vieillard, à l'instant des découragements et des injustices, de voir ces travailleurs qu'il avait rachetés de la conscription, exonérés du fermage, fournis d'outils, le saluer au passage et mettre par leur affection un peu de baume dans son âme non pas ulcérée, mais attristée...

Victor Hugo, qui fut l'émule en poésie de Lamartine, pouvait trouver partout un splendide horizon — océan profond ou montagne grandiose, — pour servir de cadre à son immense génie et à son prodigieux égoïsme. Musset eût rencontré en cent endroits, une Julie, une Ninon, une Ninette et du vin d'Espagne sur la table de nuit. L'un avait un cerveau, l'autre avait des sens, Lamartine seul avait une âme.. Chêne harmonieux de la forêt des hommes, il avait besoin de rafraîchir ses puissantes racines dans le sol fécond de l'*Alma parens*.

Jetez les yeux sur ce dessin, qui représente Milly et dont l'original fut crayonné, il y a bien des années, par un voisin, un admirateur et un intime ami de Lamartine.

Chaque détail a son importance, chaque objet a son parfum rustique et noblement réalisé, son goût de terroir — si j'ose m'exprimer ainsi.

Milly n'était point un château sans être tout à fait une ferme ; — c'était ce qu'on nomme dans le Mâconnais, un vigneronnage.

Il y avait un pressoir dans les dépendances, où l'on apportait les paniers pleins jusqu'au bord de grappes gonflées par les ardeurs du soleil.

Cette charrette à peine indiquée portait les vendangeurs joyeux sur les côteaux d'alentour.

Dans cette cage placée dans la cour, on mettait sécher les fromages de Mâcon que Lamartine aimait particulièrement. — Et, je ne sais si je me trompe, mais ces moindres choses ont leur poésie simple et leur grandeur pastorale.

Rien de ce qui se rapproche de la puissante nature n'est vulgaire et mesquin. On sent courir dans cette maison le souffle de la simplicité patriarcale et de l'églogue virgilienne. Cette croisée fermée, encadrée de clématites, de jasmin et de lierre, était le cabinet de travail de Lamartine. Cette croisée ouverte vous représente la salle à manger. Le père du grand poète soupait là, à la même table que ses fermiers et ses domestiques, le maître au milieu, le plus humble valet de ferme au bout — mais à la même table. Cela vraiment ne vous a-t-il pas un grand air seigneurial, non pas à la façon de talons rouges et des corrompus de la cour de Louis XV, mais à la façon des vrais seigneurs

chrétiens qui regardaient leurs vassaux comme leurs fils cadets.

Milly, nous le répétons, n'a jamais été un château ; cependant quelques ornements gothiques à la cheminée, quelques sculptures sur la façade lui donnaient un certain aspect imposant. Aujourd'hui tout s'est embourgeoisé, la maison du grand poète et du grand seigneur appartient à des bourgeois, et il est probable que le pauvre n'y trouve plus le même accueil qu'autrefois... surtout si le propriétaire a été pauvre lui-même. Lamartine, une fois à Milly, mettait des sabots; ses successeurs mettent peut-être des souliers vernis pour *épater* l'habitant.

Ce n'est pas à Milly, comme on l'a dit à tort, qu'est né Lamartine, mais c'est là qu'est né son talent. C'est là que s'est faite l'éducation du poète illustre. Ces arbres dont vous n'apercevez que le faîte, ombragent l'allée où sa mère, M^me^ de Prat, se promenait une heure chaque soir après dîner, rêvant vaguement peut-être les poésies que son fils devait traduire un jour en un magnifique langage.

« Quand tout ce tracas du jour se taisait enfin, que nous avions dîné, que les voisins qui venaient quelquefois en visite s'étaient retirés, et que

l'ombre de la montagne s'allongeant sur le petit jardin, y versait déjà le crépuscule de la journée qui allait finir, ma mère se séparait un moment de nous. Elle nous laissait, soit dans le petit salon, soit au coin du jardin, à distance d'elle. Elle prenait enfin son heure de repos et de méditation à elle seule. C'était le moment où elle se recueillait avec toutes ses pensées rappelées à elle et tous ses sentiments extravasés de son cœur pendant le jour dans le sein de Dieu, où elle aimait tant à se replonger. Nous connaissions, tout jeunes que nous étions, cette heure à part qui lui était réservée entre toutes les heures. Nous nous écartions tout naturellement de l'allée du jardin où elle se promenait, comme si nous eussions craint d'interrompre ou d'entendre les mystérieuses confidences d'elle à Dieu et de Dieu à elle ! C'était une petite allée de sable jaune tirant sur le rouge, bordée de fraisiers, entre des arbres fruitiers qui ne s'élevaient pas plus haut que sa tête. Un gros bouquet de noisetiers était au bout de l'allée d'un côté, un mur de l'autre. C'était le site le plus désert et le plus abrité du jardin. C'est pour cela qu'elle le préférait, car ce qu'elle voyait dans cette allée était en elle et non dans l'horizon de la terre. Elle y marchait d'un pas rapide, mais très régulier, comme quelqu'un qui pense fortement, qui va à un but certain

et que l'enthousiasme soulève en marchant. Elle avait ordinairement la tête nue, ses beaux cheveux noirs à demi livrés au vent, son visage un peu plus grave que le reste du jour. »

C'est à Milly que furent commencées les *Harmonies*, c'est de Milly que Lamartine partit pour ce fastueux voyage en Orient qui lui fut si durement reproché plus tard.

Au bas de Milly, s'élève le village de Bussière où Mme de Lamartine avait installé une lingerie et une pharmacie. Là, on soignait les vignerons malades et on donnait de l'ouvrage aux jeunes filles pauvres du pays.

Dans le cimetière de Bussière, vous verrez sur une humble tombe, l'inscription suivante : *Lamartine à son ami l'abbé Dumont*. L'abbé Dumont est le type de Jocelyn. C'est dans les confidences du vieux prêtre, dans les longues causeries à travers la campagne où l'austère vieillard se confessait au jeune homme inspiré que Lamartine trouva le poème magnifique de *Jocelyn*.

« Quand je passe par le village de Bussière, dit encore Lamartine dans ses *Confidences*, mon cheval, habitué à ce détour, quitte le grand chemin vers une petite croix, monte un sentier rocailleux qui

passe derrière l'église, sous les fenêtres de l'ancien presbytère, et s'arrête un moment, de lui-même, auprès du mur d'appui du cimetière. On voit par-dessus ce mur la pierre funéraire que j'ai posée sur le corps de mon ami. J'y ai fait écrire en lettres creuses, pour toute épitaphe, son nom à côté du mien. J'y donne un moment, en silence, tout ce que les vivants peuvent donner aux morts : une pensée... une prière... une espérance de se retrouver ailleurs !... »

Ainsi de quel côté que l'on se tourne dans ce coin de terre qui tiendrait dans le parc d'un de nos financiers modernes et qui semble grand maintenant comme le génie qui l'a illustré, on trouve à chaque angle de la route, à chaque coude du chemin, la gloire et la bonté, le souvenir de la bienfaisance de l'homme et le souvenir de la grandeur du poète, l'hôpital qu'il a construit et le chef-d'œuvre qu'il a créé.

Il est sur la colline
Une blanche maison.
Un rocher la domine.
Un buisson d'aubépine
Est tout son horizon.

La blanche maison, c'est Milly ; le rocher, vous l'apercevez dans le lointain, et regardez bien cet

arbuste, c'est le buisson d'aubépine immortalisé maintenant et célèbre pour avoir parfumé le poète enfant comme le laurier qui ombrage le tombeau de Virgile...

* * *

Qu'il est grand, en réalité, au point de vue moral et intellectuel, ce génie universel : poète incomparable, historien émouvant, orateur irrésistible! Considérez cette existence dans son ensemble, et vous serez frappé de la grandeur qu'elle présente. A l'heure où d'autres étudient encore, le poète remue la France entière avec les *Méditations*, puis il entre en triomphateur à la Chambre et y parle le plus magnifique langage que la tribune ait entendu, prononce de superbes discours, non point, comme on le croit trop volontiers, sur des sujets prêtant à la déclamation, mais sur des questions qui demandent des connaissances particulières, sur le budget, sur les caisses d'épargne, sur les enfants trouvés. Historien, il renverse un trône avec un livre et, soudain, il se révèle tribun intrépide, ayant le courage que si peu ont en notre pays, d'aller au-devant de l'émeute, de lui tenir tête, de la dompter.

Cette multiplicité de facultés fait de ce privilégié

entre tous les fils des hommes un être tout différent de ceux que nous connaissons. Ce n'est pas un spécialiste possédant une aptitude, la développant, la perfectionnant, arrivant à une virtuosité étonnante sur un instrument ; c'est une âme, un cœur, un esprit. Citoyen, écrivain, homme du monde, il est tout à la fois sans fatigue, il vibre à tous les vents, il est emporté par toutes les généreuses passions, il est une des incarnations complètement belles de la race mortelle...

Sans exagérer le principe de l'hérédité, il est facile quand il s'agit de Lamartine, de découvrir, dans les influences de famille, dans les milieux honnêtes et paisibles où se passa l'enfance, l'explication de cette nature si élevée, si désintéressée, si exempte de cupidité et d'envie. Il descendait de ces vieilles races de province, où l'activité intellectuelle s'économisait en quelque façon ; où il y avait comme des réserves d'honneur, de foi, de dévouement ; où le génie s'amassait de génération en génération, comme un trésor qui grossit dans un coin. Ses premières années, nous l'avons vu, s'écoulèrent devant de merveilleux paysages ; les grands bois bercèrent de leur murmure celui qui devait les chanter plus tard ; une mère d'un exceptionnel mérite forma elle-même cette âme.

De l'adolescence au seuil de l'âge mûr, le poète ignora les rudes caresses de cette pauvreté qui, si elle trempe le caractère, laisse une inextinguible amertume au cœur. Tout dans ses impressions premières, est poésie, sourire, bonté. Les femmes ont de maternelles tendresses pour ce pensif jeune homme à la physionomie aristocratique. Les désastres mêmes de la Patrie ne se présentent pas à lui sous l'aspect violent et horrible. C'est au bord du Léman, choyé par tout le voisinage, qu'il apprend l'écroulement de Waterloo.

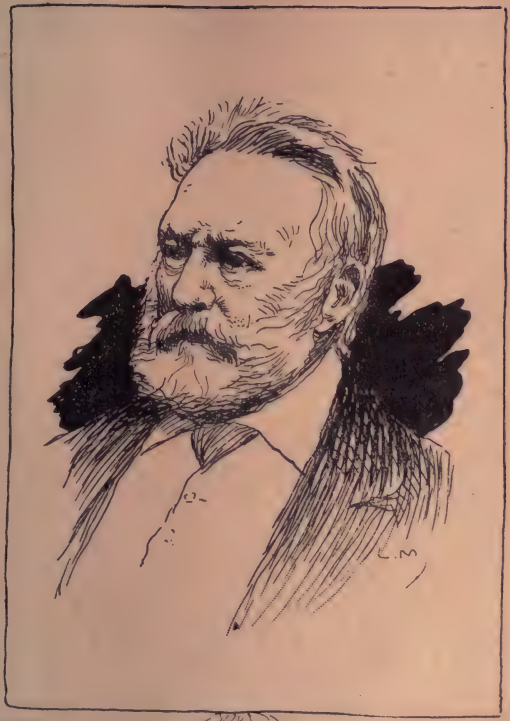
C'est vraiment la jeunesse, non d'un ouvrier de la pensée, condamné à ne devoir rien qu'à lui-même, mais d'un patricien de lettres, d'un prédestiné de l'art, d'un Apollonien enveloppé, en naissant, de clartés et de parfums, Hélas! ce fils d'Apollon devait finir plus tristement que Phaëton : il voulut, lui aussi, selon l'ordinaire ambition de ces types toujours tentés par en haut, conduire les chevaux radieux du Soleil. Il n'eut point la chance d'être écrasé dans leur chute; il traîna cette longue et prosaïque vieillesse qui fut comme la rançon des triomphes et des joies du commencement ; de l'Empyrée tombé dans les réalités les plus plates, il nous offrit le lamentable spectacle d'un aigle en cage, d'un aigle ayant un fil à la patte, d'un aigle mangeant dans la main de chacun.

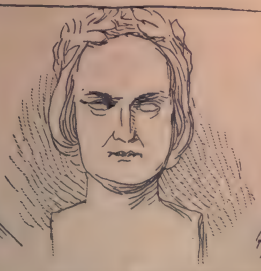
Un instant la gloire de Lamartine sembla voilée par les vulgarités de cette fin d'existence ; mais le recul du temps l'a déjà replacé dans le rayonnement qui lui convient. Les générations qui nous succéderont oublieront les défaillances de l'homme et ne connaîtront plus que le génie du chantre inspiré de la nature. Les femmes surtout, auxquelles les strophes harmonieuses du *Lac* rappelleront toujours de douces émotions, resteront les fidèles admiratrices de Lamartine. Sous le ciel d'automne gris et soucieux qui met involontairement du vague à l'âme, elles iront, comme leurs aïeules, dans un coin du jardin que jonchent les feuilles mortes, relire les pages où Lamartine a raconté les enthousiasmes, les songeries, les amours idéales de sa vingtième année. A travers ces brumes et ces tristesses d'octobre pleines de la mélancolie de tout ce qui finit, elles reverront passer, comme un fantôme éloquent, le sublime inspiré de l'infini, l'amant d'Elvire, le chantre de *Jocelyn ;* elles le reverront, non point avec nos yeux de désabusés et de sceptiques, mais tel que l'aperçut la génération de 1830 : vierge de toute souillure matérielle, exempt de toute pensée basse, homme par le courage, ange ou pur esprit, rapportant du ciel des chants mélodieux. Elles auront revécu une heure dans l'idéal ; elles auront éprouvé cette impression d'une fleur oubliée

retrouvée dans un volume et elles répéteront avec leur poète :

Cachez-vous quelquefois dans les pages d'un livre
Une fleur du matin cueillie aux rameaux verts ?
Quand vous rouvrez la page après de longs hivers,
Aussi pur qu'au jardin, son parfum vous enivre.
Après ces jours bornés qu'ici mon nom doit vivre,
Qu'une odeur d'amitié sorte encor de ces vers.

VICTOR HUGO





VICTOR HUGO

1822, date de l'apparition des *Odes et Ballades*. — 1885, mort de Victor Hugo... Quiconque méditera ces deux dates se sentira envahi, comme malgré lui, d'un immense étonnement. Ce long espace parcouru, dès qu'on le contemple, éveille dans l'esprit une admiration silencieuse, comme certains panoramas, tout à coup découverts, rendent muets d'enthousiasme.

En cette vallée magnifique qui s'étend à vos pieds, il y a des ornières et des fossés ; qui donc y songe ? En haut, c'est le ciel qui luit ; en bas, c'est le ruisseau qui gazouille, l'armée des épis qui ondule, les grands arbres qui s'inclinent dans un frémissement symphonique, et, dans le lointain, le

fleuve, le grand fleuve, paisible ou bouillonnant, qui fertilise, qui réjouit ou menace, qui porte les barques légères et les lourdes embarcations, et qui roule ses eaux majestueuses sans s'occuper de savoir si quelque ville au passage a déversé un égout dans ses flots superbes.

On ressent la même impression quand on examine, dans sa synthèse radieuse, l'œuvre de Victor Hugo. Le détail se noie dans l'ensemble. Ce n'est plus seulement *Hernani* ou les *Contemplations*, *Ruy-Blas* ou la *Légende des siècles* qui sont en cause, c'est le poète tout entier. Ce qu'on voit, c'est le poète sans rival qui a vraiment eu le Verbe en lui, selon une expression qu'il aimait, le poète qui exerça sur ses contemporains l'obsession que Napoléon exerça sur lui-même, le poète qui nous ouvre à deux battants des portes de diamant et nous fait pénétrer dans des régions éblouissantes où résonnent toutes les musiques, où resplendissent toutes les couleurs, où étincellent des milliers de pierres précieuses entassées en monceaux comme en quelque cité fabuleuse de l'Orient. Ce qu'on admire, ce qu'on salue, ce qu'on acclame encore une fois, ce n'est point telle ou telle partie de l'œuvre, c'est l'œuvre elle-même, l'œuvre colossale, l'œuvre stupéfiante, l'œuvre prestigieuse. L'Ode, le Drame, l'Epopée, la Grandeur dans ce qu'elle a parfois d'excessif et presque de monstrueux,

la Passion dans ce qu'elle a de plus violent ou de plus sombre, la Grâce attendrissante, la fraîche Idylle fleurissant sur ce monument cyclopéen semblable à ces monts farouches que le poète a décrits, monts énormes et titaniques, « qui sont de merveilleux faiseurs de violettes et de roses. »

Qui pourrait dire : « J'aime ceci ou cela dans Victor Hugo ? » Comme l'Océan, comme la Montagne, comme la Forêt, ce génie éveille l'idée de l'infini. Ce qu'on aime dans l'Océan, ce n'est point une vague, ce sont des vagues incessamment renouvelées. Ce qu'on aime dans la Forêt, ce n'est point un arbre ou une feuille, ce sont ces milliers d'arbres et ces milliers de feuilles qui confondent leur verdure et leur bruit.

Ce qu'on aime dans Victor Hugo, ce sont ces milliers d'images, de sentiments, d'impressions ; c'est l'infini, en un mot, c'est l'infini qui est à vous. Ce qu'on aime, c'est soi-même, soi-même idéalisé, grandi, ayant de généreuses pensées plein la tête, des spectacles incomparables sur son horizon.

Avec ce don de tout amplifier qui lui est particulier, Victor Hugo a prêté à nos désastres de la guerre, aux horreurs même de la Commune une grandeur qui servira la gloire française devant la Postérité.

Ce qu'ont été ces événements, ce n'est pas dans le récit des compilateurs laborieux et froids qu'on

le cherchera. C'est dans Victor Hugo qu'on le lira. On n'en croira que ce tout puissant faux témoin. On l'apercevra légendaire à travers les âges, ce siège où Dante portait un képi. Cet obus eût tué vingt-cinq pauvres diables que nul n'en eût parlé, mais cet obus est tombé aux Feuillantines. Cet obus est tombé chez Homère, et cet obus est immortel.

Bien différent d'ailleurs en cela, comme sous tant d'autres rapports, de Zola, ce métis italien, Victor Hugo s'est toujours souvenu à temps qu'il était Français, de bonne et vieille souche française. Dans ses imaginations révolutionnaires les plus discutables, le poète, fils de soldat, ne touche jamais à ce qui est la propriété commune de la France, à sa gloire. Dès qu'un drapeau flotte au vent, dès qu'un clairon sonne, il est là ; il se trompe souvent et confond la *Marseillaise* qui défend la frontière avec la *Marseillaise* qui défend la barricade ; mais c'est toujours un hymne français et dans cent ans on n'y reconnaîtra plus rien...

*
* *

J'ai crayonné jadis un croquis de Victor Hugo chez lui. J'ai dit l'attrait de ces réceptions et de ces dîners où le poète était vraiment lui-même.

La vie de Victor Hugo était minutieusement

réglée. Debout dès l'aube, il se tournait vers l'Orient et il priait, car il était resté profondément spiritualiste et il croyait à l'efficacité de la prière, à l'intervention d'un esprit supérieur dans la direction des affaires terrestres. Il s'installait ensuite dans son cabinet, s'asseyait sur une chaise de paille, devant une table de bois blanc et travaillait jusqu'à midi.

A midi, il déjeunait rapidement et sortait, c'est-à-dire qu'il allait travailler d'une autre façon : la matinée, pour lui, constituait le travail immobile ; l'après-midi, le travail errant. Il adorait les impériales d'omnibus, ces *balcons roulants*, comme il les appelait, d'où il pouvait étudier à loisir les aspects divers de la ville géante. Il prétendait que le brouhaha étourdissant de Paris lui produisait le même effet que la mer ; il n'arrivait à se créer un désert en lui-même qu'au milieu de ces multitudes qui vont, qui viennent, qui s'empressent, qui se heurtent, qui se disputent, et, pareilles aux vagues, se précipitent avec je ne sais quel tumulte régulier vers un but mystérieux.

Rentré vers quatre heures, Victor Hugo, qui recevait parfois trois cents lettres par jour, répondait aux missives les plus urgentes et descendait à sept heures pour dîner. Quelques amis étaient déjà réunis dans le salon rouge, et Georges et Jeanne couraient

au-devant de leur grand-père dès qu'on l'entendait arriver.

C'est alors que, libre de soucis, Victor Hugo était l'homme de l'intimité, poli comme Louis XIV avec les femmes, accueillant, bienveillant envers les plus humbles, respectueux de l'opinion de chacun. Convive de belle humeur et de bon appétit, présidant gaiement une table où nul n'était gêné, ce n'était pas un pontife, mais bien plutôt un aïeul, un témoin. Des surprises exquises étaient réservées aux invités quand Victor Hugo, remontant le cours des temps, se reportait vers ses premières années vers les spectacles qu'il avait observés lui-même comme un pareil homme savait observer, vers les hommes qu'il avait rencontrés.

Autrefois, l'historien ou l'écrivain, avant de parler des événements accomplis, recherchait certains salons afin de consulter les vieillards qui personnifiaient la tradition et semblaient comme la représentation vivante des générations éteintes. Que de trésors de ce genre offrait la conversation de Victor Hugo !

Enfant de troupe dans la garde impériale, fils de général, le poète avait touché de près ces soldats épiques dont il a célébré l'héroïsme. Devant l'adolescent que Chateaubriand avait baptisé « un *enfant sublime* », s'étaient ouvertes toutes grandes les

portes de ce monde de la Restauration où l'ancienne société coudoyait volontiers la nouvelle. Il avait eu le général Lahorie pour parrain et la maréchale Moreau pour protectrice ; il avait causé de la vieille cour avec les duchesses, demandé aux conventionnels devenus pairs de France la physionomie exacte de ces orageuses séances où chacun combattait pour sa tête.

Le poète excellait à faire revivre, avec une parole, avec un geste, ce passé déjà si loin de nous. Il nous souvient, à propos d'une pince à sucre, d'un portrait saisissant et sinistre de Talleyrand, dont Victor Hugo avait été l'hôte à Valençay. Pour une minute le Talleyrand réel se dressait devant nous, enfoncé dans sa haute cravate du Directoire, imposant un respect profond par son attitude à ceux mêmes qui le méprisaient le plus, forçant à s'incliner devant la dignité du grand seigneur ceux que révoltaient les vilenies du politique, absolument triste, ne souriant jamais et restant impassible et immobile au moment où, de sa voix au timbre étrangement vibrant, il lançait un de ses mots célèbres.

Quoiqu'il fût Gaulois à ses heures, nul ne savait mieux que Victor Hugo guider une conversation, lui communiquer une allure élevée en jetant dans l'entretien une lueur inattendue, en mêlant les pro-

blèmes éternels de l'âme humaine aux propos capricieux du repas. On songeait involontairement à Apollon chez Admète; les banalités, comme il arrive entre gens qui, parfois, ne se connaissaient pas, trottinaient doucement; tout à coup le poète touchait ces sujets vulgaires de son aiguillon d'or, et voici qu'à l'instant il leur poussait des ailes, et que, commencée dans la plaine, la conversation se terminait dans l'empyrée.

Un coup de sonnette brisait l'enchantement de ces heures, qui semblaient brèves tant elles étaient pleines de délicats plaisirs.

Les visiteurs du dehors arrivaient dans le salon d'attente : des femmes de tous les pays, des étrangers, des curieux venaient contempler le Maître. Comme par une métamorphose soudaine, Victor Hugo changeait; le visage lui-même se transformait. Cet homme qui était tout à l'heure d'une bonhomie si sincère et d'une si patriarcale simplicité, se mettait tout à coup à tenir d'une façon sentencieuse des propos qui n'avaient ni queue ni tête, qui, avec les répliques qu'on lui envoyait, ressemblaient souvent à des coq-à-l'âne. Les États-Unis d'Europe, « il faut tuer la mort, » les déclamations contre le parti-prêtre revenaient à chaque instant dans la conversation. Le poète n'était plus lui, il devenait un acteur devant le public!

Cette effroyable oppression exercée d'en bas sur le génie, qui saura la décrire comme il faudrait? Qui saura dire les faiblesses auxquelles un homme de la taille de Victor Hugo peut descendre pour avoir l'approbation de gens qu'il méprise sans doute profondément!

Un jour, je m'en souviens, un imbécile qui rédigeait, je crois, un journal de province, déclara qu'il fallait mettre en location toutes les églises, où l'on établirait des théâtres ou des bals publics selon l'occasion.

— Cher maître, vous rappelez-vous, demandais-je au grand poète, la parole charmante que vous adressa la duchesse d'Orléans, qui vous disait en revenant de Notre-Dame : « Monsieur Victor Hugo, je viens de visiter votre église? » Êtes-vous d'avis qu'on établisse un bastringue ou un café-concert dans l'auguste basilique que vous avez célébrée?

Victor Hugo hésita. Puis comme l'imbécile le regardait, il répondit : « Certainement », mais très bas, je dois le reconnaître.

Voilà où l'amour de la plus vile popularité peut conduire un privilégié entre tous les enfants des hommes, un Victor Hugo!

Tout cela pour arriver à être nommé le quatrième sur la liste des sénateurs de Paris. Ce fut une dou-

leur pour Victor Hugo que cette élection. Il avait vu cela en poète.

Paris, soleil vivant, ruisselle sur le monde.

Paris, cité-reine, nomme le poète-roi. Cette élection faite dans une acclamation, avait les airs d'un petit plébiscite.

Très probablement un monarque de droit divin n'aurait pas cherché à empêcher la réalisation de ce rêve assez légitime. Gambetta se mit à la traverse. Je ne sais comment cela se fit, car il paraissait fort ami du poète. Ce fut à la table du poète que je vis pour la première fois le tribun de près ; par parenthèse, Gambetta fit ce jour-là un douloureux éloge du duc de Broglie et de ses facultés d'homme d'État.

Tout en admirant les secrets desseins de la Providence qui m'avait fait venir chez Victor Hugo pour y entendre le panégyrique du duc de Broglie par Gambetta, j'étais convaincu, étant naïf, que l'élection ne souffrirait pas de difficultés. Victor Hugo était de cet avis sans doute, car il ignorait les dessous des scrutins ; il croyait aux irrésistibles courants populaires. Gambetta qui savait manier la matière électorale, joua Olympio comme un enfant, et le poète eut un cuisant chagrin d'avoir vu son roman électoral brisé. Il revenait souvent là-dessus et toujours avec un accent d'amertume.

Il y eut vraiment, jusqu'au départ pour l'avenue d'Eylau, une époque intéressante où Victor Hugo, encore en pleine possession de lui-même, était superbe de verve et de gaieté dans sa verte vieillesse.

A l'avenue d'Eylau, ce n'était plus la même chose. On avait un peu la sensation de la vieillesse de Louis XIV, rassasié de gloire, toujours avide de flatteries et ne sachant plus discerner la qualité de l'encens. Mme de Maintenon était là sous les traits de Mme Drouet, essayant, elle aussi, d'intéresser « l'inamusable » et n'y parvenant pas.

Quelle silhouette pour un peintre de l'avenir que celle de cette pauvre femme, rongée par un cancer à l'estomac, et obligée d'assister chaque jour à d'interminables repas, tombant de fatigue et de sommeil, et contrainte d'écouter pour la millième fois le récit du 2 Décembre ! Par une sorte d'effort machinal, elle se réveillait pour frémir aux bons endroits ; elle relevait sa belle tête toute blanche, une tête de douairière, et elle agitait les bras quand on prononçait le nom de « monsieur Bonaparte. » — « Vous rappelez-vous, madame? » — « Ah ! le misérable ! » s'écriait Mme Drouet qui recommençait aussitôt un léger somme.

Combien de fois l'exclamation mélancolique de Mme de Maintenon devant les carpes de Fontainebleau

vint-elle à la compagne du poète? Combien de fois, regretta-t-elle le temps où elle jouait la princesse Negroni à la Porte-Saint-Martin? Combien de fois après avoir vu défiler devant elle et accueilli de son sourire placide tout ce que Paris compte d'éminent, envia-t-elle le sort de quelque brave provinciale qui avait le loisir de se mettre au lit à neuf heures.

Dans les dernières années, les instincts physiques avaient pris le dessus sur l'intelligence et sur l'âme chez Victor Hugo. « Une bête, disait l'auteur du *Rhin*, peut être un aigle ou un lion; » il n'était plus ni aigle ni lion; il semblait qu'orgueilleux comme Nabuchodonosor, il eût été frappé comme lui.

***

Quinze ans à peine se sont écoulés depuis la mort de Victor Hugo et ces quinze ans, c'est déjà la postérité. Ces quelques années ont suffi pour que, dans l'œuvre géante, mais inégale, s'opérât d'elle-même, pour ainsi dire — la sélection nécessaire. Bien des fragments se sont détachés de ce bloc énorme où tout n'était pas de marbre et de granit. Les nuageuses palingénésies de la fin : l'*Ane*, la *Pitié suprême, Religion et Religions* sont depuis longtemps oubliées.

Comme l'œuvre du grand poète reste encore imposante, malgré ces ratures du Temps, et qu'elle semble magnifique, quand on l'envisage dans son ensemble, cette carrière semée de chefs-d'œuvre en tant de genres différents ! *Notre-Dame de Paris* et les *Misérables*, dans le roman ; *Ruy Blas*, *Marion-Delorme*, les *Burgraves*, au théâtre ; les *Orientales*, les *Feuilles d'Automne* surgissent comme des points de repère lumineux devant le regard.

Victor Hugo est debout, au milieu de ce siècle, comme ce Napoléon dont il nous a montré jadis l'imposant fantôme obsédant sans cesse ses méditations solitaires. C'est lui qui nous a procuré, aux heures juvéniles, les premières et les plus vives sensations ; il a peuplé notre imagination d'images, de souvenirs, de formes colorées, et l'influence qu'il a possédée est telle que si nous ne pensons pas toujours avec lui, nous nous exprimons à chaque instant par lui. Il n'est pas un lettré qui n'ait ressenti le phénomène que j'indique... Une idée personnelle nous vient et, par une opération d'une rapidité inouïe, elle évoque soudain un vers de Victor Hugo. Dès qu'un vers nous est revenu, les autres s'élancent de notre mémoire en chantant et en battant des ailes comme une nichée d'oiseaux qui s'envolent tout à coup, avec des pépiements joyeux, dès qu'on a remué une seule branche d'un arbre...

Cette prise de possession des cerveaux de son temps est le caractère qui distinguera à tout jamais Hugo des grands hommes qui sont venus, et je crois, de ceux qui viendront. Les génies qui se sont succédé d'âge en âge ont tenu une place plus ou moins considérable parmi leurs contemporains : ils vivent encore dans leurs œuvres, souvent plus admirées que lues. Aucun n'a saisi comme Hugo un siècle littéraire dans ses mains robustes pour le pétrir à la ressemblance de son esprit, pour l'obliger à parler le même langage que lui.

En ceci Victor Hugo a été véritablement roi ; il a affirmé son autorité en exerçant ce droit de battre monnaie, qui est le signe indiscutable de l'*imperium*. Il a pris une langue usée, sonnant creux, sans relief, laissant soupçonner à peine la signification de ses formules effacées ; il l'a jetée à la fonte et en a retiré une langue sonore, brillante, battant neuf, annonçant par une sorte de bruit métallique ce qu'elle représentait.

De ce monarque tout puissant tous ont été les tributaires. Les plus farouches ennemis d'un roi sont obligés de se servir, pour leurs transactions, des pièces qu'il a fait frapper ; ceux mêmes qui ont contesté Hugo se sont servis, pour l'attaquer, des armes retrempées par lui. Retirez des romans de Zola ce qui appartient au chef de l'école roman-

tique, la couleur, la phrase éclatante, empanachée, pittoresque, la description relevée par des tons chauds, et vous verrez ce qui restera...

* * *

C'est par cette royauté littéraire, qu'il a gardée pendant plus de soixante années, que Victor Hugo restera grand au-dessus des plus grands. Quelques-uns, avec des dons inférieurs, ont remué plus violemment les cœurs, créé des courants d'opinion plus originaux, produit une action plus décisive sur les doctrines de leur époque. Voltaire a démoli davantage ; Rousseau qui, avec trois ou quatre livres, a rendu la société française sentimentale et rêveuse, a eu un écho autrement retentissant dans les âmes. Musset même, disciple de Victor Hugo, d'apparence seulement, a mis plus profondément son empreinte sur une certaine partie de sa génération.

Victor Hugo vivra quand ceux-là seront oubliés ; son œuvre, en effet, si complexe quand on la juge superficiellement, est simple comme l'Epopée elle-même qui, née avec l'univers, durera autant que lui, car elle exprime les sentiments éternels dont a besoin l'Humanité : la foi, l'aspiration vers l'idéal, l'héroïsme.

Victor Hugo a écrit de lui-même : « Je suis un fleuve intelligent qui ai reflété successivement toutes les rives devant lesquelles j'ai passé en méditant seulement sur les images que m'ont offertes ces rivages changeants. » L'œuvre du poète donne bien en effet, la sensation d'un vaste fleuve qui a coulé à travers le siècle et qui en a reflété les espoirs, les enthousiasmes, les haines, les colères, toutes les passions et les manifestations diverses. Que cela est loin ! se dit-on, quand on voit à la fin d'un volume ces comptes rendus des procès qui ont suivi quelques-unes des pièces de Victor Hugo. Que de bruit, que d'agitation ! L'interdiction du *Roi s'amuse*, grâce au don que possède le poète de voir grand et de grandir tout ce qui le touche, prend les proportions d'un événement. La foule emplit le prétoire de clameurs. Chaix d'Est-Ange, qui répond à Odilon Barrot, est interrompu par le public.

Quelle œuvre littéraire exercerait aujourd'hui le même intérêt ? Quel rapport, même lointain, notre mouvement intellectuel a-t-il avec celui de cette brillante période ? Remarquez que Victor Hugo n'était pas le seul à passionner ainsi l'opinion. Dans tous les genres, des personnalités éclatantes surgissaient en ces belles années qui suivirent 1830.

Quelle trentaine pour un siècle que ce 1830 ! Partout la jeunesse et l'enthousiasme : la nature

donne double moisson d'hommes comme la terre donne double moisson de blé en certains pays aimés du soleil. Des génies partout, des talents à remuer à la pelle ; quelque chose de plus beau aux premières célèbres que le parterre des rois de Dresde : un parterre de royautés intellectuelles. Deux poètes chantent, c'est Victor Hugo et Lamartine. Deux peintres sont en présence, c'est Ingres et Delacroix. Deux historiens s'en vont remonter la source du Passé jusqu'aux sources où naît notre histoire, et ces deux historiens sont Michelet et Augustin Thierry. Deux romanciers se disputent la faveur du public et ces romanciers sont Honoré de Balzac et George Sand. Deux journalistes se heurtent, et ces deux journalistes sont Carrel et Emile de Girardin. Au pied de cette tribune deux hommes attendent leur tour de parole, c'est Thiers qui va se mesurer à Berryer, et l'homme qui occupe la tribune est Guizot. Sur cette scène, c'est Frédéric et Bocage ; sur cette autre, c'est la Dorval et c est Georges qui causent d'une petite fille que l'on nommera Rachel. Ces généraux d'hier et ces jeunes officiers, c'est Bugeaud, Pélissier, Changarnier, Lamoricière, Bedeau ; ils saluent ces survivants du premier Empire qui s'appellent de ces noms retentissants : duc de Dalmatie ou duc de Trévise.

Un auditoire plein de foi, de candeur, de bonne

volonté vaillante, se presse aux réunions où les Saint-Simoniens développent les plus généreuses idées de réforme sociale. De tous les côtés, le même éclat de parole, la même avidité de progrès. Les droits de la conscience humaine étaient défendus à Chambre des pairs par un Montalembert, proclamés dans la chaire de Notre-Dame par la grande voix d'un Lacordaire.

***

On est pris d'une insurmontable tristesse lorsqu'on compare cette profusion d'hommes à notre lamentable indigence actuelle, lorsqu'on rapproche ces nobles désirs de liberté et de justice, cette chaleur, cette ampleur d'âme, à toutes les tracasseries honteuses de l'heure présente. L'événement de ces lointaines années, c'était un beau drame, un livre inspiré, un discours admirable; aujourd'hui, c'est un *potin*, un *potin* qui change de nom et de costumes, et qui revient toujours comme certains personnages de pièces à tiroirs. Les yeux tournés vers l'Avenir, les hommes d'Etat s'efforçaient de découvrir des Icaries et des terres promises ; le regard penché sur le passé, nos contemporains remuent la poussière de tous les codes pour y découvrir quelque vieille loi qui

puisse opprimer un Français qui a le malheur de ne pas penser comme eux.

La France manque d'hommes ! tel est le cri éploré que pousse, à la fin de ce siècle, la nation dont les flancs toujours féconds ont porté jadis tant de généraux, de politiques et d'écrivains.

BALZAC

1799 - 1850

BALZAC

Au-dessus de tous les personnages de Balzac, marqués d'une si vigoureuse empreinte, au-dessus du Père Goriot, de Rastignac, du Père Grandet, de César Birotteau, il y a un personnage qui les prime tous, c'est l'Argent. Pour la première fois, Balzac a fait entrer dans l'art cet agent tout puissant qui gouverne le monde moderne : l'Argent. L'Amour, l'Orgueil, la Haine, l'Envie, sont au premier plan dans les créations antérieures ; l'Argent n'apparaît que de loin en loin dans les doléances de l'Avare ou dans les expédients de Gil Blas ; au contraire, il est l'acteur principal et toujours en scène de la *Comédie humaine ;* il est au fond de toutes les passions et de toutes les

actions de ceux qui figurent dans ce drame si étrangement varié. C'est après lui que courent tous ces jeunes gens, tous ces vieillards, toutes ces femmes charmantes même ; les plus éthérées et les plus pures abordent ce point un jour ou l'autre.

Dans la vie de l'homme comme dans la vie fictive de ses personnages, l'Argent est la perpétuelle, l'incessante, la dominante préoccupation de Balzac. Sa correspondance est une correspondance d'homme d'affaires : le malheureux grand homme ne parle là-dedans que d'entreprises à fonder, de billets à rembourser, de protêts à éviter. « Le chagrin est venu, écrit-il à Mme Zulman Carraud, chagrin intime, profond et qu'on ne peut dire. Quant à la chose matérielle, seize volumes écrits, vingt actes faits cette année n'ont pas suffi. Cent cinquante mille francs gagnés ne m'ont pas donné la tranquillité... ». « L'argent nécessaire à ma vie, écrit-il un autre jour à sa mère, est en quelque sorte disputé à celui qu'exigent les créances et bien péniblement obtenu. Je ne m'abuse pas : si, jusqu'ici, en travaillant comme je travaille, je n'ai pu réussir à payer mes dettes ni à vivre, le travail à venir ne me sauvera pas ; il faut faire autre chose, chercher une position. »

***

C'est par ce côté surtout que Balzac est absolument moderne. Le propre de la plupart des chefs-d'œuvre est de vous arracher à la réalité, de vous transporter dans une atmosphère différente. Avec Balzac, rien de semblable. La plupart de ses livres ont la trépidation du mouvement parisien ; ils sont montés au diapason de notre existence. Ce ne sont point des portraits que le romancier nous montre, c'est une immense glace où nous voyons les personnages remuer, s'agiter, grimacer comme dans la vie elle-même.

Ceci explique que jusqu'ici on ait beaucoup écrit sur Balzac sans qu'on ait jamais publié une étude complète sur son œuvre. On nous a raconté les projets, les enfantillages, les manies, les illusions naïves de l'hôte des Jardies. On a mis en circulation d'innombrables anecdotes sur son compte ; mais le monument qu'il a élevé n'a jamais été apprécié dans son ensemble, ni même décrit dans ses détails. Pour analyser Balzac, en effet, il faudrait, en quelque sorte, le recommencer, reprendre un à un les mille éléments qui ont constitué l'édifice, peindre à nouveau les mondes divers dans lesquels il a été chercher ses modèles.

Prenez ce pandémonium gigantesque dans lequel se rencontrent, se croisent, se heurtent, se combattent, se coalisent les honnêtes gens, les coquins, les amoureux, les courtisanes, les débauchés, les débutants, les vieillards,les notaires, les médecins, les usuriers, les Nucingen, les Maxime de Trailles, les Gobsec, les Vautrin, les Vandenesse, les Finot. N'éprouvez-vous pas un peu de confusion dans l'admiration, un peu de fatigue physique et de lassitude cérébrale en regardant cette œuvre telle qu'elle est, touffue, grouillante, bruyante, bariolée, inextricable? Ne trouvez-vous pas cette sensation qui vient à tous en regardant Paris du haut d'un pont, d'une fenêtre, de quelque lieu élevé : l'étonnement de voir entassés sur un si étroit espace tant de maisons, tant de palais, tant d'églises, tant de bouges, tant de richesses, tant de misères, tant de hontes, tant de splendeurs?

Ne pouvant juger le prodigieux romancier, on a tenté de le définir ; on l'a appelé : « Molière médecin » ; on a dit que son œuvre était « un musée Dupuytren moral ». Taine s'est contenté d'écrire : « Avec Shakespeare et Saint-Simon, Balzac est le plus grand magasin de documents que nous ayons sur la nature humaine. »

Par sa nature, Balzac me semble se rapprocher davantage de Saint-Simon que de Shakespeare.

Comme Saint-Simon il écrit dans le bouillonnement même des passions qu'il met en jeu. Son cabinet de travail est au milieu de la fournaise parisienne comme la table de Saint-Simon était dans ce Versailles troublé du soir au matin par les brigues, les servilités, les compétitions, les ambitions en éveil. Comme l'homme de Saint-Simon, l'homme de Balzac est surpris dans le feu même de ses convoitises, dans l'ardeur de ses désirs enflammés, en pleine lutte pour le plaisir, le bien-être, la jouissance matérielle.

***

De telles conditions de travail mettent Balzac en dehors de tous les maîtres du passé. On a fait très justement remarquer qu'il ne s'était pas contenté de peindre les mœurs de son temps ; qu'il semblait avoir peint d'avance les mœurs du temps qui a suivi ; qu'il avait moins été un observateur attentif et scrupuleux qu'un précurseur et un voyant. Rien n'est plus juste, et le phénomène qui s'est produit en cette circonstance est un des plus curieux de l'histoire littéraire et sociale.

Tout un monde qui a existé, qui a vécu réellement, est sorti de la cervelle de ce Jupiter. Les hommes de la Révolution s'efforçaient — sans y

réussir beaucoup d'ailleurs — d'être les hommes de Plutarque. Les hommes du second Empire ont voulu être des hommes de Balzac. Le type de ces hardis aventuriers nés dans les vagues de l'océan parisien comme les cormorans dans l'écume des flots; de ces jeunes gens spirituels, braves, sans scrupules, s'élançant à la conquête de la Toison d'or sans se laisser embarrasser par aucun préjugé, a fait d'effroyables ravages dans la génération qui est maintenant près de disparaître. Balzac est devenu le livre de chevet de tous les étudiants pauvres d'argent et riches seulement d'appétits auxquels Rastignac apparaissait comme un idéal. Toute la *Comédie humaine* a passé successivement aux affaires; les personnages ont avancé à l'ancienneté, et après avoir eu de Marsay pour premier ministre, nous avons été gouvernés par Gaudissart.

Il serait injuste, cependant, de rendre Balzac responsable de la décadence morale dans laquelle est tombé ce pays; il n'a point créé cette situation, il l'a tout au plus aidée à se développer; il n'a point déposé le germe, il a contribué seulement à le faire éclore dans la chaude température de ces livres pleins de descriptions sensuelles, d'excitations à une volupté raffinée, d'appels aux instincts bas légèrement couverts et poétisés d'une gaze d'élégante corruption. Aux hommes, il a donné

pour but unique le succès, c'est-à-dire la satisfaction de toutes les fantaisies; la possession de ce qui se vend dans une capitale où tout est à vendre; il a fait passer chez les femmes de petits frissons délicieux et malsains; il leur a fait entrevoir derrière un rideau les paradis de l'adultère; il a été, pour les belles oisives, le mauvais génie qui dit *oui* à l'être malade, nerveux, troublé, qui hésite encore et qui s'interroge anxieusement.

Sous ce rapport, le rôle de Balzac est tout à fait distinct de celui de Dumas, qui a diverti, intéressé, charmé sans corrompre. Dumas resta toujours un simple conteur, Balzac fut pour beaucoup d'âmes inquiètes un véritable directeur de consciences qui, souvent, dirigeait vers de bien singuliers endroits.

L'illustre romancier ne me paraît qu'à moitié responsable, je le répète, de l'influence qu'il a exercée. Il n'est pas d'écrivain peut-être qui soit moins littérateur, chez lequel on sente moins la volonté préconçue d'aller dans un sens ou dans un autre. Cette œuvre, si incroyablement vivante et si implacablement exacte, semble avoir surgi comme spontanément. C'est le génie dans toute l'acception de ce mot, le génie obéissant à l'inspiration qui s'empare de lui à certains moments.

On comprend bien là le possédé de l'idée, qui s'assied la nuit devant son papier, la tête échauffée

par ce café qui, en accélérant la vie, hâte la mort de ce pléthorique ; il obéit à une force invincible, sans se rendre compte de la besogne qu'accomplit sa plume ; il évoque ses personnages, fait parler les créations de son imagination comme des êtres de chair et d'os, va tant qu'il peut et tombe épuisé ainsi qu'une Pythie quand le fluide ne circule plus en elle, quand les effluves mystérieux ne l'enveloppent plus.

A ce point de vue, Balzac n'est comparable à aucun de ceux qui sont venus avant lui ; il n'a rien de commun avec ceux qui croient le continuer. Il est de la douzaine de génies exceptionnels qu'a enfantés l'humanité ; il est la personnification du XIX^e^ siècle matérialiste et jouisseur, comme Homère est la personnification du cycle épique ; Eschyle, le représentant du cycle tragique ; Dante, le poète du cycle religieux. Son œuvre à lui aussi, mérite de porter le nom d'épopée ; c'est l'épopée de la civilisation, la bataille de la vie se livrant dans une capitale au lieu de se livrer dans une forêt...

*
* *

Et, avec tout cela, Balzac a attendu cinquante ans sa statue. Il semble vraiment que le puissant écrivain ait été poursuivi par une malechance posthume. Lui dont la vie mortelle ne fut qu'une longue suite de

procès, une lutte sans trêve contre les huissiers, a pu voir — s'il est vrai que les morts puissent voir ce qui se passe ici-bas — les hommes à papier timbré batailler autour de son marbre tardif. L'histoire des démêlés de la Société des gens de lettres avec le sculpteur Rodin est légendaire, elle a servi de thème à d'innombrables chroniques, à des centaines d'interviews et de reportages ; mais il aurait fallu Balzac lui-même pour écrire l'histoire de ces conflits épiques qui sont à peine terminés.

Quelle aventure encore que celle des conseillers municipaux de Tours refusant, l'an dernier, de s'associer aux fêtes du centenaire de Balzac, sous prétexte que Balzac n'avait pas été un assez bon républicain! Quel autre que l'auteur des *Scènes de la Vie de Province* pourrait nous décrire les susceptibilités de clocher, les vanités de coterie, les rancunes de quartier qui ont pu déterminer ces édiles, plus dignes de la Béotie que de la Touraine, à refuser de prendre part à la glorification d'un des plus grands génies qui aient honoré les lettres françaises?...

Par une autre ironie de sa destinée, Balzac, qui entrevit le premier le triomphe insolent d'Israël, a eu le Juif pour remplaçant dans toutes les demeures qu'il a occupées. C'est un point que nous avons déjà signalé.

C'est aux Jardies que Gambetta s'est installé dans les derniers temps de sa vie ; c'est lui qui s'est assis sous les arbres qu'avait plantés le peintre de tant de présidents du Conseil, grands seigneurs ou grands hommes d'Etat. C'est dans la villa même de l'auteur de la *Comédie humaine* qu'est mort cet aventurier politique qui, par certains côtés, fut un Epigone des personnages de Balzac.

Rue de Monceau, M^me^ de Balzac venait à peine d'expirer que M^me^ de Rothschild envoyait réclamer les clefs de l'hôtel qu'elle avait acheté. Aux champs, Balzac eut pour successeur Gaudissart ; à la ville, il eut Nucingen.

C'est un Juif encore, Anatole Cerfbeer, mort il y a quelques années, qui a élevé à Balzac un monument qui vaut toutes les statues et qui est un témoignage curieux d'une espèce de fanatisme particulier, d'un enthousiasme de bibliothécaire et d'archiviste : *le Répertoire de la Comédie humaine*.

Dans ce répertoire, Cerfbeer a reconstitué l'état civil de tous les personnages de Balzac, il nous a retracé leur *curriculum vitæ*, il nous a appris ce qu'ils avaient fait ou dit dans tel roman.

*
* *

Ces héros si vivants et si vrais qui servirent de modèles aux hommes du second empire, sont remplacés par des types nouveaux. L'ère balzacienne est close, la tradition est rompue ; mais il a fallu, pour que l'influence de Balzac sur les générations nouvelles fût abolie à peu près complètement, que la France faillît disparaître dans un cataclysme, que toutes les habitudes de la vie sociale fussent modifiées et que Paris, envahi par les cosmopolites et les Juifs, cessât d'être Paris, pour devenir un lieu quelconque.

La chose est faite aujourd'hui, et, dans la transformation générale, dans la dissolution de tout ce qui constituait la vieille France, tous les types que Balzac avait marqués de sa géniale empreinte ont été à peu près effacés.

Mais quel livre admirable on pourrait écrire, quel superbe pendant on pourrait donner à l'œuvre du puissant romancier, en montrant en leurs activités dernières les êtres-types, les figures représentatives dont il avait peuplé ses récits!

Observez-les aujourd'hui, les héros de Balzac, et voyez ce qu'ils sont devenus.

Les fières grandes dames, la duchesse de Langeais et la marquise de Maufrigneuse, la touchante madame de Mortsauf et la vicomtesse de Beauséant montent l'escalier d'un Hirsch quelconque qui, en échange de quelques heures de présence dans ses salons, paie les notes de couturière en retard. La ravissante baronne de Listomère est entretenue par un Juif allemand qui pue d'une façon inconsidérée.

Maxime de Trailles et Rastignac ont figuré sur la liste des chéquards, et ils n'ont dû leur salut qu'à la complaisance d'un juge d'instruction qui n'avait rien de l'austérité de Popinot.

Desplein porte un nom juif, et, moitié entremetteur et moitié médecin, exploite une maison de santé interlope. D'Arthez est toujours catholique, mais il est rallié, et ne sait trop quelle attitude il doit prendre à la Chambre. Lousteau a passé en police correctionnelle pour affaire de chantage, Camille Maupin est obligée de mettre ses bijoux en gage pour nourrir Saint-Alphonse.

Le décor lui-même, dans lequel se sont déroulées les scènes les plus pathétiques de Balzac, a été démoli peu à peu.

Le Palais-Royal, qui fut le théâtre enflammé par toutes les passions et flamboyant de toutes les luxures, sur lequel se rencontrent à chaque instant

les acteurs de la *Comédie Humaine*, est devenu un désert que les joaillers fameux ont abandonné les uns après les autres pour la rue Royale ou la rue de la Paix.

Les antiques demeures du noble faubourg Saint-Germain ont été éventrées par un boulevard, et grâce au vandalisme triomphant des Compagnies de Chemins de fer, ce coin de Paris où vécurent les patriciennes aux âmes compliquées et tendres que Balzac se plaisait à peindre, a perdu complètement sa physionomie d'autrefois.

La petite Pologne, le quartier de la Bienfaisance et de la Pépinière, où le baron Hulot se fit écrivain public pour faire vivre la petite Atala Judici, est occupée maintenant par des hôtels splendides de financiers plus ou moins véreux, enrichis à nos dépens.

Le boulevard lui-même où la Palférine et ses amis ont dépensé tant d'esprit quand tout Paris se donnait rendez-vous là, n'est plus qu'une *strass* quelconque de Berlin, depuis que des brasseries à musique où coule à flots la bière allemande, ont remplacé les cafés où l'on savait encore causer.

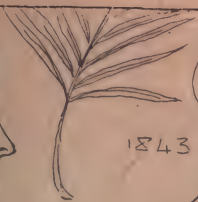
Les héros de Balzac ne sont plus que des fantômes errant sur des ruines, à l'exception d'un seul toutefois, de Nucingen qui leur survit à tous, et qui semble

régner, comme un mauvais Génie, sur ces décombres. Nucingen règne, en effet : il est le roi véritable, non seulement des générations balzaciennes disparues, mais de celles qui leur ont succédé et que le grand manieur d'argent tient encore plus complètement asservies.

C'est par ce côté de son œuvre que Balzac a mérité surtout d'être appelé « voyant ».

Avoir prophétisé le cycle de l'Argent, avoir prévu que ce « vil métal », tant méprisé par les poètes et les philosophes, allait devenir le tout puissant maître du monde, c'est vraiment avoir eu du génie. Nucingen est immortel comme Shylock, et il est plus grand que Shylock de toute la hauteur qui sépare la Haute Banque d'aujourd'hui de la vulgaire usure de jadis...

MICHELET



MICHELET

Malgré tous ses défauts, ses partis pris, ses exagérations, l'homme qui a dit ce mot : *L'histoire est une résurrection* fut un merveilleux historien, le plus admirablement doué peut-être de tous les historiens de tous les temps.

Je fais, bien entendu, dans l'œuvre de Michelet, les deux parts qu'il convient d'y faire.

Dans la première phase de sa vie, Michelet, professeur d'histoire, puis chef de la section d'histoire aux Archives, vécut au milieu des textes, des pièces authentiques, des documents du passé ; il fut comme un bénédictin doublé d'un poète.

Les pages consacrées à la guerre de Cent Ans, à

Jeanne d'Arc, à Louis XI, resteront comme le chef-d'œuvre de cette première manière à la fois très sûre et très puissante.

Quand il reprit cette *Histoire de France*, interrompue par d'autres travaux, Michelet était dans des conditions tout à fait différentes. Il avait changé de méthode en changeant d'âme et il procédait plus d'Alexandre Dumas que de Tacite.

Il adoptait un personnage quelconque, en faisait le centre de tout le mouvement de l'humanité; il choisissait un fait minuscule et il lui rapportait toute la politique d'un règne.

Il acceptait toutes les affirmations de *Mémoires* contemporains, de pamphlets ou de gazettes, dès que ces *Mémoires*, ces pamphlets ou ces gazettes rentraient dans sa conception générale ou même correspondaient à sa manie du moment. A mesure qu'il étudiait moins, il affirmait davantage. Comme tous les hommes qui ont commencé tard à vivre, il devenait plus effervescent, plus violent, plus irréfléchi, à mesure qu'il vieillissait.

Qui ne voit les dangers de ce système? Quelque impartiale et quelque bien informée que soit *La Libre Parole*, un historien qui, dans cent ans, voudrait écrire l'histoire uniquement avec notre journal, risquerait de ne pas donner une im-

pression absolument exacte de ces dernières années.

La collection d'un journal comme *La Libre Parole* sera un document d'un prix inestimable pour l'avenir. mais sur certains points où la passion, la plus légitime et la plus justifiée, a pu nous entraîner, l'historien, pour rendre un jugement d'ensemble, devra contrôler ce que nous avons dit par d'autres documents.

Dans ses derniers livres, Michelet n'avait plus rien des qualités maîtresses de l'historien qui sont la sérénité de l'âme et, tout au moins, l'intention d'être équitable, de peser le pour et le contre.

Comme s'il eût senti qu'il avait encore beaucoup à dire et que le temps pressait, l'écrivain ne se donnait même plus la peine d'écrire. Il envoyait au public des feuillets chargés de monosyllables, ainsi que le chêne de Dodone jetait au vent ses feuilles éloquentes.

Ces paroles brèves, pénibles, saccadées, profondes souvent, obscures parfois, jamais banales, semblaient sortir moins d'une bouche humaine que des lèvres serrées d'une Pythie frissonnant du délire sacré.

L'admiration subsiste quand même, très ardente et très vive, chez les hommes de notre génération.

Il semble, effectivement, qu'il en soit de Michelet

comme de Victor Hugo. Si on voulait apprécier sévèrement les doctrines de l'historien, il faudrait lui restituer ce qu'on lui doit : les jouissances incomparables qu'il vous a procurées, les tableaux magnifiques qu'il a déroulés devant vous, les horizons originaux qu'il a ouverts à votre imagination.

Quel est, parmi ceux qui pensent, celui-là qui pourrait estimer ce qu'il doit à Michelet? Les aperçus, les idées, les points de vue les plus personnels en apparence, tiennent souvent à une phrase, à une ligne, à une épithète de Michelet. Il pense en vous, à votre insu, comme Victor Hugo chante en vous. Les vers ne vous reviennent point, la phrase n'est point distincte, et cependant l'image qui danse dans une sorte de mélodie vague a été évoquée par le poète ; c'est avec l'historien que vous avez vu ce coin du Passé que vous espériez avoir découvert.

Michelet, en effet, avait un don génial, un don en quelque façon surnaturel ; il voyait : c'était un voyant. Certains hommes avaient reçu, dit-on, la faculté de découvrir les trésors cachés sous la terre ; Michelet voyait plus clair dans la nuit du passé que dans le plein jour de son époque.

Quand il entrait dans un siècle, tout se mettait à lui parler : la statue, le tableau, le château en ruine retrouvaient l'étincelle de vie que leur avait com-

muniquée l'artiste qui les avait créés. De tout cela sortait une lumière non point éblouissante, mais impressionnante et subite, comme une lumière éclairant des apparitions.

Nul effort, nul travail visible, nulle déduction. Les résurrections historiques de Michelet n'avaient aucun rapport, en apparence, avec les laborieuses investigations grâce auxquelles tant d'esprits ingénieux sont parvenus à reconstituer une époque patiemment étudiée. Il semblait que tout obéît spontanément à la parole de cet enchanteur. On eût dit que le moine, le grand seigneur, le vilain se dressaient à un signe que ce magicien avait retrouvé dans les lointaines Kabales.

« Maître, que nous veux-tu ? » paraissaient demander tous ces personnages si vivants, si réels, si accusés dans tout le relief de leurs caractéristiques physionomies.

Michelet possédait dans cet ordre une puissance véritablement prodigieuse. Il traduisait, il communiquait plutôt à ceux qui le lisaient jusqu'à cet état d'âme particulier que produisent certaines époques, cet état fait de rumeurs qui circulent, de légendes qui vous poursuivent, d'inquiétudes et de pressentiments.

On entend dans son *Histoire romaine* les voix de

fantômes qui hurlent dans les rues d'Alexandrie à l'heure où le vieux monde, prêt à finir, se vautre dans les orgies de la vie inimitable avec Cléopâtre et Antoine.

On voit s'en aller vers Actium ces galères à voile de pourpre, à cordages dorés, à rames d'ivoire emplies d'histrions, de musiciens et de devins.

On entend de même dans son *Histoire de France* les grands silences des villes du Moyen Age, la nuit, puis soudain, quelque duc d'Orléans qu'on assassine, les torches, la vieille épouvantée qui ouvre sa fenêtre aux carreaux étroits.

Quand on a lu les quelques pages qu'il a consacrées à la crise des esprits au moment de la venue de Jeanne d'Arc, on a vécu en plein xv^e^ siècle ; on a éprouvé, tant est irrésistible la force de cet évocateur, la fatigue de ces temps maudits, et l'amertume de ces années de désespérance vous monte aux lèvres.

Voulez-vous avoir une idée de ce que fut la vie des prisons sous la Terreur ? Quelques lignes de Michelet vous en apprendront plus que de gros volumes :

« Les prisons ne savaient rien dans la nuit du 9 au 10 Thermidor. Les communications avec le dehors, faciles en 93, furent impossibles en 94. Les

geôliers, terrifiés eux-mêmes, n'avaient plus de complaisances. Chacun de ces grands bâtiments étaient une ville dans la ville, n'apprenant rien du monde des vivants. La saison faisait contraste. Les beaux mois de juin, juillet, marqués d'exécutions immenses, furent lugubres.

« Les prisons crurent, à ce qu'affirme Babœuf, au *système de dépeuplement*, d'extermination. Continuerait-on de juger? Un massacre semblait vraisemblable. Le Plessis, qu'on appelait l'antichambre de la guillotine, crut qu'on commençerait par lui, et il attendait le tocsin. Notre-Dame ne le sonna pas. Mais quand l'aigu petit tocsin de l'Hôtel de Ville s'entendit, à neuf heures du soir, un prisonnier dit : « A cette heure, chacun de nous a cent ans. » La panique fut telle, au Plessis, qu'ils se firent des remparts de bancs, de chaises, préparèrent contre le massacre une défense désespérée. »

Quelle vision saisissante! quelle évocation merveilleuse! Michelet ne raconte pas, il ne décrit pas; il vous fait voir. Vous pénétrez avec lui dans les prisons; vous apercevez ces malheureux entassés dans les geôles; vous assistez à leur agonie; vous les voyez prêter l'oreille pour écouter si leur nom ne vient pas de retentir dans les « corridors sombres ».

Et, par une revanche ironique de la vérité, il se trouve que l'historien révolutionnaire, rien qu'en nous montrant l'aspect vrai de la Révolution, prononce contre elle le plus décisif des réquisitoires, sans qu'un mot de blâme sorte de sa plume devant les spectacles les plus atroces. C'est le Tacite inconscient et naïf en quelque façon d'une époque qui, par l'absence de garantie, le mépris de la vie humaine, l'oblitération du sens moral, laisse bien loin derrière les plus sombres pages de la Rome du Bas-Empire.

Qu'on nous ramène au Parc-aux-Cerfs ! est-on tenté de s'écrier, quand on s'enfonce avec Michelet dans cet enfer des prisons révolutionnaires où, dans une promiscuité complète, les femmes se livrent à qui veut dans l'espoir d'être engrossées, afin d'échapper à l'échafaud. Michelet, en citant l'exemple de M^lle^ de Croiseilles, à peine âgée de quatorze ans, enceinte de M. de B..., guillotiné le lendemain, n'a pas une parole de flétrissure pour le régime qui permettait ces choses ; il appelle cela bonnement *vivre en simple histoire naturelle*, et cependant le tableau qu'il trace en quelques lignes d'un réalisme brutal, est plus éloquent pour peindre une époque et montrer ce qu'elle valait au fond que toutes les déclamations et toutes les indignations...

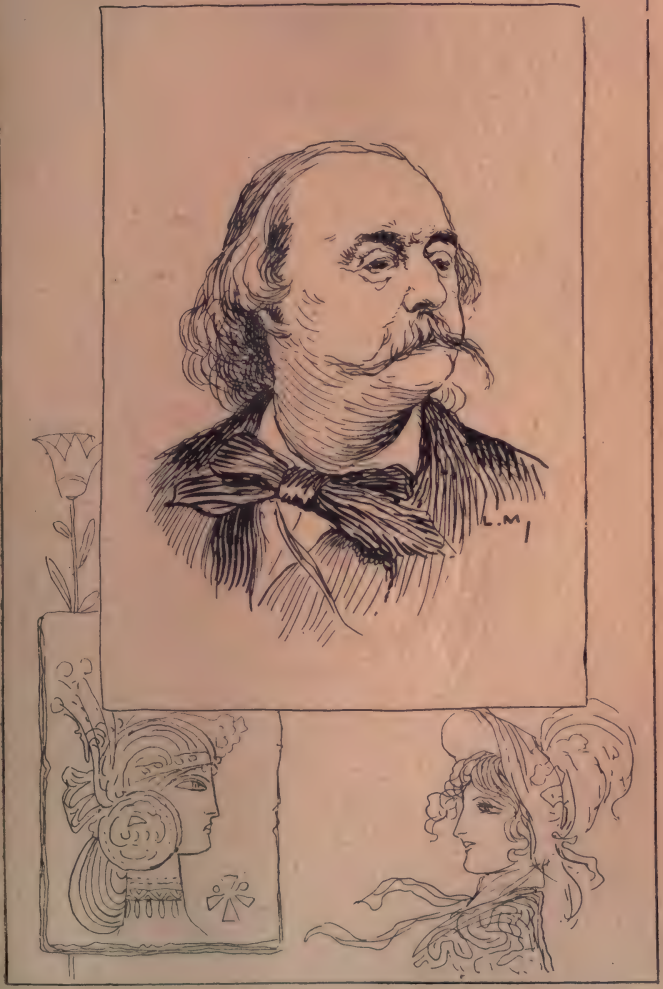
La vie! telle fut la pierre philosophale que rechercha et que trouva Michelet. Quand il eut infusé, en quelque façon, cette vie retrouvée à tous ces morts qui avaient rempli la scène humaine de leurs ambitions ou de leurs victoires, de leurs succès ou de leurs souffrances, il ouvrit sa fenêtre toute grande et se mit à regarder la Nature. Il avait causé avec Annibal, avec César, avec Charlemagne, avec Louis XI, avec Luther; il voulut causer avec le brin d'herbe qui tremble au vent, avec le coquillage que la mer polit amoureusement, avec la libellule qui bat des ailes au-dessus des nénuphars de l'étang. Il avait écouté la sédition hurlante sous les rostres où parle Cicéron, la clameur des mêlées frénétiques, le susurrement plus implacable encore des courtisans qui comptent les heures d'agonie d'un monarque ou qui échangent entre eux le mot d'ordre de quelque intrigue de cour. Cela ne lui suffisait assez. Il s'assit au bas d'un sentier pour bien comprendre la voix éloquente de la montagne, il prêta l'oreille sur le sable des grèves, aux multiples harmonies de cet Océan qui, pareil à l'Humanité, porte en lui tant de tempêtes et tant de bonheurs, tant de drames de destruction et de violence et tant d'existences végétatives et paisibles.

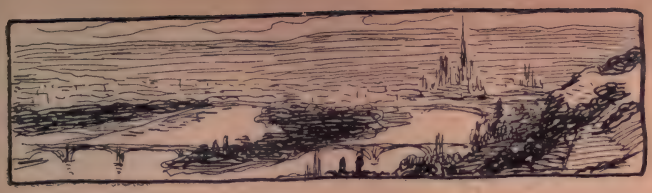
Victor Hugo et Balzac auront seul marqué d'une pareille empreinte les intelligences contemporaines.

Le lyrique superbe, l'historien immortel de la vie moderne en la première moitié de ce siècle et le peintre merveilleux de la vie des vieux âges sont les seuls qu'on soit obligés de subir, qu'on le veuille ou qu'on ne le veuille pas.

Tous les trois ont été de grands remueurs d'idées, d'images et de passions.

GUSTAVE FLAUBERT





GUSTAVE FLAUBERT

Je me souviens encore de l'impression que j'éprouvai quand Flaubert, avec la bonhomie charmante qui était le fond de cette nature d'élite, vint me remercier d'un article sur la *Tentation de saint Antoine* qui l'avait vivement touché. Il m'apparut de suite tel qu'il était, excellent, sincère, tout en dehors, avec une finesse presque joviale, et ce fut moins un maître que je reçus qu'un grand camarade plein de cordialité, d'entrain, de jeunesse, heureux de serrer la main d'un confrère.

Chacun a connu cette personnalité franche, bruyante, débordante de vitalité, exubérante de belle humeur, qui attirait spontanément à elle. Haut en couleur, taillé en Hercule, Flaubert sem-

blait bâti à chaux et à sable. Sans doute, il se rattachait par bien des côtés au type normand; mais ce front singulièrement conformé inspirait je ne sais quelle idée d'une race barbare, plus forte et plus originale, et faisait penser à un Caucasien pur ou à un Tartare. On éprouvait le besoin d'expliquer ainsi ce goût particulier pour les splendeurs colossales du Passé, ce don de ressusciter, dans leur brutalité instinctive et dans leur magnificence extérieure, les civilisations gigantesques ensevelies dans la poussière des cités disparues. Lui-même ne méconnaissait pas le fait, et, quand nous causions de ces choses, il me rappelait, à l'appui de la doctrine des hérédités lointaines qu'un sien ancêtre, après d'invraisemblables aventures, avait fini par devenir roi d'une peuplade à moitié anthropophage et par épouser une sauvagesse.

De celui-là, Flaubert aurait tenu ces entraînements vers l'étrange dont nous parlions. De son père, le grand chirurgien de l'hôpital de Rouen, qui fut le protecteur de Dupuytren, il aurait hérité de la tendance à ces analyses psychologiques si aiguës et si fouillées parfois qu'elles ont la précision d'une dissection anatomique; de cette implacable sûreté d'observation appliquée aux plaies morales, qui fait comparer la plume de l'écrivain au scalpel de l'opérateur.

L'individualité de Flaubert, en effet, fut double Par le prestigieux éclat d'un style, admirable toujours, mais quelquefois guilloché ou coloré à outrance, il appartenait à la génération qui a précédé la nôtre; par l'importance accordée aux moindres inductions physiologiques, par l'exactitude scrupuleuse à rendre les spectacles de la vie contemporaine tels qu'ils se présentent aux regards, il a contribué puissamment à pousser la génération actuelle dans la voie où elle s'est engagée. Il fut à la fois le dernier des romantiques et le premier des réalistes...

J'ai encore dans mes papiers quelques notes écrites chez Flaubert sur le papier bleu dont il se servait.

La biographie à laquelle ces notes étaient destinées n'a pu paraître faute d'un portrait. « Je vous dirai tout ce que vous voudrez. Je vous confierai tous les autographes que vous désirez, mais ne me demandez pas ma photographie: je serai le seul homme de mon temps qui n'aura pas posé devant un objectif. » Ainsi protestait ce pauvre Flaubert. Sur nos instances, il nous avoua pourtant qu'il avait fait une seule fois infraction à cette règle formelle, mais pour une personne qui, ayant tout accordé, avait le droit d'exiger beaucoup

et naturellement avait réclamé à son obligé ce qui pouvait lui coûter davantage. Flaubert s'était arrangé pour que l'épreuve fût unique, ce qui assure d'avance un prix inestimable à cette photographie légendaire.

Flaubert était plein de verve, semant les paradoxes et les anecdotes dans sa conversation ; il se promenait par enjambées rapides dans son vaste salon meublé à la turque, vêtu lui-même de ce large costume à demi oriental qui permettait au sang de circuler librement, rallumant sans cesse une petite pipette de terre qu'il laissait toujours éteindre.

Je revois comme si c'était hier cet homme si gai, si vivace, si rond dans ses allures, si expansif dans ses sentiments, si complètement exempt de toute haine. Il y a pourtant vingt ans déjà qu'il est mort, vingt ans qu'il est tombé sur sa tâche inachevée dans cette maison où il s'enfuyait chaque année pour ciseler ses phrases à loisir, non pour la foule qu'il savait incapable de discerner l'or du cuivre, mais pour quelques-uns, pour les connaisseurs en belle orfèvrerie littéraire à l'estime desquels il tenait si vivement.

L'auteur de *Madame Bovary* aimait à parler de ses premières années à Rouen et de l'influence qu'avait

exercée sur lui son professeur de dessin, Eustache-Hyacinthe Langlois, du Pont-de-l'Arche, peintre, graveur, écrivain, qui avait posé pour le Romulus de David, s'était occupé un des premiers du Moyen Age et avait laissé une *Histoire de la Danse des Morts*... L'amitié avec Louis Bouilhet tenait une place considérable dans ces causeries. Organisation tendre et presque féminine, Bouilhet semblait compléter Flaubert, plus viril et plus énergique. A plusieurs reprises, ils travaillèrent ensemble et rimèrent même en commun un poème : l'*Origine de la vaccine.*

Venu à Paris pour faire son droit, Flaubert, logé dans la maison du *National*, qui était également celle du fameux Divan Le Peletier, se lia avec toutes les célébrités du moment ; il connut surtout force musiciens : Litz, Thalberg, Berlioz et Wagner, encore pauvre et ignoré, qui arrangeait *Guillaume Tell* pour petite flûte. Attaqué d'une maladie de nerfs, l'écrivain, après la mort de son père, retourna quelque temps au Croisset, où il vécut près de sa mère et d'une petite nièce qu'elle élevait avec un rare dévouement. Ce fut alors qu'il entreprit à pied un voyage en Bretagne, voyage dont il a écrit une relation complète qui n'a jamais été imprimée.

En 1849, Gustave Flaubert partit pour l'Orient

en compagnie, je crois, de Maxime Du Camp, et alla jusqu'à la seconde cataracte du Nil ; il visita l'Égypte, la Palestine, la Syrie, Constantinople, et rentra en France par l'Italie. Au retour, il publia dans la *Revue de Paris* d'abord, puis chez Michel Lévy *Madame Bovary* qui, du jour au lendemain, rendit le nom de l'auteur illustre.

Le *Château des Cœurs*, cette féérie d'une donnée si neuve, revenait souvent dans les conversations de Flaubert ; il se plaisait à énumérer avec ses saillies toujours pétillantes d'esprit, mais dans lesquelles ne perçait aucune amertune, les étonnantes péripéties qu'avait subies la malheureuse pièce. A une certaine époque de sa carrière, il avait effectivement rêvé le théâtre. Il retourna à sa chimère avec le *Candidat* ; il prit pour une réalité un des atômes atmosphériques qui s'agitent à notre temps ; mais il s'aperçut bientôt qu'en croyant avoir découvert un personnage original il n'avait étreint qu'une ombre impalpable.

Sa vocation n'était pas là. Ce n'est pas par le *Château des Cœurs*, pas plus que par le *Candidat* que Gustave Flaubert vivra, c'est par ces trois œuvres vraiment fortes et belles qui s'appellent : *Madame Bovary*, *Salammbô* et la *Tentation de saint Antoine*.

En dehors de toute considération d'école, *Madame Bovary* est impérissable parce que c'est une œuvre vraiment humaine; une création émouvante, palpitante, saignante, qui a jailli du cerveau de l'écrivain sans qu'il ait procédé d'après un système déterminé. Cette tragédie bourgeoise d'une si terrible intensité d'analyse, d'une vérité si criante, d'une logique si cruelle, vous empoigne sans qu'on raisonne ses impressions. *Salammbô* montre dans Flaubert le merveilleux érudit collaborant avec l'homme d'imagination. La vieille Carthage, féroce, fascinante, troublante, moitié marchande et moitié hiératique, revit dans sa monstrueuse grandeur en ces pages où l'artiste met en œuvre avec une habileté prodigieuse les matériaux que le savant voyageur lui a remis.

Quant à la *Tentation de saint Antoine* qui a soulevé de nombreuses critiques, ce sera pour moi l'œuvre maîtresse de l'écrivain au jour du définitif classement que la Postérité seule se charge d'établir.

Je ne sais rien de beau comme la lutte qui s'élève dans l'âme du pauvre anachorète entre la Foi, représentée seulement par une croix de bois et ce monde antique, évoqué avec un talent magistral, réincarné dans toute la beauté de ses formes, personnifié par toutes ses voluptés, ses enchantements, ses poésies, ses prestiges et ses fantasmagories.

Je ne connais pas de drame plus superbe que celui auquel Flaubert nous fait assister, car il résume le problème de la Destinée humaine. Ici, portées à leur suprême puissance de séduction, traduites dans leurs manifestations les plus captivantes, toutes les tentations : le Pouvoir, la Luxure, l'attraction physique de la femme, l'attraction intellectuelle du sophiste ; là, un humble moine perdu dans les déserts horribles, partageant sa hutte avec les chacals, ne vivant que du pain rare que lui apporte quelque caravane. Est-il antagonisme plus passionnant et contraste plus éloquent? De quelque côté que vous portent vos aspirations, est-il possible de ne pas admirer le souffle de l'artiste qui s'est attaqué à une conception aussi haute.

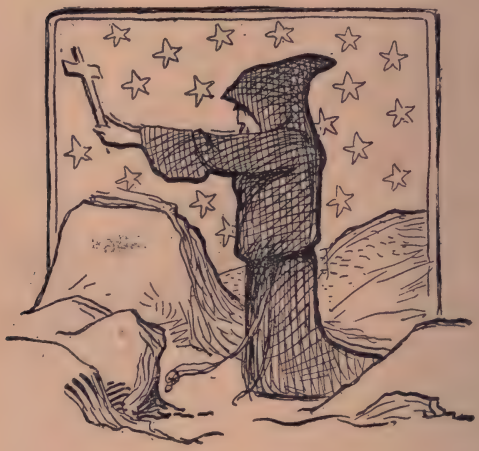
C'est au *Faust* seul que l'on peut comparer la *Tentation de saint Antoine* ; mais nous avouons que l'œuvre de Flaubert nous semble supérieure à celle de Goëthe. L'idéal du saint est autrement élevé que celui du docteur. Celui qui résiste vaut mieux que celui qui succombe. Saint Antoine est Faust, mais un Faust repoussant Méphistophélès. C'est Faust vainqueur au lieu de Faust vaincu. Le mot de Faust, c'est l'amour de soi-même et l'oubli de Dieu ; le mot de saint Antoine, c'est l'amour de Dieu et l'oubli de soi-même.

En laissant ce point de vue en dehors et en

se plaçant seulement au point de vue de l'esthétique, la *Tentation de saint Antoine* constitue une œuvre incontestablement plus parfaite que le *Faust*.

Dans le *Faust* tout est décousu, inégal, composé d'éléments divers, les évocations et les réalités s'y heurtent ; l'auteur prête à son personnage ses raisonnements particuliers, le souvenir de ses propres amours, la peinture des paysages qu'il affectionne. La *Tentation*, au contraire, est une œuvre simple, complète, totale. Elle se présente à nous tout d'une pièce, dans sa majestueuse et harmonieuse unité. L'écrivain a pris une légende, une tradition; il en agrandit le cadre, mais il n'en change pas le plan. En cette synthèse éternelle, il n'introduit rien qui soit de l'actualité, rien de personnel, rien de passager. Il n'intervient jamais. Il ne fait pas discuter Antoine, il le laisse au contraire dans l'ombre, replié sur lui-même, réfugié dans sa conscience, appuyé à cette croix contre laquelle tous ces dieux, tous ces plaisirs, tous ces mensonges, toutes ces apparitions, toutes ces apparences viennent livrer bataille. En cette œuvre, où l'artiste déploie une virtuosité inimitable de styliste, en cette œuvre au décor si précis, au panorama si varié, il n'existe pas une longueur, une inutilité, une fantaisie. Le jour tombe quand commence ce drame qui n'a qu'une scène, mais

une scène qui contient le monde; le jour naît quand ce drame finit; en une nuit, le cycle humain s'est déroulé devant l'anachorète, épris seulement de ce qui est divin.....



GEORGE SAND

GEORGE SAND

Le nom de George Sand est encore vivant dans beaucoup d'âmes ; il a été mêlé aux plus douces émotions de notre jeunesse ; il rappelle tout un monde d'impressions printanières, de fraîches visions, de poétiques souvenirs. La *Mare au Diable*, la *Petite Fadette*, *Mauprat* ont été les compagnons de nos promenades juvéniles, avec les *Feuilles d'Automne*, les poésies de Musset, les volumes de Michelet. Effacer cette charmeresse de notre mémoire serait déchirer du livre de notre vie les feuillets les plus enchantés, ceux qui sont colorés encore par un reflet des feux de la vingtième année.

Sans doute, les proportions de cette figure ont été diminuées. De cet être auquel on appliquait la parole du poète : « Muse par le talent, femme par le cœur, homme par le courage, » il reste une conteuse émouvante et vraiment inspirée quand elle parlait de son cher Berry. L'œuvre philosophique et sociale, les palingénésies nuageuses des commencements : *Lélia*, *Spiridion*, les *Sept cordes de la lyre*, sont plus oubliées que le *Grand Cyrus* de M^lle^ de Scudéry ou la *Cléopâtre* de La Calprenède. Les productions de la fin sont médiocres. Il reste, encore une fois, les paysanneries qui vivront par la sincérité et par le style.

Sous ce rapport, les dernières années, qui ont si peu produit, ont eu une force de destruction étonnante. Quel contraste, et quelle leçon aussi pour la critique, que le tableau qui s'offrait à nous en 1870 et celui que nous apercevons en 1900! Ces grands hommes qu'on qualifiait de surhumains, qu'on accablait d'épithètes lyriques, se sont rapetissés, rabougris, desséchés pour ainsi dire sous nos yeux. La verdure partie, il est resté du bois mort.

On se demandait où l'on trouverait un Panthéon assez vaste pour y loger tous ces génies, et voici qu'une urne paraît suffisante pour y déposer la pincée de cendres qui se retrouve dans l'alambic.

L'éclat des pompeuses funérailles et la hauteur même des bûchers n'ont fait qu'activer la dissolution et rendre la dépouille plus légère. Que subsiste-t-il de Quinet, de Louis Blanc ? Qui achète les œuvres complètes de Lamartine ? Qui lit les *Harmonies*, la *Chute d'un Ange*, les *Girondins* ? Un volume de pièces choisies résumera cette gloire qui remplit l'Europe. Le Temps a déjà rongé Hugo lui-même, lumineux et obscur par places, comme un astre qui s'éteint mélancolique et presque oublié, dans un firmament de papier.

***

Même réduite à une mesure qui n'a rien d'extraordinaire, George Sand apparaît intéressante. Elle a eu ce que possédaient tous les créateurs de son temps, l'aisance dans le travail, l'équilibre heureux des facultés, une puissance communicative se dégageant d'un foyer intérieur ; elle ne fatigue pas, parce qu'on ne sent pas chez elle la fatigue, l'effort, l'effet tiré à grand'peine d'un cerveau surmené.

Quelle différence, entre ce travailleur paisible et bon enfant qui, dans ses lettres, cause à cœur ouvert, avec ses amis, du roman qui est sur le

chantier, et les maladifs d'aujourd'hui, toujours en train de pousser ce *han* ! douloureux et gémissant que poussent les gindres, occupés à pétrir dans les sous-sols des boulangeries ! C'est la névrose, me dira-t-on ; mais avouez qu'on est tenté parfois de répéter avec la vieille Auvergnate qui soigne Raphaël dans la *Peau de chagrin :* « Il n'y a que les Parisiens pour avoir de ces chiennes de maladies-là ! »

George Sand ne sait pas ce que c'est que la névrose. Pour elle, « le travail est un acte de lucidité ». « L'inspiration, ajoute-t-elle ailleurs, n'est point une intervention miraculeuse de la *Muse*, mais bien un *état* de notre être, un moment de bonne harmonie complète entre le physique et le moral. »

Guy de Maupassant, parlant un jour de George Sand, n'hésitait pas à conclure de ceci que George Sand n'était pas artiste. J'avoue que ce jugement m'a plongé dans une stupeur profonde. Quelle idée le romancier se faisait-il donc d'un artiste pour refuser ce nom à George Sand ? Ces magnifiques paysages si remuants, si dramatiques, si vrais qu'il semble qu'on y soit, ne sont-ils pas de l'art au même titre que les Ruysdaël et les Claude Lorrain ? Ne sont-ils pas bien supérieurs à tout ce clinquant, à tout ce théâtral qu'une certaine école

voudrait aujourd'hui nous donner pour la quintessence de l'art ?

George Sand semble, au contraire, avoir été exclusivement artiste et avoir justifié la définition de l'art : *Homo additus naturæ*. Elle a mêlé l'homme à la nature ; elle a associé les émotions, les tristesses, les amours de la vie humaine aux spectacles changeants de la création. Elle reproche quelque part à Sainte-Beuve d'avoir regardé Flaubert *avec des yeux un peu salis ;* elle a vu tout, au contraire, avec de beaux yeux largement ouverts, disposés à admirer et prenant volontiers même le mal pour le bien.

Une préoccupation absorbante de tout ce qui a forme, couleur et mouvement, une inconscience tranquille achèvent de mettre en relief le côté uniquement artiste de George Sand. Semblable à certains de nos peintres, très simples d'allures, très superficiellement instruits, qui vous disent, quand vous leur parlez d'une de leurs œuvres et quand vous leur demandez comment ils l'ont conçue : « Cela m'est venu sans y penser », l'auteur de *François le Champi* déclare à chaque ligne qu'elle est incapable d'expliquer le pourquoi de ce qu'elle a écrit. Le don, inné en elle, a agi tout seul.

*
* *

Le penseur, chez George Sand, est bien inférieur à l'exécutant, au virtuose. Son vocabulaire est brillant; mais son idéal, somme toute, est assez étroit, son horizon très borné. Tout ce qui dépasse la vision directe de son œil lui échappe : elle n'aime ni ce qui est trop loin dans les âges sur la terre, ni ce qui est trop haut dans le ciel. Elle ne comprend rien à cette Bretagne, si étrange, si pleine d'une mystérieuse solennité. Devant ces landes semées de monuments d'un aspect si fantastique qui racontent la civilisation d'il y a cinq mille ans, elle écrit : « Les débris celtiques, incontestablement curieux pour l'archéologue, ce n'est rien pour l'artiste, c'est mal encadré, mal présenté. Carnac et Erdeven n'ont aucune physionomie. » Être de plaine, de gros bon sens, très terre-à-terre, au fond, elle n'a aucune attraction pour Jeanne d'Arc, et l'on s'étonne de trouver ces lignes sous la plume d'une femme qui nous est offerte comme une sorte d'inspirée démocratique :

« Dites-moi (c'est à Barbès qu'elle s'adresse), quels sont les ouvrages sur Jeanne d'Arc qui vous ont donné une certitude sur ses notions person-

nelles. Je n'ai rien lu de sérieux sur son compte que ce qu'en dit Henri Martin dans son *Histoire de France*. Tout le reste de ce que j'ai eu entre les mains est trop légendaire et je n'y trouve pas une figure réelle ; c'est à faire douter qu'elle ait existé. Ses réapparitions après sa mort font ressembler son histoire à celle de Jésus, — qui n'a pas existé non plus, — du moins *personnalisé* comme on nous le représente.

« Ces grands hallucinés sont déjà bien loin de nous et j'ai un certain éloignement pour les extatiques. Je vous le confesse. J'aime tant l'histoire naturelle, j'y trouve le miracle permanent de la vie si beau, si complexe dans la nature, que les miracles d'invention ou d'hallucination individuelle me paraissent petits et impies. »

George Sand est là tout entière ; elle fut une naturaliste, mais non point dans les sens que prêtent à ce mot des gens qui prétendent ne peindre dans la nature que ce qui est bas, grossier, repoussant ; elle fut une *naturante*, si vous préférez, aimant la nature telle qu'elle est, c'est-à-dire très belle à certaines heures. Elle ne mit guère en scène que des instincts, comme les naturalistes d'aujourd'hui, mais des instincts ennoblis et idéalisés au point de pouvoir être pris pour des sentiments.

En toute chose, elle fut parfaitement différente

du portrait que notre époque, éprise du faux, qui a l'adulation maladroite, qui loue à contre sens, a mis en circulation. Elle ne fut ni une apôtre, ni une émancipatrice, ni une affamée d'idéal, ni une possédée de l'amour, ni un être de sacrifice comme Louise Michel, ni même une irrégulière volontaire. Elle ressembla à beaucoup de femmes du XVIII^e^ siècle, grandes dames, présidentes, bourgeoises aisées, décidées à ne pas se gêner, libres dans leurs mœurs, pensant sur l'amour à la façon de Champfort, promptes à s'affranchir, sous ombre de philosophie, des préjugés prétendus qui les contrariaient dans leurs fantaisies, et finissant en aïeules aimables, au milieu d'une société peu sévère. Le pauvre Musset, qui rêvait de je ne sais quelle passion byronnienne, s'était trompé de porte; et, par une méprise digne seulement d'un poète, il s'était précisément adressé à la moins romanesque et à la moins romantique des femmes.

Quelques lignes de la correspondance, d'ailleurs, nous peignent George Sand *ad vivum*. Ce sont celles où elle nous montre son admiration partagée entre Jean-Jacques Rousseau et Montaigne. Elle emprunta à l'auteur de la *Nouvelle Héloïse* sa sentimentalité d'apparat, ses doctrines qui prêtaient aux éloquentes déclamations, cette adoration de la vertu, tout en phrases et qui n'engage à rien d'effectif. Elle prit à

Montaigne cette sagesse pratique, cette politique de la vie qui consiste à s'accommoder à tout, cette philosophie sceptique qui permet de traverser une longue existence sans trop hypothéquer de la liberté de soi-même.

La lecture du cinquième volume de cette correspondance, qui va jusqu'au milieu de 1870, nous prouve que George Sand avait profité dans le commerce de Montaigne. Revenue des entraînements tout physiques d'une jeunesse qui s'était prolongée tard, elle se révèle comme une bonne châtelaine, mère de famille dévouée, très adroite et très avisée dans la conduite de sa barque littéraire, très éclectique dans ses relations et trouvant le moyen d'être bien avec tout le monde: avec les proscrits, qui ne sont, il est vrai, que des proscrits pour rire, et les tyrans, qui ne sont point de ceux qui font pleurer. On sourit un peu en voyant cette républicaine, qu'on disait irréconciliable, féliciter le prince Napoléon « de son Austerlitz » et lui écrire :

« Avez-vous pensé, en vous allant tout seul à pied depuis le Panthéon, les mains dans vos poches, au clair de la lune, que dans cent ans d'ici *la France, le monde par conséquent, vivrait, grâce à vous, d'une autre vie ?*

« Du haut du Panthéon quelque chose a dû vous parler et vous crier: « Marche ! »

Mme de Sévigné n'aurait pas osé en dire autant à Louis XIV, même au lendemain du fameux jour où elle dansa avec lui.

C'était Montaigne, l'habile et facile Montaigne, que Mme Sand avait dû consulter ce matin-là, en réservant Rousseau pour les écrits destinés à soulever l'enthousiasme de la jeunesse naïve du quartier Latin...

***

Le sixième et dernier volume de la correspondance n'est pas moins intéressant sous ce rapport. Commencé avec la déclaration de guerre à la Prusse, il se termine par une lettre datée de Nohant, le 28 Mai 1876, douze jours avant la mort de George Sand. Il éclaire donc bien les dernières années et il accentue encore la physionomie de l'auteur de *Mauprat* dans le sens dont je parlais tout à l'heure.

L'écrivain qui, par ses livres, a tant contribué à répandre les idées révolutionnaires, envisage maintenant la Révolution comme une bonne bourgeoise de province que tout alarme et dérange. On a bien l'impression de la guerre dans les départements ; on se rend bien compte de l'apathie de ce pays gorgé de bien-être, que la pensée du sacrifice irrite et effraie ; on distingue clairement le mauvais vouloir

général, l'espèce de découragement anticipé qui, dès le commencement de la campagne, assurait le succès de la Prusse.

Ce gouvernement de la Défense, si prôné, si singulièrement travesti, gonflé, grandi, apparaît ce qu'il fut vraiment : « une dictature d'écolier », selon le mot de George Sand elle-même. L'œuvre de Gambetta est jugée comme l'Histoire la jugera définitivement.

« Les créatures de Gambetta, écrivait-elle, ont dit sur tous les tons que la reddition de Paris n'engageait pas la France. Mais on a l'impudeur de nous dire que la guerre ne fait que commencer sérieusement. C'est donc pour s'amuser qu'on a fait périr, depuis trois mois, tant de pauvres enfants par le froid, la misère, la faim, le manque d'habits, les campements impossibles, les maladies, le manque de tout, le recrutement des infirmes, opéré cruellement et stupidement, l'incurie des chefs, l'incapacité des généraux ; oui, c'était un essai, la part du feu. En trois mois on n'a rien su faire que de la dépense inutile, dépense d'hommes et de ressources. On est indigné en lisant depuis deux jours les décrets que l'on daigne prendre à la dernière heure pour réprimer des abus que toute la France signalait, sans que le *Dictateur* fît autre chose que de promener en tous lieux sa parole bouffie et glacée. »

*
* *

Pour la Commune également, George Sand a les yeux d'une rurale, la colère du propriétaire qu'on empêche de recevoir ses fermages. Combien son langage était différent lorsqu'elle parlait de ce parti du *National*, « demi-farceur, demi-jobard, flouant un peu les autres, qui ne vivait que de haine, de petitesse, d'envie et de nargue ! »

« Le *National*, écrivait-elle à Charles Duvernet, n'avait pas même eu le mérite d'être coupable de sympathie pour ces pauvres fous de communeux, que l'on peut blâmer tout bas, et que le *National* a insultés et flétris jusque sous le coup de la pairie. Lâche en ceci ! car si le communisme avait fait une révolution ou plutôt lorsqu'il en fera une, et ce sera malheureusement trop vite, le *National* sera à ses pieds comme Carrel lui-même qui, le 26 Juillet, traitait la Révolution de « sale émeute » et qui en parlait tout différemment le 1er Août. »

Trente ans après, les insurgés, « les uns odieux, les autres crétins », ne sont dignes d'aucun intérêt. Ces malheureux ouvriers qui tombaient sur les barricades, étaient cependant des lecteurs de George Sand ; c'est dans ses ouvrages qu'ils avaient puisé leur haine de la société, leur foi dans un état de choses

meilleur. George Sand pensait exactement comme eux lorsqu'elle écrivait en 1836 : « Parmi tous ces hommes qui défendent la propriété avec des fusils et des baïonnettes, il y a plus de bêtes que de méchants. Chez la plupart, c'est le résultat d'une éducation antilibérale. Leurs parents et leurs maîtres d'école leur ont dit, en leur apprenant à lire, que le meilleur état de choses était celui qui conservait à chacun sa propriété. Ils appellent révolutionnaires, brigands et assassins ceux qui donnent leur vie pour la cause du peuple. »

Nous avons vu, depuis George Sand, tant de gens à opinions successives, que nous sommes un peu blasés de ce côté-là, et qu'aucune variation ne nous étonne plus. On eût aimé cependant, chez une femme surtout, trouver un *meâ culpâ* humain, un mot : « Pauvres diables ! j'ai peut-être une part dans leurs malheurs ; je me suis trompée et je les ai trompés ! »

*
* *

Ce dernier volume reflète fidèlement le désarroi d'esprit de George Sand et de ses contemporains devant des faits qui dépassent toutes leurs prévisions. L'écrivain, cependant, avec le bon sens pratique qui fait le fond de sa nature, se reconnait assez

vite et discute clairement ce qui se produira. « Quelle situation, dit-elle, va succéder à cette lutte répugnante ? Un genre Directoire ! Le besoin de s'amuser, de s'enivrer, d'oublier. » Ce Directoire sera plus bas encore que l'autre. George Sand le pressent. « Comme nous ratons tout ce que nous voulons copier dans le passé, nous n'aurons pas même le *chic* de Barras ; nous serons bêtes, et nos incroyables n'en feront accroire à personne. »

Nous voilà loin des enthousiasmes et des lyrismes des premiers volumes, et si l'on veut apprécier les changements accomplis, c'est cette comparaison qu'il faut faire. La correspondance de ceux dont la vie fut longue a toujours des airs de cimetière, cimetière d'idées et cimetière d'êtres humains. Que de morts illustres cette femme a laissés derrière elle parmi ses correspondants et ses amis : Musset, Chopin, Delacroix, Gustave Planche, Charles Duvernet, M^me^ d'Agoult, Barbès, Mazzini, Thoré, Janin !

La pensée de ces compagnons tombés en chemin ne semble pas attrister outre mesure George Sand. Cette calme figure se voile rarement de mélancolie. C'est une bonne tête, une organisation solidement trempée pour la vie. La mort ne l'effraye pas pour elle-même ; elle en parle dans ses dernières lettres avec sérénité. « Je ne suis pas, écrit-elle au docteur Henri Favre, de ceux qui s'affectent de subir une

grande loi et qui se révoltent contre les fins de la vie universelle. »

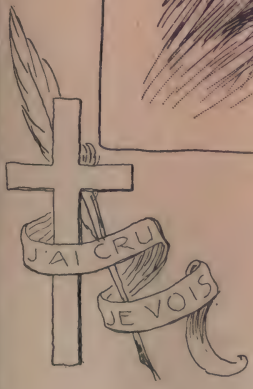
La maternité paraît être le sentiment dominant en elle. Littérairement c'est une poule, une poule qui chante le coq, comme il arrive parfois, mais qui pond chaque année son roman, sans effort, sans souffrance, comme la poule pond un œuf. Dans le commerce ordinaire, c'est une mère plus encore qu'une amie ; elle appelle Dumas « mon cher fils » ; elle relève avec une gaieté virile Gustave Flaubert, toujours encoléré, toujours mécontent et, pour qui, au contraire de Sand, pondre un œuf est le plus cruel des supplices...

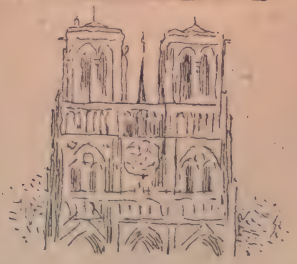
Ces six volumes de correspondance n'ont rien ajouté, sans doute, à la gloire de George Sand. J'ai cru devoir y insister, cependant, parce qu'on y trouve mieux qu'ailleurs sa psychologie véritable, parce que c'est là, beaucoup plus que dans ses livres, que son « moi humain » se révèle.

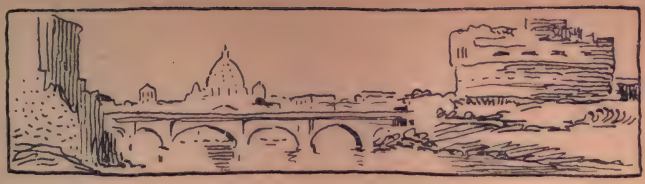
Aussi bien on s'attarde volontiers à parler de George Sand, parce qu'on sent qu'on ne la retrouvera plus sur sa route ; elle représente ce qui a été plus que ce qui sera. Quelques écrivains, Joseph de Maistre et Stendhal, par exemple, dans des genres divers, n'ont été jugés à leur valeur que longtemps après leur mort. « Je ne serai guère compris que vers 1884, » écrivait Stendhal en 1836.

Que restera-t-il de George Sand en 1950 ? Je vois ses romans alors dans une bibliothèque de province. Quelque visiteur furetant dans les rayons, cherchant un ouvrage pour l'aider à s'endormir, prend un volume au hasard ; il est saisi par ce parfum particulier aux vieux livres ; il retrouve peut-être quelque feuille desséchée mise jadis en guise de signet, et il est à la fois surpris et ravi de ce rococo demeuré jeune par endroits...

LOUIS VEUILLOT







LOUIS VEUILLOT

Adieu ! Dans ce beau partage des dons qui font l'artiste, je n'ai reçu qu'un maigre lot. Tel qu'il est pourtant, et même sur l'ingrat terrain où mon ingrat instrument s'exerce, j'ai plus d'une fois goûté la joie de l'art. J'ai senti que je servais, j'ai senti que j'aimais, j'ai senti que j'ouvrais des esprits et des cœurs et que j'y laissais quelque chose de bon. Et dans d'autres rencontres, j'ai senti que plus d'un ennemi injuste et arrogant se retirait, emportant une marque vengeresse. Et je crois en vérité, que je n'échangerais pas contre les rentes les plus victorieuses, cette pauvre plume qui ne m'a pas toujours trahi. »

De ce regard en arrière, jeté par Louis Veuillot, sur sa rude vie d'artiste et d'écrivain, on peut rapprocher l'espèce de testament poétique qui termine *Çà et là*!

Placez à mon côté ma plume,
Sur mon cœur le Christ, mon orgueil;
Sous mes pieds mettez ce volume,
Et clouez en paix le cercueil.

Après la dernière prière,
Sur ma fosse plantez la croix;
Et si l'on me donne une pierre
Gravez dessus : *J'ai cru, je vois.*

J'espère en Jésus. Sur la terre
Je n'ai pas rougi de sa loi :
Au dernier jour, devant son père,
Il ne rougira pas de moi.

A plus d'une reprise, comme les ymaigiers de génie du passé, qui se représentaient eux-mêmes dans un coin de l'église enrichie par eux de merveilles, Veuillot s'est ainsi peint lui-même dans son œuvre. Il n'a point cherché une de ces attitudes solennelles et théâtrales qu'affectionnent les grands hommes d'aujourd'hui : il n'a point tracé de lui un de ces portraits de convention que l'esprit de parti impose aux badauds en riant tout bas; il s'est montré tel qu'il fut toujours, respectueux pour tout ce qui est

vraiment grand, railleur impitoyable pour tout ce qui est vil, prétentieux et ridicule.

Relisez encore cette page qui semble résumer tout entier le grand polémiste :

« Il y a deux races en ce monde, depuis Abel et Caïn; deux races adverses et ennemies : l'une qui est faite pour croire, pour respecter, pour aimer, pour adorer, pour porter humblement, vaillamment les jougs du devoir; l'autre, incrédule, haïsseuse, impie, qui blasphème et qui raille et qui ne se soumet qu'à la force pour laquelle elle se sent moins de haine que pour le devoir; au fond, révoltée contre la société, c'est-à-dire contre l'homme autant que contre Dieu. Les livres nés de cette race ne m'ont jamais plu et ne peuvent me plaire, puisque j'appartiens à l'autre.

« Dans la race dont je suis il y a des tribus militaires, je suis d'une de ces tribus. Parce que tout mon sang frémit contre le mensonge, on m'a appelé révolutionnaire; parce que j'ai refusé tout hommage aux idoles, on m'a outrageusement comparé au charlatan qui s'est fait un talent et une renommée d'aller par les rues et les places publiques hurler contre Dieu. Grâce à l'éducation que la société inflige aux enfants du peuple et que ce malheureux et moi avons également reçue, j'aurais

pu, sans doute, devenir un révolutionnaire, mais non pas comme lui. Nous ne sommes pas de même race. Je n'aurais pas enfoui mon âme dans l'imbécile stérilité du blasphème. On ne fait que des esclaves parmi les peuples auxquels on ôte Dieu; ce n'est pas là ce que je me serais proposé si ma raison avait fléchi devant les problèmes dont le spectacle du monde l'obsédait. J'aspirais à la liberté et à la justice; je n'aurais pas cherché ces filles du ciel dans la boue; je n'aurai pas cru que Dieu me laissait le soin d'inventer la liberté et la justice. La foi catholique, en m'enseignant que les nations sont guérissables, m'a préservé de la dangereuse folie de vouloir refaire l'espèce humaine et du crime de la mépriser. »

Ce caractère énergique et ferme, plus encore que le redoutable talent du polémiste, explique, en même temps que les haines qu'excita Veuillot, l'influence qu'il exerça sur son temps.

***

Jusqu'à lui, le catholique était devenu, pour certaines gens, un être fantastique; on le représentait toujours assis sur le bord d'une chaise comme le

comte d'Outreville d'Augier, parlant bas, ayant sur le visage comme une teinte de cierge, ne dépassant jamais l'horizon de la rue Saint-Sulpice.

Par un phénomène très singulier, les catholiques en grand nombre avaient fini par accepter ce personnage. Le *civilisé*, que Taine nous peint si bien, impuissant et désarmé par ses habitudes mêmes de bonne compagnie avait fait taire chez beaucoup l'homme et le citoyen. Pour éviter de se mettre en avant, de s'afficher, les catholiques s'étaient petit à petit laissé esbrouffer par tous ceux qui criaient fort. Les Protestants déclaraient qu'ils allaient au temple, les Juifs s'honoraient d'aller à la synagogue, les Francs-Maçons se rendaient ouvertement aux tenues de Loges, sans qu'aucun d'eux pensât être diminué en obéissant à ses convictions. C'est à peine cependant si, il y a quelques années, des jeunes gens qui auraient été très braves au feu, osaient avouer qu'ils assistaient régulièrement aux offices : ils cachaient cela presque comme une infirmité.

Les Prudhommes prétendus libéraux, les Coquelet dont Veuillot a esquissé tant de fois la grotesque silhouette, les Homais et les Gaudissart de Loges prenaient volontiers des mines dédaigneuses sur ces questions ; ils parlaient avec une bienveillante pitié de ces superstitions surannées ; ils avaient des

indulgences adorables et des haussements d'épaule d'une bouffonnerie achevée.

Avec sa verve gauloise, sa belle humeur, son esprit toujours éveillé, Veuillot vint retourner la situation, se déclara hautement bon chrétien, vrai chrétien comme nos pères l'avaient été, et mit bientôt tous les rieurs de son côté.

En ce pays de mode, d'opinion, où les gens qui n'ont peur de rien tremblent à l'idée d'être ridicules, le bien moral produit par ce franc luron, carré par la base, spirituel comme le diable et pieux comme un saint, fut considérable.

La persécution aidant, on ne voit plus le personnage crépusculaire et douteux du monsieur qui, dès qu'on abordait ce sujet, disait : « Certainement... Cependant... certaines croyances ont... du bon, si j'ose m'exprimer ainsi!... Je ne serais pas éloigné d'admettre... » On dit couramment maintenant : « Je suis catholique, vous me plaignez ; vous êtes franc-maçon, je vous plains, chacun son goût. Si vous êtes de bonne compagnie, nous pourrons échanger quelques arguments, vous me parlerez sans doute de Torquemada et j'aurais le plaisir de vous dire deux mots de Robespierre. Si vous êtes mal élevé, nous nous contenterons d'échanger des injures. »

Pour moi, c'est là l'œuvre vraiment nouvelle et

féconde de ce courageux soldat d'une grande cause. D'innombrables religieux ont pratiqué dans les cloîtres d'admirables vertus, mais tout le monde ne regarde pas dans les cloîtres ; le mérite de Veuillot fut de montrer à tous, de mettre en plein forum parisien un chrétien vivant de la vie de tout le monde, et en même temps absolument fidèle aux devoirs de l'Eglise, un chrétien qui, de l'aveu de tous, n'était ni un niais, ni un timide, ni un sot, ni un ambitieux, ni un intéressé, ni un hypocrite.

Jamais homme ne fut mieux organisé pour une semblable tâche. Le style des maîtres d'autrefois semble s'être transmis directement à l'incomparable écrivain qui personnifie si noblement le bon sens, les sentiments élevés, les croyances de la vieille France. Amis ou ennemis sont d'accord pour reconnaître l'originalité, la puissance, l'éclat, la souplesse de ce talent tour à tour éloquent ou comique, sublime et familier. Louis Veuillot, c'est tout à la fois Bossuet, Molière et La Bruyère ; il monte souvent aussi haut que le premier, il amuse comme le second, il portraiture comme le troisième. A chaque pas on rencontre des tours charmants, des bonnes fortunes d'expression incroyables, des surprises de phrases ravissantes, des traits mordants, des aperçus délicats et fins. Un mot suffit à Veuillot pour peindre, pour flageller, pour terrasser, pour attendrir,

pour faire justice, dans une raillerie, d'une personnalité médiocre ou d'un mauvais ouvrage. Il y a tels de ces portraits en dix lignes qui resteront aussi longtemps que certains *caractères* de La Bruyère.

Cette œuvre, d'une variété infinie, touche à tout, aborde tous les sujets, rajeunit toutes les questions. Nous voici dans le *Parfum de Rome*, sur la voie Appia que suivaient les triomphateurs au temps où Rome conquérait le monde. La phrase alors s'enveloppe de sérénité, et la mélancolique grandeur des ruines descend sur ces pages majestueuses, adressées par l'auteur à ses filles :

« Au delà des aqueducs, loin, loin, on voit des montagnes couvertes de verdure et de neige. Rien n'est si grand. Je vous en ferai voir quelques dessins ; malheureusement, le soleil n'y sera pas.

« Le soleil n'a point vieilli comme ces ouvrages des hommes. Il est aussi jeune et aussi joyeux que quand il les a vus s'élever. Il rit sur ces montagnes, sur ces neiges, sur ces herbes et sur ces sépultures, et il y fait pousser des fleurs.

« J'ai pensé à vous parmi ces merveilles ; j'ai prié pour vous. J'ai demandé au bon Dieu de vous donner la jeunesse éternelle sous le soleil de son éternité, et j'ai cueilli pour vous ces violettes au pied du tombeau de Cecilia Metella. »

Ouvrez les *Odeurs de Paris*, et le boulevard moderne, avec son mouvement tumultueux, son atmosphère factice, son va-et-vient de multitudes, revit sous la plume de ce spectateur si merveilleusement habile à observer et à décrire.

Plus loin, Solesmes apparaît telle qu'était la vieille abbaye du XI^e^ siècle, restaurée par dom Guéranger, alors que, avant les décrets, artistes et écrivains se donnaient rendez-vous là pour méditer et pour travailler.

* * *

Parcourez également la correspondance. C'est là qu'on trouve le vrai Veuillot — si peu ressemblant aux portraits de fantaisie qu'on a faits de lui — l'être plein de crânerie dans ses idées, de belle humeur, de gaieté sonore, épris de tous les spectacles dignes de tenter des yeux d'artiste, parlant de la nature en poète, des hommes en observateur spirituel et pénétrant, jouissant honnêtement de tout ce que l'existence a de plaisirs permis.

Ce qui frappe, en effet, dans cette correspondance, c'est la gaieté. Cet homme a trouvé le bonheur dans le devoir, et, pour lui, s'est vérifiée la parole de l'*Imitation* : « Celui qui ne désire point de plaire aux hommes et qui ne craint point de

leur déplaire jouira d'une grande paix. » Il avance, allègre et content, dans le pays de la lumière, et ni la haine, ni l'envie n'effleurent cette âme passionnée pour un si magnifique idéal.

Ces lettres mettent bien en relief la nature aimante de ce polémiste redoutable qui vécut au milieu des batailles. Ce lutteur qui, dans l'ardeur des combats, portait des coups si meurtriers n'avait point de fiel. Il est plein d'une miséricorde dédaigneuse pour cet Empire qui a brisé dans sa main sa plume de journaliste, qui le traque de journal en journal et lui interdit de publier sous son nom un article littéraire. On sent qu'il ne demanderait pas mieux que de se réconcilier avec Montalembert : « Je pense, écrit-il à sa sœur, que Montalembert va toujours bien. Donne-m'en des nouvelles. Pour la vingtième fois peut-être j'ai encore rêvé de lui ; toujours le même rêve, une réconciliation parfaite, un embrassement de frère. Je voudrais bien connaître Joseph, fils de Jacob, pour lui demander l'explication de ce rêve unique. J'ai moins rêvé de mon frère, de toi, de nos filles, que de ce diable qui *m'hait* si follement. »

L'appartement de Veuillot, on le sait, était voisin de celui que Montalembert occupait au numéro 40 de la rue du Bac. Un jour, il aperçut sur la terrasse de son adversaire des médecins qui se préparaient

à une opération, et il se mit à prier de tout son cœur pour la guérison du malade.

Nous prenons là l'homme sur le vif, s'épanchant librement avec sa sœur et ne songeant pas qu'on puisse l'écouter.

Avec cela, c'est un Gaulois, et la plaisanterie, fût-elle salée, ne lui fait pas peur. Quelques-uns ont trouvé qu'il est bien souvent question de cuisine dans ces lettres. Cela n'est pas bien grave. On aurait fini par prétendre que les catholiques se nourrissaient uniquement de restes de cierges ; il n'est point mauvais qu'on sache qu'ils mangent quelquefois de bon appétit comme les autres hommes. L'art est dans tout. Même en carême, une omelette bien dorée, une nappe bien blanche, un vin sincère ont leurs charmes. Notre fragile nature a des besoins qu'elle peut légitimement satisfaire. Veuillot le dit et il a raison.

A côté de ces préoccupations réalistes quelles belles envolées vers l'Infini, quelle émotion devant la splendeur des choses visibles, devant ce que Vinci appelait la *bellezza del mundo !*

Lisez cette adorable page :

« Sous un ciel nettoyé et magnifique j'ai fait quatre lieues dans l'odeur des foins coupés, au chant de l'alouette et de l'Angelus, voyant tous les apprêts

du lever de l'Aurore, et c'est charmant. Elle a commencé par tirer ses rideaux et elle a jeté sur la terre un petit sourire d'un bleu rose qui a tout animé. Soudain se sont dessinées les collines ; les arbres ont poussé et les champs, peu à peu, sont devenus verts et blonds, de noirs qu'ils étaient. Puis l'Aurore a ouvert sa fenêtre et passé la tête. J'ai vu tout son visage. Il est agréable. C'est une physionomie pâlotte, mais souriante, fraîche, avec une teinte de mélancolie. Quelques étoiles restaient par-ci par-là dans sa coiffure de nuit. En tombant sur la Terre, elles devinrent des ruisseaux et des fleurs. Elle fit sa toilette et se pommada de tilleul et de foin avec une pointe du sureau ; c'est son parfum du moment. Son haleine est fraîche, elle vint jusqu'à moi et me donna une sensation de froid que j'aurais voulu vous envoyer dans nos taudis de la rue du Bac. Elle s'éclairait de plus en plus, et la Terre de plus en plus se réjouissait de la voir : tout s'animait, les oiseaux éclatèrent en chansons et me firent souvenir de faire ma prière, comme ils faisaient la leur. »

Pour celui qui croit comme croyait Veuillot, tout est souriant et tout est aimable dans la nature. Les plus dures épreuves ont leur douceur, les deuils les plus cruels éveillent des pensées qui consolent...

*
* *

Le don dominant, chez ce grand écrivain, est le don qu'avaient nos pères de saisir tout de suite le ridicule ou la fourberie, de n'être point dupe des charlatans, des farceurs, des exploiteurs. Dans ce pays envahi par le pathos, la déclamation, la fausse littérature exprimant des sentiments faux, il aime ce qui est vrai, sain, net, ce qui a un goût de terroir et un accent bien français.

Son ennemi, c'est l'ennemi du pauvre peuple, le professeur de révolution, l'avocat verbeux qui pousse l'ouvrier à l'insurrection et le fait fusiller ensuite, c'est le famélique de la veille devenu le jacobin nanti du lendemain.

Qui n'a eu l'idée d'aller relire l'*Esclave Vindex* devant les ruines des Tuileries ? Ce dialogue fameux semble avoir aujourd'hui plus d'actualité que jamais.

VINDEX

Tu me parais aujourd'hui peu zélé pour les faubourgs.

SPARTACUS

Je l'avoue, cette insurrection ne me satisfait pas autant que la dernière ; je l'approuve surtout beaucoup moins que celle qui m'a conduit ici. Fassent les dieux que de perfides

conseilleurs n'aient pas entraîné le peuple dans une sédition contraire à ses intérêts.

VINDEX

Vraiment?

SPARTACUS

Oui, j'ai quelque peine à approuver cette révolte. Que veut le peuple? Il a la République, il a le suffrage universel; tout citoyen est admissible à tous les emplois. Je ne vois pas ce que l'on peut raisonnablement exiger encore.

VINDEX

J'ai l'oreille fine, tu le sais. J'entendais tout à l'heure les discours que tiennent là-bas, sous la terrasse, les insurgés captifs.

SPARTACUS

Que disent-ils?

VINDEX

Ces citoyens admissibles à tous les emplois se plaignent de n'être pas admissibles à toutes les tables.

SPARTACUS

Ce sont des communistes, je m'en doutais.

VINDEX

Et tu n'es pas communiste, Spartacus?

SPARTACUS

Moi! j'ai horreur de cette secte impie. Je ne m'étonnerais même pas que ses chefs fussent dirigés et soldés par les coryphées de la réaction.

Veuillot n'est ni Vindex, ni Spartacus, ni l'esclave vindicatif et haineux, ni le gladiateur qui rêve d'être oppresseur à son tour. Cette belle âme est étrangère à cette basse envie qui ronge depuis cent ans notre société. Cet être de droite conscience a une répulsion innée pour ces personnages obliques qui parlent une langue qui n'a plus rien du simple et clair français de jadis... L'*Ote-toi de là que je m'y mette* de tous ces parvenus qui, après avoir exproprié la noblesse, s'efforcent de la singer sans en avoir les brillants côtés et l'élégance aisée, n'est point le fait de ce prolétaire qui a si magnifiquement parlé de ses humbles parents.

Rien n'est superbe comme la façon dont cet homme du peuple, ce mâle aux larges épaules prend sous sa protection cette aristocratie dégénérée qui ne croit plus à elle-même ; il semble voir quelques-uns de nos rudes paysans d'autrefois élevant dans leurs bras quelque frêle patricien qui représente un principe, une idée, une tradition glorieuse.

« Je sens en moi, écrit Veuillot, une singulière pente ; singulière du moins en ce temps. J'ai l'esprit de roture, comme je voudrais que les gentilshommes eussent l'esprit de noblesse. Si je pouvais rétablir la noblesse, je le ferais de suite et je ne m'en met-

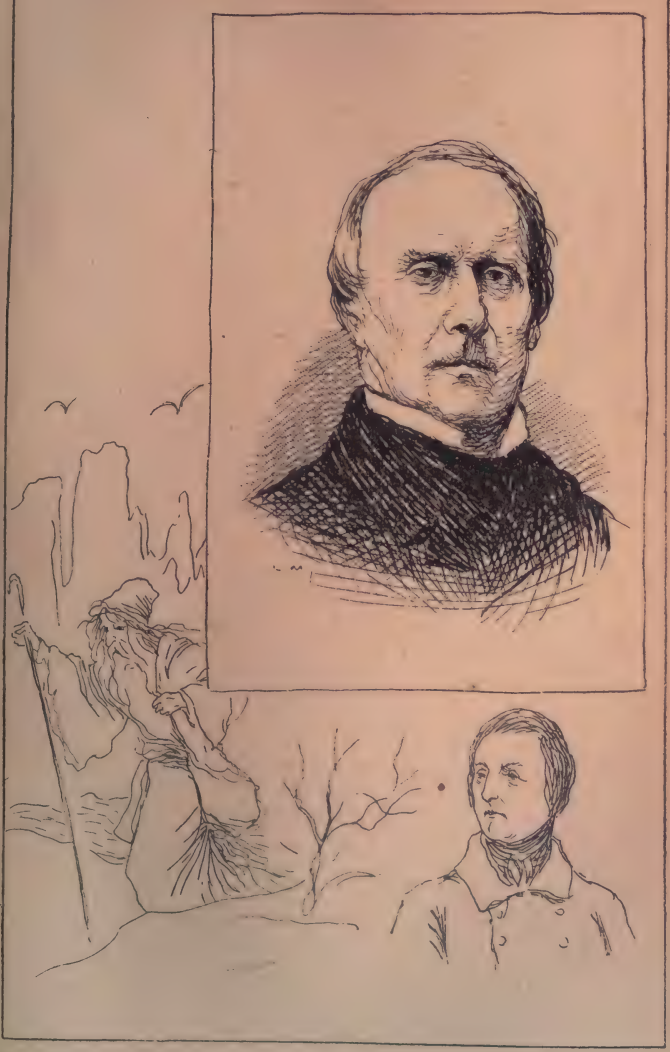
trais pas. Je voudrais travailler pour mon compte à rétablir la roture.

« En vérité, j'ai joué un rôle de dupe si je n'y regarde qu'avec l'œil de la raison humaine. J'ai défendu le capital sans avoir eu jamais un sou d'économies, la propriété sans posséder un pouce de terrain, l'aristocratie et j'ai à peine pu rencontrer deux aristocrates, la royauté dans un siècle qui n'a pas vu et ne verra pas un roi. J'ai défendu tout cela par amour du peuple et de la liberté, et je suis en possession d'une réputation d'ennemi du peuple et de la liberté, qui me fera « lanterner » à la première bonne occasion. Cependant ma pensée est droite et logique ; mais i'ai trop cru au devoir et j'en ai trop parlé. C'est la seule chose qui me console, quand je considère, hélas ! tout ce que je n'ai pas fait. »

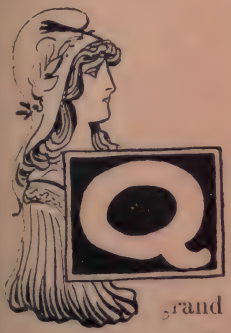
Ce qu'il faut saluer dans Veuillot, ce n'est donc pas seulement un grand écrivain, c'est aussi un grand plébéien, c'est l'image du vrai peuple, incarné dans ce lutteur infatigable et dans ce chrétien convaincu ; c'est le digne fils de ces hommes qui ont été, eux aussi, aux Croisades, mais sans en rapporter un titre ; le représentant de cette masse anonyme qui a fait la grandeur de la France. Paysans, ouvriers, ceux-là ont vécu, pendant des siècles, tranquilles,

heureux, honnêtes, sur le sillon natal ou dans les corporations d'autrefois; épée, plume, outil, ils tiennent tout, selon l'occasion, de cette belle main ferme et robuste qui n'a pas peur du travail; ils ont donné à nos cathédrales des architectes comme Pierre de Montereau, à nos champs de bataille des héros comme Hoche, comme Stofflet ou Cathelineau, aux lettres des écrivains comme Louis Veuillot...

EDGAR QUINET



EDGAR QUINET



Qui pense à Quinet, aujourd'hui? Qui parle de Quinet? Qui lit Quinet?

Quinet a été, cependant, durant une partie de ce siècle, une manière de grand homme; il a écrit dans un style d'un souffle parfois assez haut d'innombrables volumes qui n'étaient pas absolument vulgaires. Beaucoup de gens ont cru à Quinet, à Louis Blanc, à Lanfrey, qui n'était qu'un sous-Quinet; à l'heure actuelle, personne ne met plus le nez dans tous ces fatras.

C'est le dégonflement si rapide de ces personnalités factices, la vaporisation, en quelque sorte, de ces figures qui tenaient une certaine place dans le monde intellectuel, qui mérite d'attirer l'atten-

tion. Tandis que les personnages illustres du passé, les grands ministres et les grands écrivains prennent, au contraire, une majesté plus imposante et un plus saisissant relief, grâce à la comparaison avec le présent, les hommes célèbres d'hier sont, non pas méconnus, non pas injustement attaqués, mais oubliés, ou plutôt fondus, éteints ; ils sont comme s'ils n'avaient jamais été...

De leur vivant même, ces représentants d'un autre âge ont assisté à cet effondrement. Rappelez-vous l'impression qu'on avait sous l'Empire de ces exilés qui se nommaient Louis Blanc, Quinet, Ledru-Rollin : le lointain leur donnait des proportions exagérées, ils constituaient comme une réserve de la France. Mêlés aux catastrophes les plus capables de porter l'être humain au-dessus de lui-même, ils n'ont rien fait de bon, de bien, ni de beau. En plein siège, Quinet et Louis Blanc rédigeaient laborieusement de magnifiques proclamations au peuple allemand, mettaient leur bonnet de nuit et ensuite s'allaient coucher avec la certitude que, dès que leur appel serait connu au camp ennemi, les soldats jetteraient leurs armes et repartiraient pour leur pays.

Malgré le côté naïf et ridicule, il y a quelque chose de touchant dans la confiance que tous les gens de cette génération avaient dans le livre, dans l'idée, dans l'imprimé. Étrangers à toute action,

à toute notion pratique, à toute connaissance des hommes, ils vivaient exclusivement dans le littéraire.

Les éloges hyperboliques, les adulations et les flagorneries qu'il fut de mode de prodiguer aux proscrits du coup d'État ne contribuèrent pas peu, sans doute, à leur fausser l'esprit et à leur donner le change sur la portée de leur influence. Les exilés régnaient comme des demi-dieux dans un Olympe artificiel vers lequel montaient continuellement des nuages d'encens.

Dans les dernières années de l'Empire, le plus vulgaire des réfugiés de Bruxelles était « un tribun pensif. » « Les soldats austères du Droit, les proscrits graves, les génies faits de colère et d'amour » allaient leur train. Avec le retour commença la déception; le déballage désillusionna légèrement, et le spectacle de ce qu'on vit ne tarda pas à convaincre les mieux disposés que le fond des idées que les Louis Blanc et les Quinet rapportaient dans leurs malles se réduisait, somme toute, à bien peu et ne pesait pas bien lourd.

***

Ces hommes, cependant, étaient-ils aussi médiocres que ceux qui nous gouvernent aujourd'hui? Assurément non. D'abord, ils écrivaient en fran-

çais; une belle flamme éclairait souvent leurs conceptions les plus déraisonnables ; ils croyaient sincèrement, ils avaient un certain idéal de justice, de liberté, de progrès.

Ahasvérus, qu'il est impossible de relire d'un bout à l'autre aujourd'hui, contient des pages admirables et nous a valu certainement ce chef-d'œuvre d'exécution : la *Tentation de saint Antoine*. « Deux écrivains, dit très justement Maxime Du Camp, ont frappé Flaubert d'une empreinte qui reste visible jusque dans ses dernières années : c'est Chateaubriand et Edgar Quinet. » Regardez dans *Ahasvérus* l'évolution des représentants de toutes les idolâtries et de toutes les légendes : le Léviathan, l'oiseau Vinateyna, le serpent, le poisson Macar qui se proclament dieux tour à tour; rapprochez cette scène du défilé, devant l'ermite, des Olympiens, des Boudhas, des Ormuz, des Anubis à oreilles de chien, et la ressemblance vous saisira.

La conception première de cette palingénésie confuse n'est point banale, et cette quadrologie, dont les divisions s'intitulent la Création, la Passion, la Mort, le Jugement dernier, contient çà et là des beautés, des passages lumineux, d'éclatantes visions de civilisations disparues. Rachel, l'ange devenu femme, qui console Ahasvérus réduit à se cacher dans la maison de Mob, et personnifie l'Amour qui apaise

et qui guérit, serait un sujet émouvant pour un peintre. La forme qui est brillante, quoique déclamatoire, sauve, je le répète, chez Quinet, les théories qui sont souvent bien saugrenues.

Les Jésuites, dont le tempérament est resté français à la façon du XVIIe siècle, épris de simplicité, de netteté, de clarté, eurent-ils tort de ne pas enseigner ces mythes, un peu compliqués, dans leurs collèges? Je n'en sais rien. Ce qui est certain, c'est que Quinet se crut désormais persécuté par eux; il fit des cours sur ce sujet et écrivit avec Michelet, que hantait la même turlutaine, un livre qui semble modéré à côté de tout ce qu'on publie aujourd'hui, mais qui, jadis, fit quelque bruit.

Tout cela, encore une fois, semble de l'histoire ancienne. Sans doute, on a été plus loin dans les actes; on a expulsé d'inoffensifs religieux de leurs cellules, mais on l'a fait pour faire quelque chose, par peur, en croyant flatter les bas instincts de la foule, qui n'ont pas été flattés du tout, puisque chacun reconnaît que la situation du pays n'est pas plus florissante qu'auparavant. Vers 1840, on se passionnait pour ces questions. La génération d'alors, en effet, autrement candide et impressionnable que la nôtre qui a touché du doigt le creux de toutes les histoires qu'on lui a racontées, qui est guérie de toutes les mystifications, était persuadée

que le siècle avait à accomplir une mission providentielle qui devait nous conduire à une félicité sans égale.

***

La Révolution, aux yeux de Quinet et de beaucoup de ses contemporains, était comme une seconde création du monde, une nouvelle révélation. « L'Humanité, selon le mot de Quinet lui-même, semblait sourdement travaillée dans ses entrailles, comme si elle allait enfanter un Dieu. »

En fait de Dieu, la Révolution n'a guère enfanté que le Veau d'or, qui avait été déjà adoré avant elle. Comme Ixion, elle a étreint, au grondement du tonnerre et à la lueur des éclairs, non point une forme réelle, mais un fantôme et une nuée. Cette vérité, Quinet, du moins, eut la loyauté de la proclamer; il constata le lamentable avortement de ces doctrines au nom desquelles on avait égorgé tant d'innocentes victimes; il ne s'allia pas aux soutenneurs de paradoxes affreux qui célébraient la Terreur. La conclusion de son livre « la *Révolution* » est d'une mélancolique éloquence.

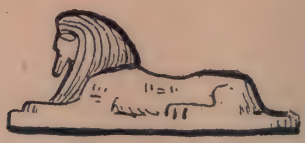
« Une chose, écrit-il, réconcilie dans d'autres histoires avec les fureurs des hommes. Le sang versé y est presque aussitôt fécond. Quand je vois couler

celui des martyrs, je vois en même temps le christianisme grandir sous la terre au fond des Catacombes. De même dans la Réforme, dans la Révolution anglaise, le sang de Zwingle, de Guillaume le Taciturne, de Sidney est tombé sur un sol fertile et il a enfanté la vie. Le sang a coulé plus abondamment chez nous et de sources plus hautes ; il n'a pas trouvé une terre aussi bien préparée. On dirait qu'il n'y a aucun rapport entre les sacrifices de victimes et le résultat obtenu pour la Postérité. L'horreur de tant de supplices est sans compensation. Ou l'avenir tient en réserve des explications que l'histoire ne peut fournir aujourd'hui sans quitter les faits pour les prophéties, ou nous sommes condamnés à reconnaître que le sang le plus généreux a été le plus stérile, et que chez nous nos martyrs n'enfantent pas de croyants. Voilà le cri de l'histoire et de la conscience humaine. »

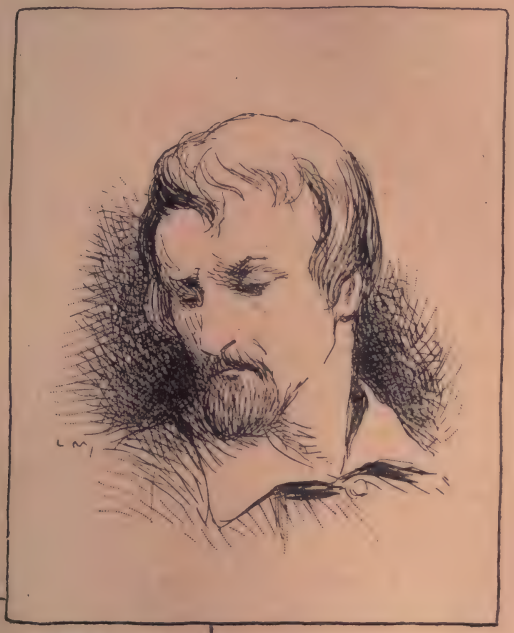
Sur tous les points, Quinet vit les faits démentir ses illusions juvéniles. Bercé, en naissant, de la gloire guerrière, élevé au milieu d'un régiment, fasciné tout enfant par cette terrible figure de Napoléon, auquel il a consacré un poème épique, il assista, vieillard, à l'écroulement de notre puissance militaire, et fut un des témoins de ce siège de Paris que M^me^ Quinet a raconté heure par heure. Fanatique de cette Allemagne à laquelle il emprunta ses plus

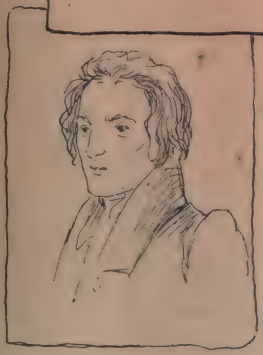
nuageuses formules, il connut l'amertume de Michelet qui, en 1869, écrivait un hymne à « sa chère Allemagne », et put juger de quelle façon ces rêveurs et ces idylliques maniaient le canon Krupp et le fusil Dreyse. Il lui a été épargné de voir combien la République, qu'il concevait si large, si généreuse, si noblement préoccupée du progrès, était devenue étroite, violente, persécutrice et corrompue, par-dessus le marché. Du moins, il a pu pressentir que là encore ses chimères seraient condamnées par les réalités.

Aussi différent que possible des positivistes et des matérialistes d'aujourd'hui, Quinet était un mystagogue et un illuminé. Ni ambitieux, ni avide, ni hypocrite, on peut le peindre d'un mot en disant qu'il fut par-dessus tout un faux prophète. Du prophète il avait les allures solennelles, le style sonore et bizarre, le tour sibyllin ; il ne montait pas comme tant d'autres sur les tréteaux, il semblait toujours sur un trépied, mais sur un trépied particulier d'où ne sortaient que des vapeurs vaines enveloppant des oracles qui ne s'accomplissaient jamais...



HENRI HEINE





HENRI HEINE

JAMAIS « la grande misère de tout » n'apparut d'une plus saisissante façon que dans ce génie en proie à de perpétuelles souffrances. Quel spectacle, que celui de cet homme organisé pour jouir en sensualiste de toutes les voluptés, de l'amour, des fleurs, de la nature, et étendu presque constamment sur son lit de malade, couché dans ce qu'il appelait « son tombeau d'oreillers, », obligé de soulever sa paupière avec la main pour regarder les merveilles de la création ! Quelle vision que celle de ce païen, de ce poète des sens martyrisé par la Destinée comme aucun martyr ne le fut pour sa foi, et ne croyant à rien au delà de cette

existence dans laquelle il avait rencontré tant d'amertumes pour si peu de joies !

Que de fois j'ai pensé à Henri Heine, en causant avec Daudet, dont le talent, comme celui du chantre des *Dieux en exil*, est un subtil mélange de poésie ailée et d'observation très humaine. Le succès est venu, et, avec le succès, la gloire et la fortune ; les éditeurs frappaient à la porte avec de grosses sommes, et la douleur, à certains jours, terrassait l'heureux qui murmurait : *Quid prodest ?*

Pendant ce temps, des paysans, debout dès cinq heures du matin, dévorent avec appétit au milieu des champs, dont la poésie leur échappe absolument, une soupe aux choux, quelques livres de pain, une tranche de lard, font des enfants à leur femme et vivent de la bonne vie naturelle. Dans le Forez, beaucoup se contentent même de ce qu'on nomme la *soupe au soleil* : on trempe du pain dans une écuelle, on met du beurre, le soleil fait fondre, et les bûcherons mangent joyeusement, sans faire ces mines inquiètes de gens assis à des tables luxueusement servies, et qui, devant des salmis appétissants, sentent la crampe protester contre les désirs du cerveau.

*
* *

Dans Henri Heine tout est en cerveau, mais quel étonnant cerveau ! On a appelé l'auteur des *Reisebilder* « un rossignol qui a fait son nid dans la perruque de Voltaire ». Le mot est faux comme tous les mots, d'ailleurs, que la foule répète.

Le blasphème, parfois spirituel et souvent polisson, de Voltaire, ne ressemble guère au scepticisme de Henri Heine. Voltaire ne sait rien : Henri Heine sait tout et devine, avec une intuition d'artiste, ce qu'il ne sait pas. Voltaire — et en ceci il était de son temps — parle de tout comme un aveugle des couleurs ; il a un fond de notions très pauvre, un horizon très court ; il ne soupçonne pas ce que fut la vie de l'antiquité et du Moyen Age. Henri Heine, au contraire, semble avoir été le contemporain de Périclès et de César, d'Alcibiade et d'Antoine. On croirait qu'il a regardé Cléopâtre faire dissoudre la perle qu'il a chantée, la perle mystérieuse qui, donnée à la reine Atossa par Smerdis, fut trouvée par Alexandre dans la cassette de Darius et appartint à Thaïs, la Corinthienne, avant de briller sur les blanches épaules de la Lagide au col de cygne. On dirait qu'il a vécu

dans les burgs du Rhin pendant le Moyen Age ; qu'il a pris part au concours des maîtres chanteurs. Si Victor Hugo a rendu surtout le décor, l'aspect extérieur des mœurs des ancêtres, Heine a exprimé leur état d'esprit, leurs pensées, leurs extases naïves. Le passé, avec ses croyances, ses légendes touchantes, ses enthousiasmes d'enfant, revit dans les vers du poète avec un charme archaïque inouï.

C'est par ce côté précisément que l'ironie est pénétrante et aiguë.

Le Homais qui vous déclare que, jusqu'aux jours fortunés où nous avons eu un Parlement et un Sénat comme ceux que nous possédons, les Français ont croupi dans l'ignorance et la barbarie, vous fait hausser les épaules. Nous savons parfaitement que les villageois d'autrefois avaient d'autres occupations que de battre les étangs pour empêcher les grenouilles de coasser. Lorsque quelqu'un nous raconte cette histoire, nous disons : « Voilà un imbécile, » et nous passons. Combien nous remue davantage, dans son action dissolvante, celui qui évoque devant nous les âges d'héroïsme et de foi dans toute leur candeur et toute leur poésie : les cathédrales et les châteaux, les paladins et les saints et nous dit : « Voyez, tout cela est devenu une vaine poussière : ces

trésors de l'âme humaine sont dissipés ; c'est un cycle de l'évolution humaine à jamais fermé ! »

Si Daudet avait insulté grossièrement les souverains, les *Rois en exil* n'auraient produit aucune impression. C'est parce qu'il nous montre la grandeur de l'idée monarchique, qu'il rappelle tous les souvenirs qu'elle réveille, tous les dévouements qu'elle a inspirés, toute l'ardeur qu'elle met dans l'âme d'un Elysée Méraut, que nous éprouvons une mélancolie profonde devant cette chose magnifique, qui finit dans les vulgarités les plus basses, que nous avons le cœur serré de voir cette épopée qui s'achève en opérette.

*
* *

C'est la race qui prête à Henri Heine une physionomie spéciale. Le scepticisme de Voltaire est tout jeune encore, c'est l'irrespect d'un libertin du XVIII^e^ siècle qui accable de brocards un prêtre qui lui déplaît. Le scepticisme de Henri Heine a l'air d'être le fruit de cinq mille ans d'existence de l'humanité. Ce moderne, dont les aïeux sont nés en Palestine, semble vieux comme le vieux monde et lassé, comme lui, d'une expérience dont le résultat

est partout le même, à toutes les époques, en Orient comme en Occident. C'est l'homme de Pascal, qui n'est point mort, qui a appris sans cesse et qui, fatigué et désillusionné d'avoir tant vécu et tant appris, résume ce voyage à travers la terre et les livres dans un sourire désabusé, et dit : « Tout est imposture, mensonge et vanité ; les générations innombrables qui se succèdent ont les mêmes instincts, les mêmes vices, les mêmes déceptions ; la vie est une mauvaise plaisanterie. »

La parole désenchantée du Juif allemand devenu Parisien fait écho, à travers tant d'années écoulées, aux maximes attristées du Cohelet biblique. La terrasse des Tuileries, où Heine promenait ses rêveries, tant qu'il put marcher, répète ce qu'on entendait sur la terrasse du palais d'Éthal, au temps où le Schelomo allait méditer là au bruit des sources, au parfum des arbres d'Orient, sur la vanité de toute chose. « L'homme et l'animal sont semblables. Il n'y a qu'un seul bien pour l'homme : jouir le plus possible de la vie. Il n'y a pas plus de souvenir éternel pour le sage que pour le fou. »

Renan a bien indiqué cette filiation de pensées et ce qu'il dit à ce sujet est moins vague que d'habitude.

Il est certain que chez les Juifs qui ont, comme

Henri Heine, renoncé à toute foi religieuse, l'incrédulité prend des proportions particulières et comme un accent plus désespéré. La négation de toute origine supérieure et de toute fin divine semble plus troublante quand un fils de cet Israël qui, à travers les âges, a défendu l'idée de Dieu, vient déclarer que le monde, depuis qu'il existe, a été dupe d'une chimère, leurré par une illusion...

*
* *

On ne peut parler de Henri Heine sans penser à cette pauvre Impératrice d'Autriche qui aima jusqu'à l'adoration le chantre de la désespérance et du néant. Jamais femme ne subit cet étrange attraction du Juif blasphémateur comme cette souveraine infortunée d'une grande nation catholique qui devait trouver la mort dans de si effroyables circonstances. Elle avait voué un véritable culte à Henri Heine et le *Gaulois* nous a montré jadis la princesse Stéphanie, la femme de l'archiduc Rodolphe, allant porter, au nom de l'Impératrice, une couronne sur la tombe du Juif qui a insulté tant qu'il a pu, tout ce qui, dans notre civilisation, était d'origine chrétienne.

« Pendant son passage à Paris, écrivait le *Gaulois*, l'archiduchesse Stéphanie s'est rendue au Père-Lachaise, où elle a déposé sur la tombe de Henri Heine une couronne portant cette inscription :

L'Impératrice d'Autriche à son poète favori.

« L'Impératrice a un culte pour le poète de l'*Intermezzo*. Elle lit quotidiennement ses glorieux poèmes. Dans son enthousiasme, elle fut désireuse de connaître les plus proches parents du poète défunt. Elle alla visiter, à Hambourg, la sœur cadette de Heine, la baronne Embden, qui est la mère de la princesse de La Rocca, et la grand'mère du duc de Perdifumo.

« L'Impératrice offrit à la baronne Embden un médaillon entouré de diamants à son chiffre, et à son fils une épingle portant le chiffre impérial en diamants. La souveraine, avant de quitter la baronne Embden, lui promit que la première personne de sa famille qui passerait à Paris irait déposer une couronne sur la tombe de Heine.

Ce fut l'archiduchesse Stéphanie qui exécuta la promesse de l'impératrice, et qui vint offrir le souvenir de la souveraine à la cendre du grand poète. »

Nous avons eu lá curiosité de chercher ce qui, dans l'œuvre de Henri Heine, avait pu conquérir à

ce point l'impératrice, et nous y avons trouvé cette ironique *selicha* sur Marie-Antoinette qui est un chef-d'œuvre d'artistique férocité.

« Comme les glaces des fenêtres brillent gaiement au château des Tuileries et pourtant, là, reviennent en plein jour les spectres d'autrefois.

« Marie-Antoinette reparaît dans le pavillon de Flore ; le matin, elle tient son lever avec une étiquette sévère.

« Dames de cour en toilette. La plupart sont debout, d'autres assises sur des tabourets, en robes de satin ou de brocart d'or, garnies de joyaux et de dentelles.

« Leur taille est fine, les jupes à paniers bouffent, et dessous regardent si finement les mignons petits pieds à hauts talons : ah ! si seulement elles avaient des têtes.

« Mais pas une n'a la sienne ; la reine elle-même n'en a pas, et c'est pourquoi Sa Majesté n'est pas frisée.

« Oui, celle qui, avec sa coiffure haute comme une tour, pouvait se comporter si orgueilleusement, la fille de Marie-Thérèse, la petite-fille des Césars allemands.

« Il faut maintenant qu'elle revienne sans frisure et sans tête, au milieu de nobles dames non frisées, et sans têtes également.

« Voilà les suites de la Révolution et de ses maudites doctrines. Toute la faute est à J.-J. Rousseau, à Voltaire et à la guillotine.

« Mais, chose étrange ! je crois presque que les pauvres créatures ne s'aperçoivent pas qu'elles sont mortes et qu'elles ont perdu la tête.

« Tout ce monde se trémousse absolument comme autrefois : quelle fade importance se donne cette valetaille !

« Les révérences sans tête font frissonner et rire tout ensemble.

« La première dame d'atours s'incline et présente une chemise de linon, la seconde la tend à la reine, et toute deux se retirent avec une révérence.

« La troisième et la quatrième dame s'inclinent et s'agenouillent devant Sa Majesté pour lui passer ses bas.

« Une demoiselle d'honneur arrive et s'incline en apportant le déshabillé du matin ; une autre demoiselle s'incline et présente la sous-jupe à la reine.

« La grande-maîtresse de la cour se tient là ; elle rafraîchit avec son éventail sa gorge blanche et, ne pouvant le faire avec la tête, elle sourit avec le derrière... »

Avouez, tout de même, qu'il faut avoir le cerveau conformé d'une drôle de façon, quand on appartient

à la famille de Marie-Antoinette, pour afficher publiquement une idolâtrique admiration pour le poète qui se livre à ces plaisanteries macabres qui rappellent la joie des bons Juifs d'autrefois en assistant à quelque meurtre rituel et en voyant jaillir du cou de la victime le sang vermeil et pur destiné au doux pain du Pourim.

Même sans être d'une race d'archiduchesse, qui ne se sentirait pris d'une pitié profonde pour cette femme en cheveux blancs, qui avait été la souveraine adorée de Versailles et de Trianon, et qui, malade comme le sont toutes les femmes, les os glacés par une nuit d'octobre, était réduite, dans le cachot de la Conciergerie, à mettre sa pauvre jupe de bazin blanc sur ses pieds pour se réchauffer un peu avant d'aller à l'échafaud et qui pensait à son mari mort, à ses enfants restés au Temple ?

L'impératrice emportait toujours en voyage les œuvres de son auteur de prédilection. Avant d'aller à Preigny, elle aura peut-être relu, en écoutant le clapotement des eaux du lac, cette pièce atroce dans laquelle le poète s'égaye sur ces gorges de patriciennes dans lesquelles la hache du bourreau a fait une large entaille. Elle se sera divertie peut-être de cette reine qu'on ne peut plus friser parce qu'elle n'a plus de tête, et de cette dame d'honneur réduite à faire la révérence avec son derrière.

Et derrière le douzième arbre de l'avenue, l'Anarchiste était déjà embusqué et guettait...

Il ne faut pas trop rire à la *Belle Hélène* lorsqu'on appartient à la famille des Atrides et que l'on est menacée par les dieux d'avoir le sort de Klytemnestra.....

*
* *

Partout on retrouve l'individualité double qu'il y a dans Henri Heine, partout éclate le dualisme du poète et du railleur. Nul procédé, mais toujours le même effet ; l'ironique, à un moment donné, tirant par le manche, j'allais dire par l'aile, l'être supérieur prêt à s'envoler dans l'azur et le ramenant sur la terre. Un mot, une parenthèse, une fin de phrase, et voilà la bulle de savon irisée qui crève tout à coup. Il semble entendre à chaque instant :

> Le fifre au rire aigu railler le violoncelle
> Qui pleure sous l'archet ses notes de cristal.

Ce qui domine, c'est la grande plainte, à la fois lamentable et rieuse, de celui qui se nomme lui-même « le pauvre Lazare ». Les souvenirs heureux, les images passagères d'un bonheur vite évanoui, les fantômes de l'amour se pressent autour de ce lit de malade, et le poète les salue au passage, mais

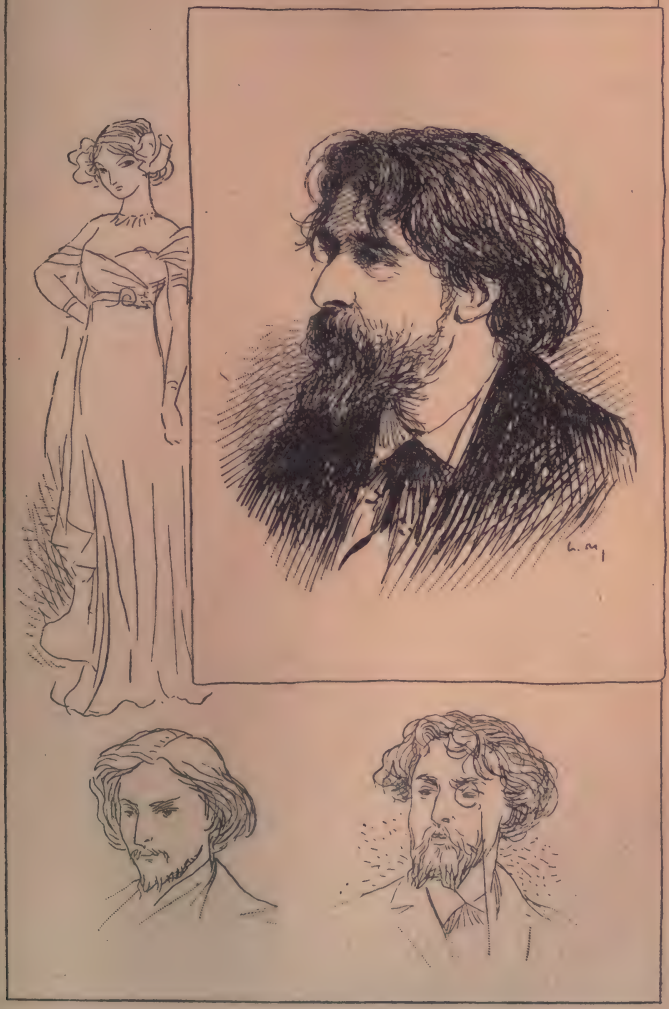
c'est la Mort qui est constamment assise à ce chevet — et Henri Heine d'avance vous raconte la fin de la pièce.

Le rideau tombe, la pièce est finie : dames et messieurs s'en vont à la maison. La pièce leur a-t-elle plu? Il me semble avoir entendu des applaudissements. L'honorable public a battu des mains avec gratitude pour son poète. Mais la scène est si muette maintenant : Joie et lumière, tout s'est éteint.

« Pourtant, écoutez ! Un bruit étrange se fait entendre non loin de la scène vide ; — peut-être la corde de quelque vieux violon a-t-elle sauté. Quelques rats dans le parterre, trottinent désagréablement çà et là, et tout sent l'huile rancie. La dernière lampe fait entendre un sifflement désespéré et s'éteint. La pauvre lumière était mon âme ! »

Ainsi, l'incorrigible railleur se raille encore lui-même au seuil de l'Eternité. Comme adieu il nous envoie ce cri poignant qui termine la pièce intitulée *Morphine*, ce cri qui sert de conclusion à cette œuvre si brillante d'apparence et si sombre en réalité, si chatoyante dans sa forme, et si lugubrement pessimiste dans son inspiration : *Le sommeil est bon ; la mort est meilleure : mais le meilleur encore serait de n'être jamais né....*

ALPHONSE DAUDET



ALPHONSE DAUDET

L'œuvre de Daudet est sortie toute palpitante de ce Paris dont l'auteur du *Nabab* était l'observateur passionné. Tous les personnages existent ; sur chaque acteur il serait facile de mettre un nom réel. Mais l'Art a passé par là. Avec ces figures que chacun connaît et que les chroniqueurs ont esquissées cent fois, l'écrivain a créé des types qui vivront quand ces figures auront disparu depuis longtemps de l'actualité.

Il a substitué à l'exactitude photographique cette vérité éternelle qui fait que certains portraits, dont le modèle nous est inconnu, nous intéressent toujours, nous regardent et semblent encore nous

parler quand nous les contemplons attentivement.

Qui a posé pour Tartufe, pour Turcaret, pour Rastignac, pour de Marsay, pour Gobsec? Existait-il un vrai Nucingen, un Grandet réel, un père Goriot en chair et en os? Nous l'ignorons maintenant; mais à la place de la passagère silhouette qui a servi de guide à l'artiste et qu'il a mise au rancart comme on jette au panier une note qui vous a été utile, apparaît désormais une personnalité marquée d'une ineffaçable empreinte.

Tous les Parisiens savent quel fut Elysée Méraut. Qu'importe à la province, à Saint-Pétersbourg, à Vienne? Elysée Méraut, c'est l'homme du peuple, royaliste par tradition, par éducation, par tempérament, voyant dans un roi non point un être ordinaire, mais le représentant d'un principe. Qui s'est occupé, à part les badauds, de deviner quel est au juste le prince détrôné qui est venu fréquenter nos cabarets dorés et déshonorer dans les basses orgies le nom illustre que le sort, dans un moment d'erreur, lui avait donné? Le type a une signification plus étendue; il incarne en lui tous les descendants dégénérés de ces familles qui, après avoir produit des héros, produisent des gommeux...

* * *

Quel beau livre, quelle œuvre supérieurement vivante et vraie que ces *Rois en exil !*

Quand l'homme s'abaisse, la femme grandit par une loi commune à toutes les sociétés. On peut dire de cette reine, qui a si vaillamment défendu son trône et qui s'efface pour que son mari garde pour lui tout le prestige, ce qu'on disait de la duchesse de Berry : « C'est le seul homme de sa famille. » Elle aussi, comme Méraut, croit d'une foi mystique à la Royauté et tandis que le mari court les clubs, les coulisses et les boudoirs interlopes, elle écoute, étonnée et ravie, le précepteur Méraut, Méraut le pauvre et le bohème qui, pareil à Bossuet instruisant le dauphin, déroule devant le petit comte Zara les annales des siècles écoulés et commente de sa parole de feu le rôle presque sacerdotal que Dieu a assigné à ceux qu'il a choisis pour être des pasteurs de peuples.

Puis la vie parisienne, avec ses intrigues entrecroisées, ses tripotages bizarres, ses pièges tendus dans le ruisseau, enveloppe cette cour exilée. L'argent manque, et, la gorge serrée, la reine demande à Méraut d'aller engager à ce mont-de-piété qu'il connaît, hélas ! les pierres qui ornent la couronne

royale. Les pierres sont fausses... Le roi a déjà vendu les vraies pour entretenir une coquine qui le bafoue. Il vendrait tout, le pauvre roi, pour suffire à ses besoins de viveur. Il est prêt à vendre jusqu'à ses droits au trône, et c'est alors qu'éclate la scène superbe où la reine, suspendant son enfant par la croisée ouverte, menace ce fantoche de souverain de se précipiter dans le vide avec son fils si l'acte déjà préparé est signé.

Ce qu'il y a de plus auguste et de plus haut, ce qui intéresse les destinées mêmes des nations, mêlé à ce qu'il y a de plus vulgaire et de plus prosaïque, le Paris des agences équivoques, des restaurants de nuit, des boulevardiers, des marchands exploiteurs, des domestiques infidèles entrant à chaque instant dans ce palais qui abrite une Majesté tombée. — voilà l'originalité singulière de ce livre, plein d'une ironie voilée et fine qui est terrible.

Le volume, qui s'ouvre en face des Tuileries en ruines, se termine dans le cabinet de consultation de Bouchereau, où l'on a conduit l'héritier présomptif menacé d'être aveugle et depuis longtemps chétif et malingre. Le médecin constate que le sang du pauvre enfant est corrompu et vicié.

— Du sang de roi ! s'écrie la reine, que le médecin n'avait pas reconnue sous son voile.

Le mot est d'une simplicité tragique. Il résume

l'œuvre qui aurait pu s'intituler : *Comment les races finissent*. Mais Daudet craignait par-dessus tout ce qui pouvait avoir une apparence de dogmatisme.

C'est la caractéristique en effet de cet esprit charmant qui a parfois la touche si virile et qui étonne par ses visions soudaines de choses très complexes, d'être exclusivement un artiste, de se défendre de toute idée générale, de toute thèse soutenue par le roman. Les *Rois en exil* n'en sont pas moins une des œuvres les plus philosophiques de ce temps ; ils touchent au plus vif de certaines questions, ils éveillent d'effrayantes interrogations, ils constituent, à nos yeux, une des pages les plus vigoureuses de l'histoire contemporaine. Beaucoup qui se seraient proposé ce but ne l'auraient pas atteint ; Daudet qui ne l'avait pas cherché l'a touché avec une incroyable précision.

Pourquoi ? C'est qu'il existe dans toute œuvre d'art un je ne sais quoi qui échappe à toutes les combinaisons ; c'est qu'il y a dans quelques organisations privilégiées un don particulier. Ce don, on peut le laisser infécond par l'oisiveté, on peut le développer par le travail, on ne peut l'acquérir quand il vous manque. Ce don génial, ce don que rien ne remplace, ce don d'évoquer le mouvement et la vie, ce don d'imaginer des situations qui sont plus éloquentes que tous les discours, Daudet le possédait ;

mais à ces facultés innées il ajouta tout ce que fournit l'incessante observation, l'investigation assidue du curieux cherchant partout des renseignements, le travail du ciseleur penché pendant de longues heures sur son œuvre...

***

Dans l'*Évangéliste*, le procédé d'art est le même. S'il a dû concevoir de suite le *Nabab* éclatant, capiteux, bruyant, dégageant autour de lui des bruissements d'or, des froufrous d'étoffes, des féeries de lumières, Daudet a certainement aperçu l'*Évangéliste* sous cette clarté grisâtre qui enveloppe certaines figures parcheminées de vieilles femmes lisant ou cousant dans les intérieurs de maîtres hollandais.

L'idée même du livre lui est venue plus par le cœur que par les yeux. Frappé par la constante tristesse de la maîtresse d'allemand de son fils, l'écrivain a causé avec elle ; il a arraché peu à peu à cette âme meurtrie le secret de son désespoir, et il a tiré de ce document intime une œuvre profondément émouvante, mais volontairement maintenue dans une gamme mélancolique et sombre.

Sapho, cette œuvre criante de vie qui est peut

être, avec les *Rois en exil*, le chef-d'œuvre de Daudet, est sortie toute vivante d'épisodes familiers à chacun, d'histoires parisiennes dans lesquelles chacun, s'il ne se reconnaît pas lui-même, reconnaît tout de suite ses amis et les amies de ses amis.

*
* *

Il y a loin de ce réalisme sincère où, sans déformer les objets, l'artiste, avec sa vision spéciale, les met dans la lumière qui leur convient, au naturalisme grossier de Zola, qui n'aboutit qu'à vous faire voir les choses dans le jour artificiel et faux de la photographie.

Zola voit une grosse chose qui tient beaucoup de place à l'horizon : un écroulement d'empire, une transformation du commerce par les grands magasins, la question des grèves, il entend souvent prononcer un nom comme celui de Claude Bernard ou de Schopenhaüer ; il se dit : « Je vais mettre cela dans un roman ! » Il le fait comme il le dit, et, comme il est exécutant assez habile, comme il est musclé, solide, servi par une volonté robuste, par un imperturbable aplomb, cela y est. Cela y est mal, cela y est, sans art, sans grâce ; mais, encore une fois, cela y est. Tout y passera, si Dieu lui prête vie,

et il sera autorisé à prétendre qu'après tout il aura laissé une image grossière, mais intéressante, de la société de son temps, une espèce de *Comédie humaine*, brossée comme un panorama.

On a prétendu que l'auteur de la *Joie de vivre* rendait ses lectures avec une précipitation inquiétante, à la façon d'une médecine. Il n'y a que des disciples pour trouver ces comparaisons ! Ce qui est certain, c'est que l'on songe parfois, en le lisant, aux procédés de Mahomet II. Furieux qu'on lui eût dérobé des melons, le terrible sultan fit scier en deux les pages qu'il soupçonnait de ce larcin, et, dans le dernier, on découvrit le corps du délit encore indigéré. On trouve souvent, en ouvrant Zola, le dernier livre dévoré, encore tout cru et à peine coupé.

La manière de travailler de Daudet est tout autre. Cet œil dont l'acuité est si pénétrante, dont la puissance d'observation est si étonnante, se fixe sur un des spectacles de la vie contemporaine. L'écrivain devient comme obsédé du désir de traduire ce qu'il a vu ; mais, loin de jeter brutalement sa première impression à l'imprimerie, selon le système des naturalistes, il procède à la façon d'un artiste, difficile pour lui-même, devant sa toile ou devant son bloc de terre. Il modèle avec soin, il adoucit ou il accentue les contours ; il fond les tons pour rendre

l'ensemble harmonieux. Dans ce travail, tout de forme en apparence, l'idée se creuse, le personnage se complète par des traits nouveaux. Le lecteur a ainsi, devant un roman de Daudet, une sensation qui ne ressemble pas à celle qu'il éprouve devant d'autres romans : la sensation de la vérité rendue visible par l'art.

***

Il serait difficile d'indiquer la dominante, l'idée maîtresse de l'œuvre de Daudet.

Peut-être pourrait-on reprocher à Daudet une sorte d'immoralité sociale qui échappe aux superficiels : l'abaissement systématique de l'homme devant la femme.

On a dit de George Sand « qu'elle idéalisait la création et qu'elle prostituait la créature ». Sans idéaliser toujours la femme, Daudet a une tendance à diminuer l'homme; il le représente privé de tout ressort, incapable de toute résolution énergique, jouet docile de toutes les passions.

En ceci, d'ailleurs, il a été, comme toujours, un peintre social, véridique et sincère, car, aux époques de décadence, je le répète, la femme monte, tandis que l'homme descend.

Quoi qu'il en soit, Roumestan a des naïvetés d'enfant corrompu, d'Argenton est un grotesque malfaisant, Christian est un neutre vicieux. Le beau rôle dans les *Rois en exil*, est pour la reine d'Illyrie, et Daudet s'est surpassé lui-même dans la peinture de cette figure.

La situation est à peu près identique dans *Sapho*. Gaussin est un neutre également, qui sert d'escabeau à la femme qui pose son pied dessus.

Sapho, quant à elle, reste attendrissante, même dans sa honte. L'auteur n'a point essayé de la réhabiliter par un amour déclamatoire, comme celui de la *Dame aux Camélias* ; il nous intéresse à elle en nous la montrant simplement réelle, cruellement meurtrie par le pavé parisien sur lequel elle a été jetée toute jeune.

Faussée dans sa physiologie, elle conserve de cette fonction essentielle de la femme qui est la maternité comme un dévouement disponible, un besoin d'être une mère en même temps qu'une maîtresse. Entre cette pauvre et vaillante créature qui a subi tant d'assauts du sort en gardant toujours une petite flamme d'idéal, et cet homme qui succombe si vite au premier choc des passions, le contraste est tout en faveur de la femme.

*
* *

Ce poète ailé, cet écrivain d'une imagination si brillante et d'un style si chatoyant se rattache plus qu'on ne croit, en passant un peu par Henri Heine, à la famille des Montaigne et des Rabelais. Peut-être le succès exceptionnel qu'il obtint si vite s'explique-t-il par cette affinité, par la façon dont le chantre des *Amoureuses* correspondait de plus en plus, à mesure qu'il avançait, à un certain fond narquois qui s'est toujours mêlé, dans notre race, à des velléités chevaleresques.

Enfant du Soleil, Daudet aimait l'idéal comme il aimait la lumière ; mais épris avant tout de vérité, il a pourchassé partout ce qui lui semblait l'imposture, la caricature de l'idéal : le faux idéal des paresseux et des chimériques dans *Jack*, le faux idéal impérial personnifié dans un homme d'Etat dandy, dans le *Nabab*, le faux idéal monarchique, dans les *Rois en exil*, le faux idéal religieux, dans l'*Evangéliste*, le faux idéal des *Conquistadores* sédentaires, des explorateurs en chambre, dans *Tartarin*.

C'est un réaliste dans l'acception vraie et complète de ce mot qu'on prodigue à tort et à travers ; sans être ennemi de Don Quichotte il a quelque faiblesse pour Sancho, et lui-même en convenait volontiers.

L'humble Sancho, qu'il soit homme ou femme, qu'il soit le père Joyeuse, Lorie ou Romain, Daudet l'esquisse avec amour ; il nous intéresse à ses joies, il nous attendrit même sur ses ridicules.

Au contraire de Balzac, qui aimait les ambitieux, les dominateurs, les orgueilleux : de Marsay, de Trailles, Rastignac, Vautrin, Nucingen, Daudet préfère les petits ; c'est pour eux qu'il prodigue les trésors de sa délicate sensibilité. L'élément émouvant de tous ses romans est toujours dans le spectacle d'un bonheur modeste renversé par quelque force d'en haut, broyé par la lutte de ces sentiments élevés et violents qui grandissent l'Humanité et parfois écrasent l'individu par les tempêtes qu'ils soulèvent.

S'il se rapproche de Dickens par cette pitié pour les souffrants, par la bonté profonde qui était en lui, l'auteur des *Rois en exil* et de *Sapho* est bien de notre pays sceptique et de notre temps désabusé par l'ironie qu'il verse en souriant sur tout ce que les hommes ont entouré jusqu'ici d'un respect plus ou moins conventionnel. A ce titre ce charmant désillusionneur, ce doux irrévérencieux, ce révolutionnaire couronné de roses a sa place marquée parmi les écrivains qui, depuis cent cinquante ans, ont employé à détruire un admirable talent.

***

Il n'en est pas moins vrai que la mort de Daudet a été pour les lettres françaises une perte irréparable. C'est depuis qu'il n'est plus qu'on a vu surtout combien l'admirable écrivain dominait de haut tous les romanciers contemporains, même les plus prétentieux et les plus bruyants.

Je rapprochais tout à l'heure le nom de Daudet de celui de Balzac. Il serait peut-être excessif de comparer l'auteur du *Nabab* à l'auteur de la *Comédie humaine*, car le géant qui a discuté les plus graves problèmes, décrit tous les milieux, dépeint la société tout entière, est, avec sa vigueur de tempérament et sa formidable puissance de cerveau, d'une taille à laquelle bien peu d'écrivains et de penseurs peuvent avoir la prétention d'atteindre. Ce que l'on peut avancer sans être taxé d'exagération, c'est que certaines œuvres de Daudet, les *Rois en exil*, par exemple, sont dignes de Balzac, et je ne connais pas d'éloge plus magnifique.

Quelle étrange et saisissante rencontre si les personnages des romans de Daudet se croisaient à l'angle d'un chemin du cimetière avec les acteurs et les figurants de la *Comédie humaine*, les protago-

nistes de ce monde extraordinaire et troublant, dont Balzac fut le tout puissant démiurge !

La duchesse de Langeais, Mme de Mortsauf et Mme de Listomère auraient peut-être quelque peine à reconnaître dans Christian le type d'un roi d'autrefois. Z. Marcas embrasserait Elysée Mérault comme un frère et Camille Maupin aimerait Félicia Ruiz comme une sœur. Mais l'Esther de *Splendeur et misère des Courtisanes* se retrouverait difficilement dans Sidonie ou dans Sapho. J'imagine aussi que Maxime de Trailles et de Marsay jugeraient que Paul Astier est, à côté d'eux, un *struggleforlifeur* de médiocre envergure et que les hommes de proie eux-mêmes ont perdu la fière et hautaine allure qu'ils avaient dans le passé.

Tous ces êtres, cependant, avant d'exister de l'existence idéale de l'art, ont appartenu à la réalité. C'est dans la réalité que l'écrivain a été les prendre pour les montrer aimant, souffrant, combattant, poursuivant fiévreusement ces buts qui sont toujours les mêmes aux époques les plus différentes : le Pouvoir, la Richesse ou le Plaisir...

Un demi-siècle a suffi pour que les héros qui servirent de types à toute une génération ne soient plus que des attardés, des représentants d'une phase désormais close et qu'on ne conçoit plus jouant un rôle dans une société si profondément transformée.

Ils étaient vrais pour leurs contemporains, et c'est maintenant seulement, par un singulier effet d'optique, qu'ils paraissent romanesques.

Dans cinquante ans à leur tour, les personnages du monde de Daudet, ces personnages qui étaient d'une si criante ressemblance que les portraiturés en criaient comme des brûlés, apparaîtront peut-être sous une teinte à demi effacée aux peintres de mœurs de l'avenir.

* * *

Ainsi pourraient deviser ces deux morts glorieux, ces deux historiens incomparables de la vie sociale de leur temps, ces deux travailleurs infatigables que le hasard a réunis dans le même cimetière pour s'y reposer d'un éternel repos.

Le Paris même, qu'avec des dons bien différents, ils décrivirent admirablement tous les deux, ce Paris que leurs personnages traversent sans cesse, enflammés par leurs passions, aiguillonnés par leurs appétits, pliant sous le poids de leurs souffrances, de leurs remords ou de leurs misères, aura bientôt presque complètement disparu. Le théâtre aura été démoli en même temps que les acteurs qui l'emplissaient de leur mouvement.

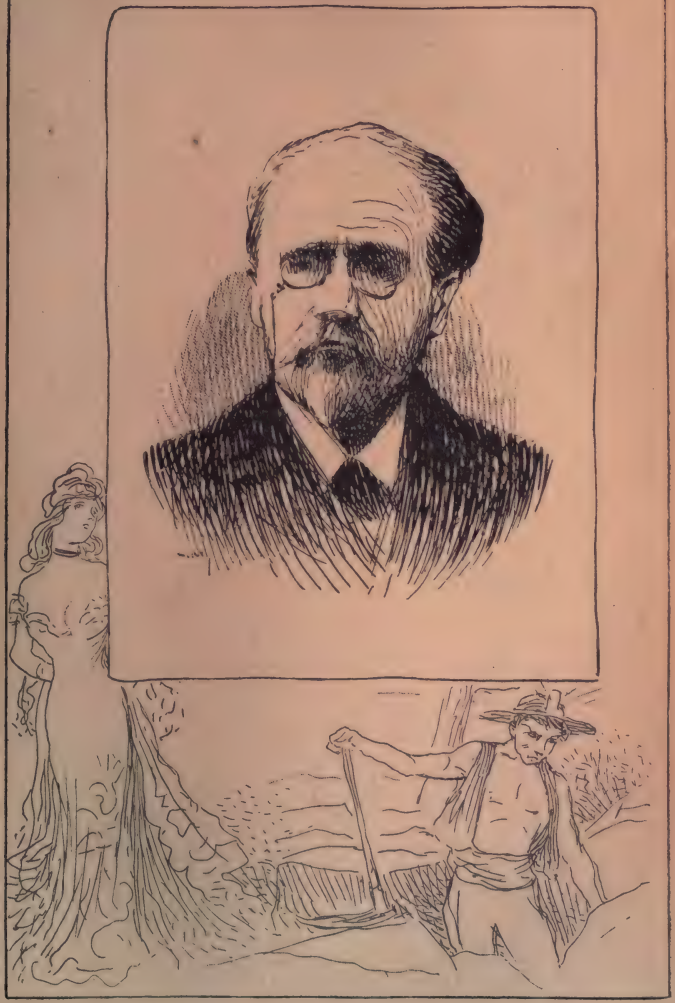
Un quartier tout flambant neuf s'est élevé dans l'avenue jadis presque déserte et ressemblant à un

cours de province où Ferragus XVII, chef des Dévorants, terrassé par la perte d'une fille chérie, jouait aux boules avec de vieux retraités. C'est là que Daudet habita quelque temps. La maison luxueusement moderne qu'il occupait rue de Bellechasse avait remplacé un de ces hôtels héraldiques où Balzac se plaisait à installer ses aristocratiques héroïnes.

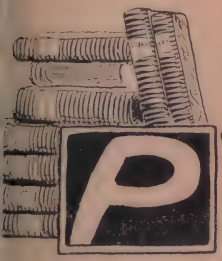
Tout avait changé même dans le court espace d'une vie qui fut, hélas! si vite achevée, et c'était même un gros chagrin pour l'écrivain que de penser qu'une gare allait être construite presque en face de son nouveau logis, sur les ruines de cette Cour des Comptes qui lui avait inspiré des pages exquises.

En dehors d'un buste comme celui que David d'Angers sculpta pour le monument de Balzac ou comme celui dans lequel un maître contemporain, surpris lui-même par la mort avant que son œuvre fût achevée, a fait revivre la belle et douloureuse figure d'Alphonse Daudet, ce qui reste encore de plus durable, c'est le souvenir toujours vivant au cœur des camarades, la mémoire des heures enchantées passées l'un près de l'autre... C'est aussi parfois le regret, alors que l'existence est si brève et que les jours nous sont si parcimonieusement comptés, d'avoir laissé des nuages voiler, ne fût-ce qu'un instant, l'autel de la douce Amitié...

EMILE ZOLA



ÉMILE ZOLA



Pour tracer de Zola un portrait vivant et vrai, il faudrait faire ce que j'ai fait dans le *Testament d'un antisémite*, ou ce qu'a fait le bon bouquiniste Laporte dans ses *Erotica naturalistes* : il faudrait pouvoir citer du Zola. Malheureusement, il est impossible de citer du Zola dans un livre accessible à tous sans s'exposer à des poursuites pour outrages aux bonnes mœurs, ou tout au moins sans encourir le blâme unanime de ses contemporains.

Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que les admirateurs de Zola seraient les premiers à trouver mauvais que l'on citât devant leur mère, leur femme ou leurs sœurs une page de l'écrivain qu'ils ne manquent pas de vanter publiquement quand l'occasion

s'en présente. J'ai raconté autrefois la petite vengeance que j'avais exercée contre une femme tout à fait supérieure intellectuellement, qui était une mère de famille irréprochable, mais qui avait la manie de faire l'éloge de Zola.

Quand elle entamait au dîner, devant ses convives, le panégyrique de l'auteur de *Pot-Bouille*, je lui disais :

« Je vais vous citer, devant tout le monde, quelques passages.

— Vous ne ferez pas cela ici ! me disait-elle.

— Je le ferai. »

Elle me regardait avec des yeux suppliants et je lui disais :

« Vous voyez bien, chère et adorable amie, que l'hypocrisie vous ronge sans que vous vous en aperceviez. Vous avez des principes, mais c'est pour vous en servir comme du coussin que vous avez sous les pieds... Vous louez Zola et vous considéreriez comme un acte de mauvaise éducation de ma part de citer quelques pages de l'auteur que vous vantez par un faux dilettantisme.

« Prétendez-vous que c'est la présence de jeunes personnes qui rendent cette lecture odieuse ? Ce serait encore une imposture de plus qui sortirait de vos lèvres charmantes. Je viendrais demain dans votre petit salon, celui où il y a toutes ces plantes

vertes, vous lire en tête-à-tête certaines descriptions ignobles, que vous auriez une impression pénible, que vous seriez froissée dans votre délicatesse de femme de cette lecture faite par un homme devant vous.

« Alors pourquoi trouvez-vous bien que l'on mette à la portée des petites ouvrières qui achètent des journaux à un sou ou des livraisons illustrées, ces œuvres dont vous ne pouviez supporter le contact direct, quoique vous soyez dans des conditions d'équilibre moral à ne pas en être troublée ? »

Généralement, on remplissait mon verre, on m'offrait de reprendre du parfait au café ou on me faisait des compliments sur mes livres pour me faire taire ; mais je n'en avais pas moins dit la vérité.

***

Est-ce à dire que Zola soit dénué de toute espèce de talent? Je n'ai jamais prétendu cela; je n'ai jamais contesté à Zola une certaine puissance, une certaine verve basse, brutale et grossière. Mais, il en est du talent comme de l'esprit : celui qu'on veut avoir gâte celui qu'on a. Si Zola avait été moins gonflé d'orgueil, si, fidèle aux vieilles tradi-

tions des lettres françaises qui ont pour elles la garantie des siècles, il s'était borné à accomplir au jour le jour sa tâche d'écrivain sincère et laborieux, il eût été fort capable d'écrire des ouvrages de valeur, et il est à peu près certain qu'il siégerait maintenant au sein de cette Académie dans laquelle il a eu la vanité sotte de vouloir entrer, près de laquelle il a fait si longtemps les plus humiliantes et les plus plates démarches et qui a fini par lui fermer définitivement sa porte au nez.

Le malheur de cet homme a été de manquer de simplicité et de modestie. Être un écrivain, même un écrivain à succès ne lui a pas suffi, il a voulu pontifier, créer des voies nouvelles, être un chef d'école. Avant d'essayer de chambarder l'armée, Zola avait rêvé de chambarder la littérature.

C'était une tâche très au-dessus de ses forces...

Parler aujourd'hui du Naturalisme, c'est, en quelque sorte, procéder à une exhumation. Il est indispensable, cependant, d'en lire quelques mots pour expliquer Zola et se représenter le *processus* de sa destinée.

La théorie du Naturalisme peut, en somme, se définir ainsi : la transformation en système d'une insuffisance de conception.

Dans l'être humain, Zola ne voit pas l'ange, il ne voit que la bête, et, au lieu de dire modestement :

« Je n'aperçois que cela », il dit superbement : « Il n'y a que cela. »

Malgré la netteté de cette déclaration, l'homme, avant et après Zola, était et sera composé de deux éléments : un élément élevé, tenté par l'Idéal, épris du Beau ; un élément bas, inférieur, matériel. Avant comme après Zola, les artistes organisés d'une certaine manière ont exprimé et exprimeront le côté pur, noble, divin de la nature humaine; d'autres, organisés d'une manière différente, traduiront la lutte des instincts, le déchaînement des appétits, le côté grossier et charnel. Certains peindront, plus ou moins bien, des Vierges comme Raphaël ; d'autres s'amuseront à saisir sur le vif, dans le débraillé de leur attitude, des buveurs et des servantes d'auberge, comme ont fait Van Ostade et Téniers. Condamner des spiritualistes parce qu'ils peignent des Vierges est aussi illogique que d'anathématiser des matérialistes parce qu'ils peignent des ivrognes.

Comme l'autel biblique, l'autel de l'Art est l'œuvre incessamment renouvelée de deux artistes de tendances contraires qui se complètent l'une par l'autre :

> Moïse pour l'autel cherchait un statuaire.
> Dieu dit : « Il en faut deux. » Et dans le sanctuaire
> Conduisit Oliab avec Béliséel ;
> L'un sculptait l'idéal et l'autre le réel.

Qu'à certaines époques les instincts violemment soulevés montent à la surface et menacent de submerger toutes les aspirations généreuses, que ce qui ravale l'emporte momentanément sur ce qui exhausse — nous ne le nions pas. Qu'un peintre de mœurs, troublé par ce mouvement, s'écrie : « Voilà ce qui m'intéresse, voilà ce que je veux essayer de décrire » — nous ne songeons pas à le blâmer. L'erreur, encore une fois, est de prétendre maximer, faire passer en un corps de doctrine un goût personnel, une attraction spéciale, une vocation particulière.

S'il était vrai que cette démocratie, que Zola a si platement adulée tout en la calomniant, dût se mouvoir uniquement dans le cercle de plaisirs ignobles et de préoccupations triviales que le Naturalisme aime à nous montrer, elle serait condamnée par le témoignage même de son propre panégyriste. Nous n'en sommes pas encore là, heureusement. S'il y a des Nanas, il y a encore des Sœurs de Charité, et je ne découvre pas en quoi les découvertes scientifiques de notre temps ont modifié le dualisme entre le Bien et le Mal, qui, depuis que le monde est monde, a l'âme humaine pour théâtre.

***

Regardons maintenant le théoricien à l'œuvre ; voyons ce qui va résulter de l'application de ce système dont l'immoralité et la fausseté sautent à tous les yeux.

Prenons, si vous voulez, la *Joie de vivre*. C'est un livre de la maturité de Zola ; c'est peut-être la première œuvre sous laquelle Zola a été vraiment lui-même. Riche, célèbre, il s'est dit sans doute : « Je vais écrire un livre pour moi, tel que je le comprends, sans concessions aux habitudes du public, sans aucune de ces excitations non plus qui font vendre un volume. Et il s'est proposé de retracer la vie ordinaire telle qu'il la conçoit, telle qu'elle est peut-être pour un certain nombre d'êtres à notre époque effroyablement bête, grise et sèche, désolée par le matérialisme déprimant ; il a voulu, en un mot, nous montrer l'animal perfectionné s'habillant, buvant, mangeant, se droguant, mourant.

Les Chanteau sont de petits rentiers de province. Le père souffre horriblement de la goutte. Il s'est retiré d'un commerce de bois de charpente avec quelques économies. Le fils unique, Lazare, qui

s'occupe tour à tour de musique, de médecine et d'affaires industrielles, n'a de vocation décidée ni d'aptitude sérieuse pour rien. Les Chanteau prennent chez eux une orpheline, Pauline, dont ils ont la tutelle et qui possède cent cinquante mille francs. Petit à petit, sans mauvais dessein prémédité, la mère, qui dirige la maison, dépouille à moitié sa pupille pour alimenter les entreprises du fils. Pauline, d'ailleurs, sacrifie cet argent de bonne grâce ; nature de dévouement et de tendresse, « elle est de ces êtres qui sont nés pour être mangés par les autres ». Elle aime Lazare, avec lequel elle a grandi, d'une affection de mère ou de sœur, et doit l'épouser ; mais elle s'aperçoit que ce jeune homme, faible et toujours hésitant, préfère une cousine, Louise, et elle le marie elle-même avec sa rivale. La mère Chanteau meurt d'un œdème. Louise a un accouchement terrible. Véronique se pend. Le chien Mathieu est atteint d'une paralysie de l'arrière-train. Quant à Lazare, il est hypocondre et à demi-fou; sa femme n'est guère mieux équilibrée, et ils se disputent du matin au soir.

Le roman finit sur la colère de Chanteau, qui s'exaspère du suicide de Véronique, qui lui fait manquer son dîner. « Ce misérable sans pieds ni mains, qu'il fallait coucher et faire manger comme un enfant, ce lamentable reste d'homme dont le peu

de vie n'était plus qu'un hurlement de douleur, cria, dans une indignation furieuse :

« Faut-il être bête pour se tuer ! »

Voilà l'analyse, sommaire sans doute, mais exacte du livre. L'œuvre est bien telle que l'auteur a voulu qu'elle fût. L'artiste a évité soigneusement toutes les touches qui auraient rompu la tonalité systématiquement blanchâtre et maussade de sa composition ; il a atteint l'harmonie rêvée par lui dans le vulgaire, le sale, le terre-à-terre. La précision des détails, la réunion de mille traits, la fidélité de description de toutes ces maladies, de toutes ces opérations, de toutes ces morts produisent l'effet que Zola a souhaité obtenir, donnent bien la sensation d'écœurement profond que le romancier s'est proposé d'inspirer ; l'ensemble fait bien dire à chacun : « C'est donc cela, la vie ? »

Quelle différence avec les chefs-d'œuvre de jadis qui parfumaient l'âme de souvenirs poétiques et frais ! C'est un livre de médecine que cette *Joie de vivre !* et cet étalage de trivialités repoussantes, cette exhibition de linges souillés, cette succession d'observations pathologiques, formulées dans le langage technique, n'excitent pas seulement le dégoût de la vie, ils éveillent le dégoût même de l'amour.

Ce qu'il y a de particulier, c'est que l'œuvre,

cette fois, n'a aucune prétention à être bruyante et scandaleuse ; elle semble bien l'expression réfléchie et consciente de la conception que l'auteur se fait de la création. L'identité de l'homme avec la brute, *perinde homo ac jumenta*, ne semble pas douteuse à l'écrivain. Le chien, avec ses amours et ses maladies, sa vieillesse, est sur le même plan que les autres personnages ; et on ne voit pas ce qui le sépare de ces types, non de scélératesse et de débauche, mais de pure animalité, d'évolution exclusivement instinctive.

De la première ligne à la dernière, le romancier se vautre dans la matière avec la volupté que d'autres éprouvaient jadis à s'en arracher ; il hume les miasmes qui sortent de la guenille humaine avec l'extase qui prenait les poètes d'autrefois quand ils pouvaient respirer dans l'infini ; il exalte la laideur et la pourriture du corps comme les Grecs exaltaient la beauté plastique des formes, symbole et représentation de la beauté intérieure, comme les chrétiens, montant plus haut encore, exaltaient l'âme victorieuse de la chair.

Après l'humble aveu de Renan, déclarant que Homais et Gavroche, un apothicaire imbécile et un gamin corrompu, en savent plus que tous les sages, jamais écrivain n'aura légué à l'avenir un monument aussi étonnant de son propre abaissement ; jamais

société civilisée n'aura fait, par la bouche d'un écrivain, confession publique plus lamentable.

*
* *

Examinons maintenant *Germinal*, qui est une des œuvres de Zola que la réclame a le plus vantées.

Est-ce détraquement intellectuel, est-ce amour cynique du bruit? Ce qui est certain, c'est qu'il y a dans ce roman soi-disant socialiste un étalage de *pudenda* qui confond l'imagination. Il n'est question là-dedans que de femmes qui relèvent leurs jupes et montrent le moins noble de leurs deux visages. Rien de bizarre comme cette répétition incessante du même mot et du même effet. Cela, à proprement, ou plutôt à salement parler, est moins immoral peut-être que certaines descriptions capiteuses de scènes qui se passent dans les boudoirs; cela est surtout étrange et presque inquiétant, et fait songer à la classe de ces malades spéciaux que les médecins appellent des *exhibitionnistes*.

Ce goût singulier dans le choix de l'endroit où l'on place ses pétards littéraires n'est pas du « sadisme », mais rentrerait plutôt dans le *Pica* ou *la Malacie* : l'attraction dépravée pour les choses puantes. Ces hors-d'œuvre, en effet, ne se rattachent que très indirectement au sujet.

Lisez ce tableau que le romancier trace avec complaisance :

« Un grand cri s'éleva, domina la *Marseillaise* :

— Du pain ! du pain ! du pain !

« Négrel pâlit encore, Lucie et Jeanne se serrèrent contre Mme Hennebeau, dont les jambes devenaient molles. Etait-ce donc ce soir même que l'antique société craquait ? Et ce qu'ils virent alors acheva de les hébéter. La bande s'écoulait, il n'y avait plus que la queue des traînards, lorsque la Mouquette se montra. Elle s'attardait, elle guettait les bourgeois, derrière les portes de leurs jardins, aux fenêtres de leurs maisons, et, quand elle en découvrait, ne pouvant leur cracher au nez, elle leur montrait ce qui était pour elle le comble de son mépris. Sans doute, elle en aperçut un, car brusquement elle releva ses jupes, tendit les fesses, montra son derrière énorme, nu, dans un dernier flamboiement de soleil. Il n'avait rien d'obscène, ce derrière, et ne faisait pas rire, farouche. »

Ne jugez-vous pas que ce derrière, qui apparaît farouche au soleil couchant, est un épisode faux et voulu ; la conception, je ne dirai pas littéraire, mais mentale, d'un cerveau hanté par les idées malpropres.

Vous ne trouverez dans *Germinal* aucune de ces

observations délicates et fines, de ces notes pénétrantes sur l'être humain, de ces personnages pleins de relief qui restent dans la mémoire. Maurice Talmeyr, dans le *Grisou*, a peint avec un autre talent de poète et de savant, l'aspect de ces régions souterraines qui, avec leurs couches successives, racontent la formation du monde. Il n'en est pas moins vrai que ce roman, où tous les instincts bas et vils sont en quelque sorte divinisés, dénote une certaine puissance, et que c'est un terrible livre de destruction sociale...

Quel tableau du prolétariat français à l'heure actuelle! Que nous voilà loin du *Meunier d'Angibault* ou du *Compagnon du Tour de France*. Vous en souvenez-vous de ces plébéiens de George Sand, qui avaient toutes les noblesses et toutes les élégances? Ils s'en allaient par les chemins semant des paroles d'espérance, inspirant l'amour aux filles de famille, personnifiant je ne sais quel idéal démocratique. Ils représentaient bien cette République généreuse, libérale, pure de mœurs et vierge de tripotages, dont la décevante chimère nous a conduits où nous en sommes.

Avec Zola, nous nous vautrons en pleine bestialité. Des êtres qui n'ont d'humain que la face, s'accouplent en plein air, au hasard, travaillent comme des bêtes de somme et n'ont d'autres préoccupations

que de boire et de manger. Le rut, dans toute sa brutalité, traverse le roman d'un bout à l'autre ; toute trace de pudeur est éteinte dans ces âmes. Les mères parlent de leurs filles qui se *collent* après s'être fait *emplir* à la nuit tombante, dans un enclos banal ou dans les blés.

L'auteur se réjouit de ce spectacle qui développe chez lui une sorte de lyrisme charnel. Il adresserait volontiers à la Nature animale un hymne aussi enthousiaste que celui que Proudhon adressait jadis à Satan.

Voilà donc à quoi ont abouti tant d'écrits, tant de phrases, tant de déclamations sur la régénération et l'émancipation des ouvriers ! Ces malheureux, — d'après ce Zola que prônent les socialistes, — vivent d'une vie toute physique, étrangers à tout ce qui élève et à tout ce qui console. Voilà l'ouvrier que tous les rhéteurs nous dépeignent si grand, si heureux depuis que 89 a brisé ses fers !

Le remède souverain, le nihiliste Souvarine, un des personnages du roman, se charge de le formuler : accumuler les ruines, multiplier les incendies et détruire le vieux monde par tous les moyens dont on dispose, afin d'élever sur ses débris une société nouvelle.

Ce serait folie, en effet, que de croire encore à une existence future, où les iniquités humaines

seront réparées, où l'homme, purifié des souillures terrestres, entrera dans les sphères bienheureuses où tout est amour et justice.

Les personnages de Zola pensent comme nos hommes politiques, qui traquent partout l'idéal, qui veulent enlever aux déshérités tout espoir et toute consolation. C'est une faillite générale, faillite des promesses d'amélioration matérielle, faillite des promesses d'en haut. Rien de poignant comme le cri désespéré que pousse la Maheude, qui se cramponnait à un reste de foi lorsqu'on lui explique que tout cela est un mensonge et qu'après la mort il n'y a plus rien : « *Alors c'est bien vrai, nous sommes fichus, nous autres...* »

Les chefs du mouvement socialiste ont pourtant été les premiers à répandre *Germinal* dans tous les ménages ouvriers, et, grâce aux livraisons illustrées, la première vision artistique qu'ont maintenant les enfants du peuple est celle de la Mouquette montrant ce que vous savez.

Jadis, les ouvriers, en regardant autour d'eux, à l'atelier ou dans la maison, auraient vu le prolétariat sous un aspect différent. Ils auraient aperçu, dans les images gravées par les soins des syndics ou des jurés de la corporation, des saints au nimbe éclatant, exerçant eux-mêmes la profession placée sous leur patronage : saint Honoré enfournant son

pain, saint Éloi forgeant avec ardeur, saint Crépin tirant l'aiguille, ou saint Crépinien mesurant du cuir. A la chapelle de la confrérie, on leur aurait rappelé que le Maître du ciel et de la terre, libre de naître parmi les princes et les rois, avait voulu être fils d'ouvrier et ouvrier lui-même. Quelque prêtre aurait évoqué devant eux le souvenir du divin charpentier et leur aurait dit avec Bossuet : « On se souvenait dans son Église naissante des charrues qu'il avait faites de ses mains, et la tradition s'en est conservée dans les anciens auteurs : que ceux qui vivent d'un art mécanique se consolent et se réjouissent, Jésus-Christ est de leur corps !... »

En admettant même que ce ne fût qu'un rêve, quelle nécessité y avait-il de l'arracher brutalement au peuple, ce rêve consolateur, pour ne lui ouvrir les yeux que sur les réalités les plus basses et les plus désolantes ? En est-il donc plus heureux, plie-t-il moins sous le poids d'un labeur sans trêve, parce que de faux démocrates comme Zola lui ont enseigné qu'il n'y a rien au delà de la terre, et qu'il faut vivre comme les bêtes d'une vie exclusivement instinctive et grossière, pour aller ensuite pourrir sous la terre comme les animaux ?... »

* * *

Pour compléter ce portrait de Zola, j'aurais voulu parler encore de quelques-unes de ses œuvres, de *Pot-Bouille* et de *Nana*, par exemple ; mais je sens bien que le sentiment des convenances me l'interdit. Est-il possible que des femmes, des mères de famille, des jeunes filles aient eu le courage de lire jusqu'au bout ces pages fétides qui suent l'obscénité et la basse débauche, qui exhalent d'affreux relents de graillon, d'eau de vaisselle, de fange et d'excréments ?

Dans tous les cas, l'œuvre immonde de Zola a toujours été à la portée de tous. *Pot Bouille* et *Nana* s'étalaient en bonne place dans les bibliothèques des gares, alors que la *France juive* en était proscrite par ordre de M. de Rothschild. C'est alors que la fameuse Ligue contre la licence des rues, dont M. Bérenger, de la Haute-Cour, était le président, aurait dû intervenir, semble-t-il, pour protéger la pudeur publique menacée.

Ah ! bien, oui ! Bérenger ameuta Paris et fit tuer l'infortuné Nuger à propos d'un bal d'artistes un peu libre, sans doute, mais absolument fermé et où l'on n'était admis qu'avec des cartes d'invitation. Jamais ce faux vertueux n'osa élever la voix

contre les pornographies littéraires d'un Zola, pas même le jour où un ministre de l'instruction publique épingla la croix d'officier de la Légion d'honneur sur la poitrine du chantre ignominieux des Nana et des Satin.

Encore un joli tartufe que ce Poincaré, orgueil et espoir du parti modéré, qui, pour obtenir quelques flagorneries d'un petit clan « d'intellectuels et de snobs », faisait dire à la République qu'il représentait :

« J'honore les peintres de la Luxure, les écrivains qui ont consacré leur talent à corrompre les générations nouvelles en étalant sous les yeux de chacun les spectacles de toutes les corruptions... A des soldats qui ont combattu trente ans pour la Patrie, je n'accorde — et pas toujours — que la croix de chevalier; à celui qui nous a montré la foule en rut autour de Nana, qui a raconté les amours des Tribades et décrit complaisamment les abjections de l'homme ravalé au-dessous de l'animal — j'accorde la croix d'officier... »

Zola, d'ailleurs, acceptait la rosette comme une chose naturelle et qui lui était due. Après avoir encaissé pendant des années le prix rémunérateur que lui apportait un public en quête de peintures lubriques ou de scènes érotiques, l'écrivain pornographe ne s'en croyait pas moins le droit de pré-

tendre aux honneurs et aux distinctions que l'on accorde aux hommes qui, sans rechercher le succès par des moyens abjects, ont mis leur talent au service d'idées généreuses et élevées, qui se sont efforcés de développer dans les âmes de nobles et patriotiques sentiments.

C'est là, en réalité, ce qui a rendu Zola haïssable à tant de gens qui ne pèchent pas par excès de bégueulisme.

Robuste et infatigable ouvrier d'une œuvre très puissante en certaines parties, bravant les préjugés, épris avant tout d'indépendance personnelle, comprenant l'Art à sa façon, ayant le courage de ses opinions, Zola fût demeuré, même pour ceux qui ont le moins de sympathie pour lui, une individualité originale et vigoureuse.

Ce qui a choqué tout le monde, c'est le mélange qui est en lui du cynisme en ce qu'il a de plus éhonté et de la vanité bourgeoise en ce qu'elle a de plus enfantin. Ce qui a paru insupportable à tous, c'est de voir cet outrancier de la grossièreté et de l'ordure demander une sorte d'investiture et de consécration à des corps littéraires constitués comme l'Académie française, qui n'ont justement conservé leur prestige qu'en restant fidèles à certaines traditions de décence et de bon goût.

Il est, d'ailleurs hors de doute que les échecs réi-

térés de Zola à l'Académie ne contribuèrent pas peu, en envenimant les blessures de son orgueil, à précipiter la crise finale dans laquelle ce malheureux a si tristement sombré.

Zola ne passa pas tout d'un coup aux Juifs et aux sans-Patrie. Dans l'*Argent*, il avait même fort malmené les Juifs, en se bornant, d'ailleurs, à les peindre tels qu'ils sont. Son évolution ne s'accomplit que peu à peu, au fur et à mesure que ses déboires académiques se compliquèrent de l'insuccès manifeste de ses dernières productions. En voyant *Rome* et *Paris* s'empiler aux vitrines des libraires sans que l'amateur, fatigué et blasé, vînt comme jadis en déranger le niveau par ses demandes empressées, l'écrivain pornographe, le démodé sentit qu'il était temps de frapper un grand coup pour ramener à lui la faveur publique.

Les Juifs, se dit-il, sont maîtres de tout en France ; puisqu'ils règnent sur la politique, ils doivent régner également sur les lettres. Je n'ai, pour reconquérir des lecteurs, qu'à les aduler bassement...

Et il envoya au *Figaro* son article intitulé *Pour les Juifs :* L'idée n'était pas mauvaise. Il est certain qu'une polémique retentissante sur la question juive aurait pu donner un regain de jeunesse et de succès au pornographe vieillissant. Mais on ne traite pas une thèse sociale comme on brosse un intérieur de

bouge ou comme on peint une scène de débauche. Pour raisonner sur des idées et sur des faits dénués en eux-mêmes de toute espèce d'attraction, pour intéresser avec des raisonnements abstraits, pour étudier en un mot ces questions vitales d'où dépend l'avenir des sociétés et des races, il faut d'autres qualités que celles qui distinguent le romancier des ivrognes, des prostituées et des lesbiennes.

L'article *Pour les Juifs* fut un four noir. Il ne provoqua que quelques sourires avec beaucoup de mépris.

C'est alors que commença l'affaire Dreyfus, et que Zola, brûlant ses vaisseaux, se jeta résolument à la nage dans la boue...

***

Quel souvenir inoubliable que celui de ce vidangeur littéraire, ramassant toute la fange de ses livres, toute la matière fécale de ses tinettes pour la jeter sur les uniformes de nos généraux et de nos officiers! Quelle vision que celle de l'armée et de la police mobilisées pour protéger l'insulteur de l'armée quand il venait à la Cour d'Assises et l'empêcher d'être écharpé par la foule, d'être jeté à la Seine ou à l'égout!

Regardez le Pourceaugnac qui a eu l'impudence,

à la fois stupide, énorme et abjecte, de se faire l'accusateur de nos chefs militaires. Il n'a jamais appartenu à l'armée à quelque titre que ce soit, il était tranquillement installé à Marseille pendant que tous prenaient leur part des souffrances et des douleurs de la patrie.

Il n'a acquis la notoriété et la fortune qu'en spéculant sur les instincts les plus dégradés, en étalant des peintures lubriques et en remuant des immondices qui, jusqu'à lui, étaient restées en dehors de la littérature comme les tas d'ordures en dehors des maisons.

En notre temps il n'est point un homme qui ne soit mêlé, un jour ou l'autre, aux nobles agitations de la vie publique. Les uns ont combattu le Seize Mai et fondé la République ; d'autres ont défendu leurs croyances et lutté pour la liberté d'enseignement ou la liberté d'association.

Ceux-là ont poursuivi le rêve d'arracher leur pays à la pourriture parlementaire et se sont rassemblés autour d'un général qui incarna pendant un moment toutes les indignations et toutes les colères.

Les lettrés les plus pacifiques ont protesté, au nom des droits de la pensée, contre ces « lois scélérates » qui rétablissaient le délit d'opinion.

Il y a quelque temps encore, des écrivains de tous les partis flétrissaient le Sultan rouge qui avait fait

massacrer trois cent mille chrétiens en Arménie ; ils adressaient un éloquent appel au pays en faveur de cette Grèce qui fut la mère auguste de toutes les civilisations et l'éducatrice du genre humain.

Jamais Zola ne s'est associé à aucun de ces mouvements ; jamais sa voix n'a retenti pour de généreuses revendications ; il a refusé, lui écrivain, de mettre son nom au bas de la pétition pour Jean Grave que nous avons tous signée.

L'auteur de *Pot Bouille* n'est sorti qu'une fois de ce cabinet, qui était un atelier de photographies obscènes dans lequel il retouchait, avec la patiente habileté d'un professionnel du sadisme, des instantanés dégoûtants comme les embrassades de Satin et de Nana. Il ne s'est arraché qu'une fois à ses chères études, et c'était pour essayer de défendre un abominable traître.

Un Juif justement condamné par un tribunal d'officiers pour avoir vendu à l'ennemi nos secrets militaires est le seul être qui ait réussi à faire vibrer cette âme de boue.

Ce tenancier d'une maison Tellier littéraire n'a ouvert des persiennes closes jusqu'alors à tous les bruits du Forum, que pour vider tous les lavabos de l'établissement sur les uniformes de nos généraux.

Telles sont les réflexions que nous nous faisions

et que se faisait la foule, et c'était partout une immense stupeur encore plus qu'une formidable colère...

* * *

Quand on se donne la peine de creuser un peu le personnage, on finit cependant par comprendre, et par trouver ce qu'a fait Zola très logique et très naturel, étant donné son type.

Il existe d'innombrables Français qui ont l'inoffensive manie d'écrire et qui écrivent souvent de belles pages, touchantes, généreuses, savantes, inspirées par le génie de la Patrie, évocatrices des souvenirs glorieux de notre histoire.

Personne ne fait attention à eux; ils ont de temps en temps la petite joie de lire dans un journal quelques lignes qu'a glissées la main d'un camarade. C'est tout. La trompette de la Renommée est pour eux une pauvre trompette de deux sous comme en ont les enfants; ils n'osent même pas entrevoir dans leurs rêves les plus lointains ce bout de ruban rouge qui, je ne sais pourquoi, exerce une incroyable fascination sur tous les Français.

Voilà, au contraire, un fils d'étranger qui vomit, qui flaque, qui éructe à travers notre littérature. Il souille, il avilit, il prostitue tout ce que les hommes

respectent, tout ce qui représente un idéal ou une foi : la maternité qu'il nous décrit sous des aspects dégoûtants : l'amour, qu'il ravale au rang d'une chiennerie. Il va, dans sa folie de coprologue, de mangeur d'excréments, jusqu'à donner à un personnage immonde le nom que des centaines de millions d'êtres humains ne prononcent qu'avec vénération et tendresse.

Cet homme a été couvert par nous d'honneurs, de louanges, d'argent. Il s'est trouvé un ministre pour attacher à la boutonnière de ce pornographe la rosette d'officier de la Légion d'honneur. Ce ministre n'est point un vieux polisson tombé en enfance ; il est en pleine possession de son intelligence : c'est le *chouchou* et l'espoir des conservateurs.

Pourquoi voulez-vous que ce Zola ait la moindre considération pour vous puisque toutes les ignominies qui aurait dû le faire chasser comme un malappris ont été pour lui des occasions de triomphe et des causes de succès ? Vous l'avez gavé, et, quand il a besoin de se vider, il se soulage dans votre drapeau...

Content de lui, il appelle ses petits confrères de l'étranger pour venir admirer son exploit. « Hein ! s'écrient les compères, ces Français, si fiers autrefois, si susceptibles, si prêts à défendre leur dignité ! Voyez-vous comme on les traite aujour-

d'hui ! Ce Zola! En voilà un qui ne se gêne pas ! »

Ils ont raison jusqu'à un certain point. Les vrais coupables, c'est vous..

*
* *

Judet a, d'ailleurs, achevé de débrouiller l'énigme en nous apprenant que le cas du « *Père J'accuse* » se compliquait d'atavisme.

Pourquoi cet homme qui avait constamment vécu dans une atmosphère de corruption et de malpropreté, cet homme que les plus nobles causes avaient trouvé indifférent, s'est-il jeté sur le tard dans la mêlée pour s'y faire le champion d'un Youtre dont le crime n'avait rien d'émouvant ni même de romanesque ?

— Pourquoi ? a répondu Judet. Parce que le père de Zola a été chassé de l'armée.

De cette tache de famille, Zola a gardé une haine inextinguible pour l'armée. Tous ces roulements de tambours, ces sonneries de clairons, ces claquements de drapeaux flottant au vent étaient pour le fils comme le rappel incessant d'une honte invisible, d'une honte que personne ne connaissait encore.

Quel mobile avait pu pousser le sadique auteur de *Pot Bouille* à accabler de ses grossières invectives le général Mercier, le général de Boisdeffre, le général de Pellieux, tous ces officiers, qui n'ont peut-être pas le génie militaire de Napoléon Ier, mais qui, à la lumière des débats, se sont montrés à tous, non point seulement comme de vaillants soldats, comme de très honnêtes gens, mais comme des hommes d'une valeur tout à fait supérieure ?

Ce mobile, il est connu de tous, aujourd'hui.

Dans cette âme machiavélique, la vendetta a couvé longtemps, à peine soupçonnée par quelques esprits perspicaces et curieux. Tant que la France eut la hantise généreuse de la Revanche, l'homme pratique, subtil et rusé qu'est Zola disait à l'homme de fiel, de bassesse et d'envie : « Pas encore ! »

Quand il a cru qu'il allait être soutenu par le Syndicat juif, ce Machiavel du fumier, si prudent, si habile dans les apparentes outrances, jugea que l'heure était bonne de baver sur l'armée : il s'est lâché alors, il s'est assouvi.

L'article de Judet qui vous a révélé ce Zola inédit, n'est pas seulement une page éloquente et vengeresse ; il est — pour employer une expression dont Zola a usé et abusé — un terrible document humain, un document qui justifie la parole de Blanc de Saint-Bonnet : « Les pères ont des

enfants qui ressemblent au fond de leurs pensées. »

Le François Zola chassé du régiment et exaspéré contre des chefs qui, cependant, avaient été plus miséricordieux pour lui qu'on ne l'avait été pour bien d'autres, devait logiquement générer le *Père J'accuse* d'aujourd'hui, l'insulteur cynique et brutal de tout ce qui porte une épaulette...

*
* *

L'infâme campagne de Zola n'a d'ailleurs donné aucun des résultats qu'il en espérait. Elle a été néfaste à lui-même et à ceux qu'il voulait servir.

L'affaire Dreyfus n'aura pas été, comme le voulait Israël, un Panama militaire, c'est au contraire un second Panama juif; c'est une banquise de plus qui s'est détachée et qui s'en va à la dérive. C'est la débâcle, non pas de Zola seulement, mais de ce monde dont Zola a été, pendant une certaine période, le grand homme attitré et le malpropre historiographe.

Tant qu'il vivra, Zola sera la ressource des *interviewers* aux abois ; il trouvera encore en province des gens, en nombre de plus en plus restreint,

il est vrai, pour lire ses compilations, dans l'espérance d'y découvrir une obscénité, un mot grossier, une peinture ordurière. Ce qui est fini, c'est le magistère de l'école naturaliste.

D'autres Nanas sont entrées en scène, d'autres romanciers sont venus qui avaient plus de talent que l'auteur de *Nana* et surtout plus de jeunesse.

Il y a même des instants où l'on est tenté de trouver exagérées les injures qu'on adresse à ce malheureux.

Pour employer une expression qui m'a paru toujours caractéristique, « il s'écoule selon son rythme et il finit selon son type ».

Cet homme, nous l'avons dit, est évidemment atteint du Pica ou de la Malacie, cette névrose spéciale et affreuse qui pousse des détraqués à ne trouver de saveur qu'aux immondices et aux ordures et à préférer cette alimentation horrible à un régime plus rationnel et plus sain. Il a été invinciblement attiré par les odeurs nauséabondes que dégageait cette affaire Dreyfus.

Le dépravé qui, dans la création, n'a jamais voulu voir que les sanies, les putréfactions, les abcès, les chancres, les infections, les déjections, les latrines, était là dans son élément, et il serait injuste de dire que, considéré ainsi, il ne représente pas quelque chose.

Quand Victor Hugo mourut, on déposa le cercueil du grand lyrique, du poète des épopées immortelles, sous l'Arc de Triomphe de l'Étoile où, sur les murailles, des noms de batailles fameuses alternaient avec des noms de généraux héroïques.

Si Zola mourait aujourd'hui, on mettrait sa dépouille au milieu d'un cloaque, image de celui dans lequel il patauge avec tant d'entrain, et sans doute son ombre en éprouverait quelque joie.

On se figure aisément Nana devenue la strige des boulevards extérieurs et la goule affamée des fossés des fortifications venant rôder par là et répétant, comme dans *Germinal*, avec le geste que vous savez :

« — *V'là pour l'officier! V'là pour le sergent! V'là pour les militaires!* »

« La République sera naturaliste ou elle ne sera pas. » Ainsi parlait jadis l'auteur de *Pot Bouille*. Le programme ne s'est que trop réalisé. La République a été naturaliste, voilà pourquoi Zola est officier de la Légion d'honneur. La République, ou du moins les générations républicaines nouvelles, les véritables Républicains en un mot, voudraient sortir du cloaque naturaliste, voilà pourquoi le nom de Zola n'excite plus que des sentiments de répulsion.

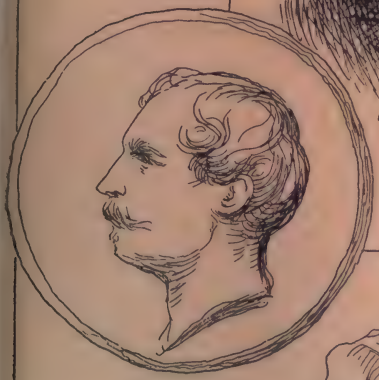
Quoi qu'on en puisse dire, une transformation

complète est en train de s'accomplir dans les idées de ces générations nouvelles. Ceux qui vont avoir leur rôle dans la vie ont des manières de concevoir et de comprendre qu'on n'avait pas il y a dix ans ; ils voient distinctement ce que leurs pères ne voyaient pas.

Malgré les formidables obstacles auxquels ils se sont heurtés, les Antisémites ont fait de la besogne.

Ce mouvement qu'on déclarait éphémère, superficiel et factice, prépare tranquillement une des plus fécondes, une des plus bienfaisantes, une des plus grandioses révolutions que l'Histoire ait jamais contemplées... Les Juifs peuvent se démener tant qu'ils voudront, ils peuvent même rire de nos efforts, ils riront moins lorsqu'ils se rendront compte plus tard de l'intensité et de la profondeur de notre œuvre.

LES GONCOURT



LES GONCOURT

Ce sera plus tard une des plus curieuses surprises de l'histoire littéraire que le spectacle de ces deux intelligences fraternellement associées, se complétant l'une par l'autre ou plutôt ne formant qu'une unité, pensant et éprouvant d'une façon absolument identique, ressentant tous les deux avec une intensité égale des impressions particulièrement subtiles et délicates. Mais combien ces personnalités paraîtront plus sympathiques quand on connaîtra les souffrances intimes, les découragements amers, les désillusions profondes qu'ont subis les deux frères !

Riches, heureux, n'ayant qu'à suivre des carrières

ouvertes, ils se vouèrent tout jeunes à un labeur sans trève. Ils entreprirent de créer un genre nouveau, d'écrire pour la première fois cette histoire sociale qui ne se borne plus à nous donner des portraits pompeux d'hommes publics, à nous raconter les événements importants, à nous révéler les ressorts cachés de la politique, mais qui ressuscite véritablement une époque devant nous.

Ils se tracèrent à eux-mêmes cet immense programme que nous retrouvons en tête de la *Duchesse de Châteauroux*, et qui dit mieux l'œuvre à accomplir et l'œuvre accomplie que nous ne saurions le faire. Ils dépouillèrent les historiens du temps, les mémoires, les récits de témoins oculaires, puis, dans leurs patientes investigations, ils descendirent aux pamphlets, aux brochures, aux factums, aux chansons. Mais c'est aux autographes, c'est aux cartons des Archives fouillés avec un zèle de bénédictin qu'ils durent les meilleurs renseignements et les plus sûres indications sur les hommes ; ce furent les œuvres d'art, les toiles, les sculptures, les gravures, les moindres détails de l'intérieur et de l'ameublement qui les introduisirent dans la familiarité des générations disparues, et qui en firent en quelque sorte les contemporains d'un monde évanoui.

Ce qu'ils faisaient pour le passé, les frères de Goncourt tentèrent de le faire pour le présent. Ils

voulurent, au roman qui nous transportait dans des milieux imaginaires et nous intéressait surtout par les péripéties de quelque intrigue habilement nouée, substituer le roman réel, le roman qui reproduirait avec la plus scrupuleuse exactitude les spectacles de la vie de chaque jour. Ils voulurent, en un mot, écrire dans le roman l'histoire contemporaine, se servir de cette forme comme d'un thème pour des études sociales et psychologiques.

Pendant de longues années ils accumulèrent des volumes d'un exceptionnel mérite, ne quittant les bibliothèques et les musées que pour parcourir la rue en observateurs attentifs, ne cessant de feuilleter ces paperasses qui vous racontent l'homme d'autrefois, que pour interroger ces mansardes, ces ateliers, ces hôpitaux, ces bouges qui vous racontent l'homme d'aujourd'hui. Ils publièrent successivement la *Femme au* XVIII^e^ *siècle*, l'*Histoire de Marie-Antoinette*, l'*Histoire de la société française pendant la Révolution*, *Germinie Lacerteux*, *Renée Mauperin*, *M^me^ Gervaisais*.

C'est en vain qu'ils progressaient, qu'ils marchaient chaque jour d'un pas plus ferme, qu'ils osaient davantage ; ils se heurtaient à cette chose plus affreuse pour le créateur que la négation brutale ou l'insulte violente : l'indifférence obstinée du public. Quelques lettrés s'inclinaient poliment, mais

la foule ne paraissait même pas se douter du mouvement qu'on essayait ; les éditions entières restaient invendues. Il y eut là de ces heures navrantes où l'écrivain, ne recevant pas l'écho de sa parole, se demande s'il a réellement parlé, s'il n'est pas le jouet d'une hallucination en croyant créer. Les deux frères alors se regardaient un peu attristés, et bientôt, surmontant une passagère défaillance, ils se remettaient à une œuvre nouvelle qu'ils soignaient davantage encore, qu'ils ciselaient avec plus d'amour que les œuvres précédentes.

*
* *

Ce public qui les fuyait dans le livre, les Goncourt espérèrent un moment le rencontrer au théâtre et se mesurer enfin avec lui. Ils eurent une minute de belle joie à la veille d'*Henriette Maréchal*, puis ils se retrouvèrent un soir face à face, ayant plein les oreilles les sifflets d'une cabale, ces sifflets meurtriers et bêtes de toute une salle qui ne juge pas une pièce plus ou moins sévèrement, mais qui refuse obstinément de l'entendre.

Un excentrique était en veine de folâtrer, et ce malencontreux, cet oisif brisait de son instrument imbécile le rêve de ces deux passionnés de l'Art.

qui, nés riches, s'étaient attelés à la tâche comme des mercenaires. Que voulez-vous faire à cela? Ce sont de ces malchances qui n'ont même point la grandeur de certaines fatalités tragiques. Vous aimez éperdument une femme, vous remuez ciel et terre pour la conquérir, vous allez demander sa main, et soudain un passant maladroit vous crève un œil avec son parapluie...

Nature plus féminine et plus frêle, Jules, déjà malade, ne survécut guère à cette déception dernière. Edmond resta seul dans cette maison où ils avaient si longtemps travaillé côte à côte, ravivant son chagrin avec ces mille souvenirs, ces mille riens, ces rappels de plaisirs élevés, partagés, ces bonheurs goûtés à l'achat de quelque dessin ou à la trouvaille de quelque jolie phrase.

Vous avez certainement aperçu à la bibliothèque ou aux archives cette fine physionomie voilée d'une perpétuelle mélancolie. Quand ce studieux, qui semblait se pencher sur ces tombeaux de papier où dorment toutes les passions du Passé pour y chercher l'oubli de quelque douleur encore vivante, relevait la tête, vous avez été frappé de ce regard d'une si étrange acuité, et sans doute l'impression vous en est restée profonde. Ce regard, en effet, n'était ni celui d'un contemplatif, ni celui d'un observateur; il n'embrassait pas, il n'enveloppait

pas, il piquait tout à coup un point, puis s'éteignait comme si sa fonction était simplement de transmettre une note que le cerveau devait ensuite coordonner, developper, et rendre saisissable à tous.

Edmond de Goncourt dut attendre longtemps encore avant que justice fût rendue à l'œuvre commune. L'école dont les Goncourt avaient été les fondateurs triomphait partout quand le nom des deux frères n'avait pas dépassé encore un certain milieu très restreint ; les procédés qu'ils avaient les premiers appliqués à l'histoire étaient passés dans le domaine commun, et c'est à peine si l'on commençait à apprécier à leur valeur ceux qui avaient été les initiateurs et qui avaient donné les premiers l'exemple de ces études d'une nature toute particulière. Ce n'est que par Daudet et par Zola que le public arriva enfin aux Goncourt.

***

Maintenant que les deux frères sont classés à leur rang légitime parmi l'élite des laborieux, des consciencieux, des stylistes, plaçant leur honneur artistique dans la perfection de l'exécution plus que dans une aspiration vers un idéal supérieur, il est permis de se demander ce qui empêche leur œuvre d'être

vraiment grande dans l'histoire ou dans la fiction. J'avoue que je suis assez embarrassé pour indiquer ce qui fait défaut à cette œuvre ; je me trouve, pour en parler, dans cet état d'esprit particulier qui fait que l'on sent très bien le défaut d'une chose, sans parvenir à rencontrer une formule exacte pour exprimer ce que l'on sent.

L'œuvre historique comme l'œuvre d'imagination semble tout d'abord manquer un peu d'air. Toutes les pages sont également achevées, mais la pensée étouffe sous ce tissu si merveilleusement serré ; la poitrine cherche en vain cette atmosphère qui fait respirer l'homme, remuer les feuilles, courir les nuages. Les personnages, le décor, le ciel, tout paraît sur le même plan ; le plus insignifiant détail a une importance énorme ; le plus minime accessoire est traité avec un scrupule presque puéril. Ce que vous ne trouvez pas, c'est le mouvement simple, naturel, aisé.

Les sentiments que les romanciers attribuent aux acteurs qu'ils mettent en scène sont peut-être exacts, mais ils ne touchent par aucun caractère de sincérité ; en l'entendement de l'écrivain ils ont l'air de s'être dénaturés, d'avoir pris l'empreinte de ces organisations un peu alambiquées et précieuses.

C'est en ceci d'ailleurs qu'on peut apprécier com-

bien l'œuvre d'art se présente à l'école dite réaliste dans des conditions différentes de celles où se plaçaient les grands écrivains du passé. Les maîtres d'autrefois avaient incontestablement un don : ils évoquaient un personnage et lui ordonnaient de marcher, d'agir, de parler ; les écrivains actuels s'incarnent eux-mêmes dans un personnage et se disent : « Voilà ce que je penserais dans telle circonstance si j'était la fille Elisa, l'abbé Mouret ou Rougon. » L'impression qui arrive au lecteur, après cette opération compliquée n'est pas absolument fausse, évidemment, mais elle a perdu beaucoup de sa fraîcheur et de sa vivacité d'accent. Le cri du cœur est vrai sans doute, mais il part toujours de la tête.

Une des causes encore qui empêche cette œuvre d'un si considérable mérite d'atteindre à la grandeur, c'est l'absence absolue d'une foi quelconque. En dehors d'un dévouement très touchant à l'Art, compris surtout par son côté formel, dévouement qu'on pourrait nommer l'héroïsme du dilettantisme, les Goncourt demeurent étrangers à toutes les inquiétudes et à toutes les préoccupations qui sont le noble souci de notre humanité. Ils ne sont ni d'aujourd'hui, ni d'hier, ni de demain.

En faisant abstraction de la foi religieuse, notre époque a une foi qui est très réelle en dépit de beau-

coup de déclamations ; elle croit au Progrès, aux transformations de la société, au nombre moralisé et instruit. Les Goncourt ne sont dans aucun de ces courants. Ils saluent la Religion en gens bien élevés, ils devinent en artistes la puissance des cérémonies sur l'âme ; ils ne raillent pas le monde moderne, ils témoignent du respect à ce qui est beau et sont incapables de complaisance pour ce qui est bas ; ils n'ont ni ironie, ni sarcasme, ni scepticisme affiché, mais aucun souffle d'opinion n'agite ces pages chaudes, colorées, mouvementées en apparence, et qu'on est tout étonné de trouver immobiles et glacées.

Or, tout en prêchant l'impartialité à l'écrivain, nous voulons que de ces feuilles de papier sortent, sinon des oracles comme des feuilles d'arbre de Dodone, du moins des murmures, des gémissements, des chants d'espérance ; nous ne comprenons rien à cet état qui est une sorte de nihilisme doré. Nous n'admettons pas qu'on regarde toujours et qu'on nous invite à regarder sans nous offrir une conclusion, un exemple au moins, qui appuie une théorie. Il en est des étudiants en psychologie sociale comme des étudiants en médecine et en droit ; un moment vient où l'on attend la thèse...

*
* *

Le manque complet de toute idée générale prête à cette œuvre, envisagée dans sa totalité, un caractère d'effrayante et morne tristesse qu'il est presque impossible de traduire. Ce n'est ni la mélancolie qui contient encore un charme vague, ni la misanthropie âpre qui appelle une réaction en sens contraire, ni la désespérance bruyante qui crie pour qu'on la console. C'est une vision d'enfer terrestre sans ciel au delà. L'antique *sunt lacrymæ rerum* vous revient à l'esprit avec cette particularité que de toutes ces choses qui sont pleines de larmes ne sortent jamais ces pleurs bienfaisants qui noient le mal dans l'attendrissement et dans la pitié.

Devant le spectacle de tant de vices sans châtiment, de tant de misères sans consolation, de tant de catastrophes sans enseignement, que ce soit l'historien qui les constate ou le romancier qui les peigne, on est pris par une irrésistible sécheresse au cœur, on ressent une de ces impressions qui vous étreignent quelquefois sans qu'on sache comment. Qui n'a passé par là en se mettant un soir à sa fenêtre ? Le jour tombe, l'horizon n'est ni beau ni laid, on entend dans la rue le pas d'ouvriers qui viennent de quitter l'ouvrage, on subit comme le

contre-coup de leur fatigue, on n'a aucun sujet d'être particulièrement affligé, on ne s'ennuie pas, on ne rêve pas et on se dit : « Ah ça ! pourquoi diable est-on au monde ? »

Cette interrogation poignante sur l'utilité de la vie se dégage comme fatalement de l'ensemble de l'œuvre des Goncourt. Par une loi bizarre et qu'on pourrait peut-être expliquer par quelque phénomène d'atavisme, ils semblent possédés par ce dix-huitième siècle, dont ils ont été les peintres incomparables. Ou plutôt ils personnifient le XVIII^e^ siècle, mais un XVIII^e^ siècle qui se serait continué jusqu'à nous, un XVIII^e^ siècle qui aurait vieilli sans se transformer, qui aurait perdu ses illusions et ses ignorances heureuses de l'Avenir sans reprendre d'autres illusions et sans croire à un autre Avenir, en inventant seulement d'autres formules pour ses sensations et des motifs nouveaux de jouissances artistiques.

Ne faites pas attention au style qui est si essentiellement et si pittoresquement moderne et vous retrouverez du Caylus chez les Goncourt. Le descripteur des bals de la barrière de l'Étoile est proche parent de l'historien des *Bals des bois*

Chez tous les deux vous découvrirez le même amour pour les spectacles réalistes de la rue, le même attrait pour le populaire, en tant que le popu-

laire intéresse le dillettante ; chez tous les deux vous chercherez vainement ou la tendre parole du chrétien qui veut relever ou convertir, ou la sollicitude du penseur préoccupé des questions sociales qui veut améliorer et guérir...

***

S'il fallait choisir dans l'œuvre des deux frères, c'est incontestablement à l'œuvre historique que je donnerais la préférence.

Dans le roman, ils ont été, il est vrai, des précurseurs ; ils ont créé avec *Germinie Lacerteux*, *Manette Salomon*, *Madame Gervaisais*, le roman naturaliste, donné la formule sur laquelle Zola, avec sa main, d'ailleurs vigoureuse, n'a plus eu qu'à mettre des couches épaisses de guano et de cambouis ; mais ils ont aussi — ce qui vaut beaucoup mieux — rénové complètement la manière d'écrire l'histoire.

Bien avant Taine, les Goncourt ont commencé l'histoire vraie de la Révolution.

On ne se doute pas de ce qu'était cette histoire dans des livres comme ceux de Thiers, de Lamartine et de M. de Beauchesne, l'historien de Louis XVII. Il faudrait, pour le comprendre, comparer les *Récits des temps mérovingiens* d'Augustin Thierry

à ces histoires de France de Velly et de Rigaud dans lesquelles des demi-sauvagesses comme Bathilde disaient à des chefs barbares vêtus de peaux de bêtes comme Childebert : « Si j'avais connu en Europe un plus galant homme que vous, je l'aurais pris pour époux. »

Il y a autant d'erreurs que de mots dans Thiers et dans Lamartine et l'auteur des *Girondins* commente pathétiquement les inscriptions laissées par ses héros sur les murailles de la prison des Carmes où ils n'ont jamais été enfermés.

Remarquez qu'à cette époque quelques-uns des acteurs et des spectateurs du grand drame existaient encore. Pour avoir les éléments d'une œuvre incomparable il aurait suffi de les regarder, de les peindre, de les interroger, d'écrire sous leur dictée les impressions qu'ils avaient ressenties, d'aller visiter avec eux tous ces lieux qui avaient encore gardé leur physionomie d'autrefois.

Les Goncourt étaient venus trop tard pour avoir recours à ces témoignages : ils n'en ont pas moins fourni à Taine sa méthode de travail. Collectionneurs infatigables, ils ont fait l'histoire de la Révolution telle qu'elle devait être avec des pièces d'archives, des registres d'écrou, des quittances de fossoyeurs, des programmes de spectacle, des journaux

du temps, des « canards » et des imprimés hurlés dans les rues.

Même aujourd'hui cette *Histoire de Marie-Antoinette* est encore un livre précieux, d'une admirable documentation, d'une irréprochable exactitude dans les détails et aussi, par instants, d'une communicative et simple éloquence.

Montalembert avait été très frappé de ce livre et il avait montré aux jeunes auteurs l'Académie dans le lointain. Les Goncourt furent tellement épouvantés de cette perspective qu'ils ne passèrent plus sur le pont des Arts et qu'ils organisèrent une autre Académie à Auteuil, près d'un autre pont, mais sur lequel il y avait un viaduc.

***

On ne peut oublier le Japonisme dans le mouvement que les Goncourt ont dégagé autour d'eux.

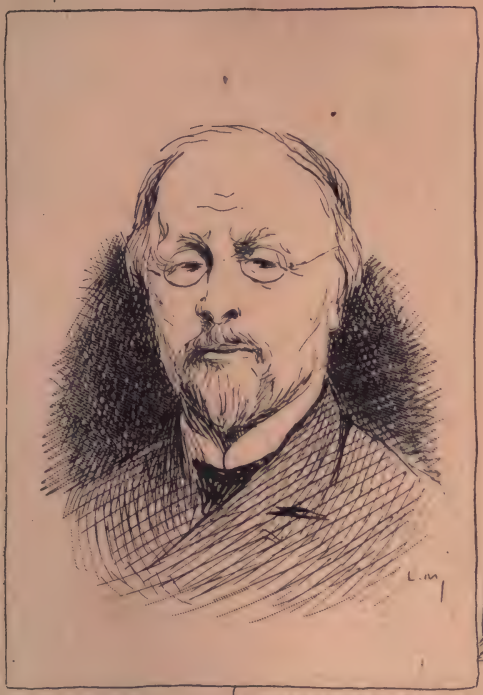
Vous voyez la tête qu'on aurait faite au quai d'Orsay du temps des Walewski et des Thouvenel, si on avait dit : « Avant cinquante ans, les Japonais alliés aux Chinois viendront peut-être nous livrer bâtaille sous les murs de Paris. »

Flaubert disait cela et on en riait comme d'un paradoxe un peu gros. Goncourt s'occupa toujours,

avec une sorte de curiosité inquiète, de ce monde de l'Extrême-Orient. On le regardait comme une manière de maniaque aimable et, cependant, il entrevoyait l'action qui se préparait derrière ce rêve que l'art japonais traduisait en ces créations d'une si troublante et d'une si poétique fantaisie. Dans ces *samourais* à deux sabres, moitié terribles et moitié grotesques, on eût dit qu'il apercevait déjà ces soldats disciplinés qui, sous les ordres du feld-maréchal Yamagata, ont conquis, en quelques mois, un empire vingt fois plus grand que la France..

La vérité est que les artistes, les penseurs, les écrivains dignes de ce nom en savent plus que toute cette tourbe de mandarins abrutis, de fonctionnaires, d'ambassadeurs, d'ingénieurs panamisants, d'hommes politiques qui ont tous les stigmates de la médiocrité malfaisante. Le grand malheur de ce pays est qu'au lieu d'être gouverné par les Brahmines il est gouverné par les Soudras, par la caste inférieure qui n'a ni les dons charmants des véritables aristocrates, ni le sublime dévouement du peuple. Il a à sa tête, au lieu d'une élite, cette basse pègre de députés vendus, de robins, de manieurs d'argent qui ne voient le merveilleux univers que sous l'aspect d'un chèque immense ou d'un gigantesque pot-de-vin.....

TAINE



L'HISTOIRE EST UN PROBLÈME DE MÉCANIQUE PSYCHOLOGIQUE

TAINE

En dehors de son indiscutable mérite, Taine est intéressant surtout à étudier, comme une preuve malheureusement trop saisissante de la singulière façon dont notre siècle comprend la liberté de penser.

Quand l'*Histoire de la littérature anglaise* fut proposée pour le prix de vingt mille francs, M. Villemain, après avoir couvert l'auteur d'éloges, constata que les tendances positivistes du livre empêchaient l'Académie de le couronner.

Quelque temps après, M. Taine, qui était chargé d'interroger les candidats à Saint-Cyr sur la langue allemande, dut résigner ses fonctions pendant quelques mois, comme entaché de spinosisme.

— Voilà bien, me direz-vous, les mœurs du despotisme et l'influence délétère qu'il produit sur un pays !

— Je vous l'accorde. Mais quelques années après, lorsque Taine, poursuivant son magnifique ouvrage sur les *Origines de la France contemporaine*, qui sera son titre le plus sérieux à la renommée, traça un navrant tableau des émeutes locales, de la désorganisation effrayante, des assassinats, des incendies, des excès sans nombre qui avaient rempli les années de 1790 et 1791, annoncé et préparé la Terreur, ce fut un *tollé* épouvantable.

Après la *Conquête jacobine*, l'écrivain ne fut plus bon à jeter aux chiens.

L'auteur était resté fidèle à sa méthode ; il n'avait pas avancé un fait sans en fournir dix preuves pour une. C'étaient, en réalité, les contemporains eux-mêmes qui parlaient dans son livre ; c'était l'enquête commencée sur le moment, signée des témoins qui ont assisté à la scène, qui arrivait au grand jour de l'histoire.

Personne n'envisagea la question à ce point de vue, et en une minute tout changea pour Taine. Le libéral qu'on louait hier, devint un affreux réactionnaire. On ne lui dit pas : « Est-ce que dans telle liasse il n'y a pas une pièce qui contredit vos affirmations ? Etes-vous certain de ne pas avoir accordé

trop d'importance à tel témoignage? » On lui dit simplement : « Nous voulons que les choses se soient passées comme cela. Vous osez prétendre qu'elles se sont passées autrement; conséquemment vous êtes un réactionnaire, et vos assertions ne sont dignes que du plus souverain dédain. »

Je ne comparerai pas ce sommaire décret à l'excommunication. L'excommunication était précédée d'enquêtes, de remontrances, de débats contradictoires. Ce serait plutôt la justice enfantine du sauvage qui supprime naïvement tout ce qui le gêne. « Vous prétendez qu'il fait jour; je ferme le rideau de ma cabane : vous voyez bien que vous êtes un imposteur. »

On agit de même avec Taine. On ne lui donna pas de raisons; mais on constata qu'il avait déplu, *displacuit nasus tuus*. Toutes les intolérances se ressemblent. Une certaine démocratie imite Napoléon, qui voulait faire fusiller un directeur de l'*Esprit public*, parce qu'il avait permis d'imprimer qu'on avait évacué Moscou

***

Cette sorte de sans-gêne inconscient à nier purement et simplement tout ce qui est la liberté de l'écrivain, le droit de la vérité, la mission de l'his-

toire est nécessaire à noter comme un signe des temps. Mais il est plus instructif encore de remarquer la conception bizarre que certains fétichistes se sont faite de la Révolution, conception à laquelle ils ne consentent pas qu'on touche, et qui, cependant, diminue, au lieu de la grandir, l'idole qu'ils adorent sans la comprendre.

Outre qu'elles ont l'avantage d'être absolument exactes, d'être appuyées, nous le répétons, par des documents anthentiques, les affirmations des écrivains de l'école de Taine pourraient au contraire servir d'arguments plus concluants en faveur de la Révolution, que tous les récits romanesques et toutes les déclamations vides qui, d'ailleurs, commencent à montrer la corde.

Il est certain que l'écroulement d'une société vieille de 800 ans a causé un trouble épouvantable, fait monter à la surface toutes les ambitions, toutes les envies, toutes les scélératesses, tous les instincts pervers, toutes les haines longtemps comprimées; il est manifeste qu'une perturbation aussi violente a mis au premier plan des Marat, des Fouquier-Tinville, des Carrier.

La dissolution a été complète, l'anarchie effroyable et néanmoins, malgré tant de désordres, la France a triomphé de la coalition, un monde est sorti tout organisé de cette tempête; il n'a pas duré long-

temps, puisqu'il est en train de finir, mais il a duré cent ans tout de même. Les êtres valables, les réserves disponibles, les forces intellectuelles que la Royauté avait économisées pendant des siècles, ont fini par prendre la tête du mouvement. Ce pourrait être, jusqu'à un certain point, un argument en faveur de ce qu'avait d'inévitable la Révolution.

La plupart de nos sectaires, étrangers à la philosophie de l'histoire, ne comprennent point de cette façon. Pour eux, la Révolution reste comme une pièce à grand spectacle, où les Girondins s'asseyent, en chantant, à des banquets qui n'ont jamais eu lieu, et écrivent de belles sentences dans une prison qu'ils n'ont pas habitée.

Pour ceux-là, ce sont les victimes égorgées qui ont toujours eu tort, depuis de Launay, qu'on assassine après lui avoir promis la vie sauve dans une capitulation formelle, jusqu'à cette pauvre vieille de quatre-vingt-dix ans, qui arrivait souriante devant le tribunal révolutionnaire, en ouvrant ces yeux interrogateurs qu'ont les sourds, et à laquelle Fouquier-Tinville disait : « Très bien ! citoyenne, le tribunal est convaincu maintenant ; il sait que vous conspirez sourdement... »

Il s'est passé pour l'histoire de la Révolution française ce qui s'est passé pour l'histoire des

Mérovingiens contée par les moines de Saint-Denis. Les excellents moines arrangeaient les événements à leur façon et ne se gênaient pas pour attribuer un miracle à quelque roi qui avait été généreux pour l'abbaye.

Les bourgeois vainqueurs qui ont écrit l'histoire de la Révolution ont agi à peu près de même ; ils nous ont confectionné une espèce de légende en action qui tient de la pièce du Cirque et de la Tragédie. On aperçoit là des personnages surhumains, des changements à vue, des scènes épiques, des conventionnels et des généraux agitant leur grand chapeau à plumes...

L'emphase orientale du Juif aidant, la Révolution est devenue quelque chose d'apocalyptique, un nouveau Sinaï, une seconde création du monde, « une nouvelle Hégire », s'écriait solennellement, il y a quelques années, un conseiller municipal de Paris qui ne connaissait pas le sens du mot Hégire.

* * *

C'est grâce à Taine que le public, un public déjà instruit, il est vrai, put comprendre pour la première fois ce qu'avait été la Révolution française.

Dans l'œuvre de Taine, composée comme une

mosaïque de milliers de petits détails, la Révolution se révèle ce qu'elle fut vraiment : une immense expropriation opérée par la bourgeoisie.

Pendant quatre ans, il y eut ce que Taine a appelé l' « Anarchie spontanée », un chaos comparable à celui que rêvent les anarchistes.

La bourgeoisie n'était pas usée en ce temps-là comme elle l'est aujourd'hui : elle était encore pleine de tempérament, elle avait de grosses mains solides et elle en profita pour se nantir vigoureusement. Les procureurs, les hommes de loi de province, les robins de tout poil, les fermiers cossus, les intendants, les domestiques de grande maison savaient où étaient les bons endroits ; ils prirent la direction des comités, ils firent guillotiner les maîtres sous prétexte d'incivisme et ils achetèrent des domaines considérables avec quelques poignées d'assignats.

Au bout de quatre ans l'opération était terminée, et ceux qui venaient de devenir propriétaires par des moyens un peu violents s'occupèrent de réorganiser la société pour protéger la propriété.

Les nobles, dont les descendants dégénérés s'étaient laissé dépouiller sans essayer de résister, avaient opéré de même au temps où ils représentaient la force ; ils s'étaient installés par la conquête sur les terres qui leur convenaient, et, une fois la conquête

définitive, ils avaient établi un système d'institutions destinées à régulariser le tout.

Le régime constitué par les féodaux avait duré des siècles ; le régime fondé par la bourgeoisie victorieuse tombe en lambeaux au bout de cent ans.

La raison de cette différence est simple. Le monde féodal, guidé par un certain instinct de race, avait éliminé le microbe juif. Le monde bourgeois, obligé cela d'ailleurs par les théories humanitaires dont il avait argué pour arriver au pouvoir, dut accepter le Juif, et il en est mort rapidement.

C'est le peuple qu'on avait fait tuer pour aller cueillir les marrons ; c'est la bourgeoisie qui les a tirés du feu, et c'est le Juif qui les a mangés.

Le Juif a confisqué la Révolution à son profit ; il en a été le seul bénéficiaire, il est le seul riche au milieu de la ruine générale, il est le maître absolu de la société issue de 89... Seulement, voilà... Le Juif, qui est l'être antisocial par excellence, ne peut être qu'un dissolvant ; il a recommencé son éternel rôle de destructeur : il a mis le feu à la nouvelle Patrie qu'on lui avait faite, comme il avait mis le feu à Jérusalem.

La Révolution, accaparée par les Juifs, apparaît à tous comme une partie à la fin de laquelle on découvre qu'on a triché : on demande à grands cris

qu'on annule le coup ; on réclame la *revision de la Révolution*, afin que chacun soit content.

C'est à ce point de vue que l'œuvre de Taine offre un caractère tout à fait curieux. Taine a été dans la situation d'un peintre qui, ayant commencé le portrait d'un enfant, verrait tout à coup son modèle donner prématurément les signes de la décrépitude et finalement, expirer de vieillesse sous ses yeux. Il s'était proposé de retracer les *origines* de la société contemporaine, et c'est la *fin* de cette société qu'il faudrait maintenant raconter ; il avait pensé nous montrer un berceau, et c'est une tombe qu'il conviendrait de décrire.

* * *

L'œuvre de Taine n'en garde pas moins une valeur considérable, mais au point de vue documentaire surtout. Il lui manque, malgré tout, quelque chose pour être une œuvre vraiment belle et qui s'impose à l'admiration. Sans doute l'auteur des *Origines de la France contemporaine* fut une organisation très riche, très puissante, mais aussi très incomplète, à force d'être complexe. Il est luxuriant

et aride, prolixe et sec, paradoxal et lourd, hardi et incertain. Il a l'amour des systèmes, mais conclut rarement. Il adore tracer en plan dont les lignes soient larges, mais il remplit de petites choses un cadre qui s'annonce immense. Il voit bien, il a même quelquefois des aperçus d'une étonnante profondeur ; il décrit avec un incomparable talent d'exécutant, et, chose bizarre ! il ne vous fait pas voir.

Vous trouverez chez Taine des fragments d'homme de génie, des parcelles de politique très sagace, et des miettes de poète, des débris de pédant. Il possède beaucoup de mots et beaucoup d'idées ; les mots sont brillants et justes, les idées parfois fortes, mais tout cela est long à se mettre en branle et à se ranger en bataille. Pour dire le bref, tout cela ne sait guère où aller.

L'homme resta toujours ainsi dans un état limbique ou plutôt brumeux, et les facultés de l'historien, du philosophe, de l'esthéticien, de l'analyste, de l'observateur, après avoir constitué par leur mélange une individualité très originale au premier abord, ont fini par se neutraliser entre elles et par mettre cette individualité dans l'impossibilité d'avancer.

* * *

En réalité, la grande supériorité de Taine fut de ne pas travailler dans les conditions déplorables de hâte et de rapidité auxquelles sont astreints les écrivains de l'heure présente, d'avoir pu lire sérieusement quelques livres et d'avoir pu consacrer plusieurs heures par jour à méditer sur ce qu'il avait lu et à penser à ce qu'il allait écrire. On est très fort avec cela dans un temps où le labeur intellectuel n'est qu'une improvisation perpétuelle, toujours trépidante et fiévreuse.

D'idées personnelles, Taine, quoi qu'on en ait dit, n'en eut guère. Il avait découvert Carlyle presque inconnu en France, et de son commerce avec ce grand visionnaire, cet esprit véritablement génial, il avait tiré profit ; il projetait quelques lueurs de reflet qui faisaient de l'effet sur la foule badaude.

Les audaces prétendues de ce matérialiste étaient, elles aussi, des réminiscences de bourgeois liseur. On a cité avec admiration la fameuse phrase : « La Vertu et le Vice sont des produits, comme le sucre et l'alcool. »

La phrase est à peu près tout entière dans la *Peau de chagrin*, et encore Balzac, qui n'était pas

professeur, avait-il eu soin de placer le paradoxe dans la bouche d'un convive qui avait laissé sa raison dans un verre à champagne.

— Savez-vous, répondit Bianchon complètement ivre, qu'une dose de phosphore de plus ou de moins fait l'homme de génie ou le scélérat, l'homme d'esprit ou l'idiot, l'homme vertueux ou le criminel?

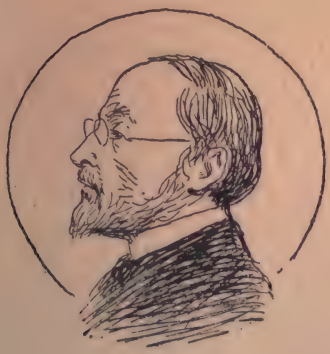
— Peut-on traiter ainsi la Vertu, s'écria de Cursy ; la Vertu, sujet de toutes les pièces de théâtre, dénouement de tous les drames, but de tous les tribunaux?

Au fond, tous ces échappés d'université ou de séminaires sont un peu les mêmes. Ce sont des studieux nés malins. Ils s'en vont en emportant des lieux d'étude où ils ont séjourné quelques années une liste de bons ouvrages que le public ne connaît pas ; ils en extrayent tout ce qu'on en peut extraire ; ils habillent cela avec des formules scientifiques en dosant le tout d'une nuance de modernisme ; grâce à ce système, ils passent pour des demi-dieux de la Pensée.

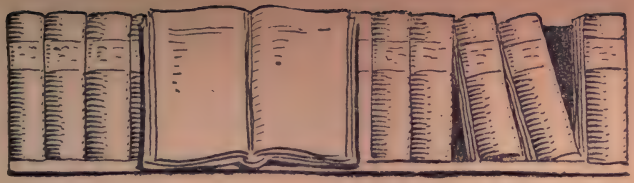
Toute l'originalité de Taine venait de Carlyle ; toute la science de Renan était faite avec des exégètes allemands dont personne en France ne soupçonnait l'existence, avec des renseignements donnés par

quelques Juifs comme Nenbauër. Dans un volume de théologie pure, cela aurait paru assommant. Renan paraît la marchandise, il l'ornait de quelques faveurs roses, comme les étaliers ornent les viandes d'animaux primés au concours. Et le boulevard était plongé dans l'admiration...

Une différence existait, cependant, entre Renan et Taine. L'un était un être intellectuellement très bas, un sophiste et un menteur de profession. Taine était un homme droit, probe, sincèrement épris de la vérité, un homme qui « voulait voir clair », selon l'expression de Barrès, et qui n'affirmait un fait que lorsqu'il était convaincu qu'il était exact.



LITTRÉ



LITTRÉ

Par un contraste singulier, nul homme peut-être n'a plus glorieusement affirmé par sa vie cette essence supérieure de l'être humain que Littré niait dans ses œuvres; nul n'a plus mérité de survivre que celui qui prétendit longtemps que tout disparaît avec nous.

Médecin, philosophe, philologue, Littré a touché à tout en approfondissant tout ce qu'il touchait. Un monument, cependant, se dresse plus imposant que les autres au milieu de tant d'ouvrages d'une étonnante érudition : le *Dictionnaire de la Langue française*, cet édifice de proportions si vastes qu'on a peine à croire qu'il ait pu être élevé par un seul homme.

Dans un chapitre des *Études et glanures*, intitulé : *Comment j'ai fait mon dictionnaire*, Littré a narré au long les phases diverses de ce gigantesque travail. Ceux qui liront ces pages connaîtront le savant et l'homme mieux qu'en lisant les biographies les plus circonstanciées. C'est une véritable autobiographie, en effet, que ce récit où le vieillard, tout heureux d'être arrivé à la fin de sa colossale entreprise, s'est raconté lui-même. Tout y est : et les enthousiasmes et les découragements, et les petits calculs touchants de ce budget de travailleur intellectuel.

C'est en 1841 que Littré eut la première idée de ce Dictionnaire, dont le titre devait être : *Nouveau Dictionnaire étymologique de la langue française.* Hachette lui avança quatre mille francs. Ces quatre pauvres mille francs hantèrent longtemps comme un remords le cerveau de l'écrivain, que détournait du lexique la traduction d'Hippocrate. Enfin, Littré se décida à mettre la main à ce dictionnaire, dont il avait déjà modifié le plan et le titre, et qui s'appellerait désormais : *Dictionnaire étymologique, historique et grammatical de la langue française.*

On s'occupa donc d'abord de recueillir d'innombrables exemples empruntés à toutes les époques, à tous les auteurs, donnant toutes les acceptions d'un même mot.

Au moment où tout semblait aller, 1848 arriva. Littré perdit toutes ses économies, y compris les fameux quatre mille francs qu'il avait placés. Les Hachette, qui n'étaient pas alors comme aujourd'hui à la tête d'une des premières librairies du monde, reculèrent un instant devant une publication aussi considérable.

Enfin, on se remit en train.

Quand, après la période de préparation, il fallut donner la copie à l'imprimerie, Littré eut un moment d'angoisses en s'apercevant des lacunes que contenait son travail. Il reprit courage, perfectionna les parties faibles de façon à ce que la première rédaction disparût en quelque sorte et se fondît dans une seconde plus complète.

*
* *

C'est alors que Littré eut l'idée de choisir pour aides, parmi tous les collaborateurs qui s'offraient à lui les deux femmes dont le pieux dévouement illumina comme d'un rayon de poésie cette œuvre en apparence austère et desséchée. Je veux laisser le mari et le père nous expliquer bonnement, dans son langage sans emphase, sa petite organisation. Je ne sais rien qui aille plus au cœur en notre siècle,

où l'on gaspille si facilement l'argent, que cet intérieur d'un grand homme où l'unique préoccupation est de joindre les deux bouts.

« Une autre combinaison, écrit Littré, me sourit davantage, ce fut de prendre pour auxiliaires ma femme et ma fille, qui, témoins de mes perplexités, s'offraient de tout cœur à me venir en aide. Cet arrangement domestique avait sur celui qui aurait appelé des étrangers, une supériorité que j'appréciais beaucoup. Ces auxiliaires d'un genre nouveau étaient constamment à côté de moi, m'interrogeaient sur ce qui les arrêtait et recevaient immédiatement et sur place toutes les instructions que le courant de la besogne suggérait. Pour cet office, M. Hachette mit à ma disposition 2,400 francs par an. Douze cents étaient pour ma femme et ma fille, douze cents pour moi ; car nous avions, tous les trois, besoin d'une indemnité temporaire ; ma femme et ma fille gardaient moins de temps pour les soins de leur ménage, et moi, avec le courant absorbant du Dictionnaire, je n'avais plus de moments pour certaines occupations accessoires, qui me servaient à joindre, comme on dit, les deux bouts. »

La manière de vivre de Littré pendant de longues années d'incessant labeur devrait être sans cesse présente à tous ceux qui, parmi nous, rêveraient de perpétuer leur nom par de nobles créations. L'exis-

tence se partageait entre l'appartement de la rue d'Assas et la maisonnette du Mesnil. A huit heures seulement, l'écrivain se levait (nous verrons tout à l'heure la raison de cette heure en apparence tardive). Pendant qu'on faisait la chambre à coucher, qui était en même temps le cabinet de travail, Littré expédiait quelque besogne légère. De neuf heures jusqu'au déjeuner, il corrigeait les épreuves. A une heure, il reprenait place devant son bureau et travaillait jusqu'à trois heures pour le *Journal des Savants*. De trois heures à six heures, il s'attelait au Dictionnaire. Le dîner durait une heure environ. A sept heures, le bénédictin reprenait le Dictionnaire qu'il ne lâchait plus. Un premier relai le conduisait jusqu'à minuit où sa famille le quittait. Un second relai le menait jusqu'à trois heures du matin. Le plus souvent, la tâche qu'il s'était assignée était terminée à ce moment; parfois, il était obligé de veiller jusqu'à l'aube, mais ce surcroît de fatigue était l'exception.

« Le plus souvent, écrit encore Littré, trois heures étaient le terme où je quittais plume et papier, et remettais tout en ordre, non pour le lendemain, car le lendemain était déjà venu, mais pour la tâche suivante. Mon lit était là, qui touchait presque à mon bureau, et, en peu d'instants, j'étais couché. L'habitude et la régularité (remarque physiologique

qui n'est pas sans intérêt) avaient éteint toute excitation de travail. Je m'endormais aussi facilement qu'aurait pu faire un homme de loisir ; et c'est ainsi que je me levais à huit heures, heure de plusieurs paresseux. Ces veilles nocturnes n'étaient pas sans quelque dédommagement. Un rossignol avait établi sa demeure en une petite allée de tilleuls qui coupe transversalement mon jardin, et il emplissait le silence de la nuit et de la campagne de sa voix limpide et éclatante. Oh ! Virgile, comment as-tu pu, toi, l'homme des *Géorgiques*, faire un chant de deuil, *miserabile carmen*, de ces sons si glorieux. »

***

Je ne connais rien, je le répète, qui émeuve davantage que ces détails qui nous font involontairement rougir de tant de journées perdues, de tant de préoccupations vaines, de tant de distractions futiles. Rien ne peut mieux peindre l'homme modeste et bon que fut Littré, que ces leçons données aux laborieux de l'avenir par ce grand travailleur expiré sur sa tâche.

Il faudrait, d'ailleurs, plusieurs volumes pour étudier l'œuvre entière du grand savant, pour analyser un à un les multiples travaux qui furent

comme la distraction de ce cerveau si puissamment organisé. A côté du *Dictionnaire*, cette œuvre géante, Littré compte des œuvres comme cette curieuse traduction de l'*Enfer*, du Dante, en vers du XIII^e^ siècle, qui est d'autant plus intéressante que le poète avait d'abord eu l'idée d'écrire en vieux français la *Divine Comédie* tout entière. Tous les érudits connaissent également la traduction d'Hippocrate, la traduction de la *Vie de Jésus*, de Strauss; la *Médecine et les Médecins*, le Dictionnaire de Nysten, publié par Littré, avec M. Robin.

C'est par ces compilations plus que par ses traités philosophiques que vivra Littré. Ignotus, le grand portraitiste, a dit : « M. Littré a un pied-bot, c'est sa philosophie. »

Admirateur fervent, disciple enthousiaste, biographe éloquent d'Auguste Comte, Littré s'est, on le sait, séparé de lui sur certains points. L'école positiviste qui reconnaît pour maître Auguste Comte, en est arrivée fatalement à avoir, comme toute religion, son culte, ses formules, ses initiations; au lieu de sept sacrements elle en admet neuf, pensant sans doute qu'abondance de biens ne nuit pas; elle recommande trois prières quotidiennes et son *Invocation angélique* semble une réminiscence ou une parodie de l'*Ave Maria* que nous récitons tous les matins avec le *Pater*.

On n'explique pas bien, dans ces conditions, la nécessité du changement. Littré avait refusé de suivre l'École à laquelle il avait appartenu dans cette voie passablement illogique, et s'en tenait à un positivisme exclusivement scientifique. Sans doute l'esprit est confondu lorsqu'on voit un homme qui sait tout, s'obstiner à ne vouloir ignorer que Dieu ; mais il convient de dire que ces doctrines un peu brumeuses et alambiquées n'avaient rien de bien dangereux pour la foule qu'elles éloignaient par leur appareil triste et sérieux.

Ce qu'il faut ajouter, c'est que ce libre penseur fut vraiment digne de ce nom, qu'il aima par-dessus tout la liberté de la pensée humaine. Il fut, comme homme privé, le plus tolérant de ses contemporains ; comme homme public, il s'affirma en toute circonstance le défenseur des droits de la conscience. On n'a pas oublié qu'il combattit énergiquement le néfaste article 7 et qu'il protesta contre l'exécution des décrets.

***

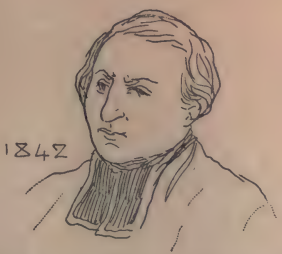
Une évolution plus complète s'était-elle, comme on l'a dit, opérée, dans les dernières années, dans l'esprit de Littré ? Cette intelligence qui, si longtemps, avait cherché la Vérité avec une incontestable

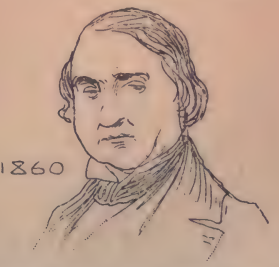
bonne foi, finit-elle par la trouver? Ce point est à peu près hors de doute aujourd'hui.

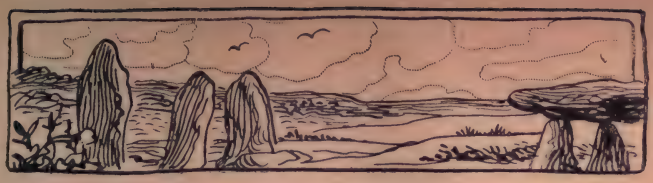
Il est certain, en effet, que Littré avait été baptisé quelques mois avant sa mort, et on en peut conclure que ce premier pas vers l'Église avait été suivi d'un autre plus considérable. On sait également que deux Sœurs de Charité prièrent devant le lit funèbre du grand savant, et qu'avant d'aller dormir au champ de l'éternel repos l'infatigable travailleur reçut les dernières prières de l'Église.

Personne ne pourra dire, en tous cas, comme on l'a fait souvent en pareille circonstance, que l'acquiescement de Littré à l'idée religieuse fut le résultat d'une diminution de son intelligence, car, jusqu'à l'heure suprême, le grand laborieux est resté en possession de ses facultés. Ce serait donc dans la plénitude de sa volonté et par une détermination réfléchie de sa conscience que Littré aurait adhéré aux doctrines consolantes et élevées qui assignent à l'homme une origine immortelle et proclament que tout ne se réduit pas pour lui à un court passage à travers la vie matérielle.

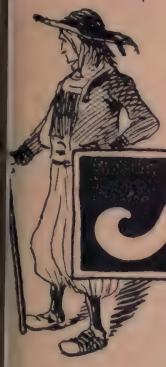
ERNEST RENAN







ERNEST RENAN



J'ai passé ma vie avec des libres penseurs qui étaient des esprits charmants et de fort honnêtes gens. J'ai vécu avec des indifférents, des sceptiques, des athées, des bouddhistes. J'ai eu souvent, avec des Juifs, des conversations très intéressantes et très cordiales. Le seul homme qui m'ait toujours inspiré une invincible répugnance, c'est Renan... Quand Victor Hugo me proposa de me faire dîner avec lui, je déclinai l'invitation poliment en disant mon sentiment au poète qui, au fond, était de mon avis.

Cet homme, en effet, m'a toujours paru l'incarnation complète d'un type pour lequel j'éprouve un insurmontable éloignement : le mauvais prêtre, celui

qui a conservé toutes les allures extérieures du prêtre, et qui poursuit d'une haine à la fois doucereuse et atroce la Religion qu'il a reniée! « De tous les venins connus, disait Saint-Victor, le fiel de cuistre est le plus violent. » En écrivant ceci, Saint-Victor pensait sans doute à Renan.

Il n'y a rien chez Renan du grand révolté, du blasphémateur audacieux qui lève un poing menaçant vers le ciel, pour protester contre les iniquités de la terre, rien de Jean Huss ou de Luther. Avec ses affectations d'artiste, il resta toujours le « monsieur prêtre » en rupture de sacerdoce.

Optimi pessima corruptio. Les qualités du prêtre, la réserve et la prudence, deviennent, chez celui qui tourne mal, de l'hypocrisie et de la fourberie. Renan était ainsi. L'homme cauteleux et dissimulé n'avançait pas un mot sans des restrictions qui le détruisaient ; il regardait son interlocuteur avant de se décider à parler dans un sens ou dans un autre.

Cet échappé de séminaire, qui n'avait pas consenti à obéir au Christ, avait devant les puissants du jour des platitudes de bedeau, comme il avait devant les spectacles de la vie, des étonnements de badaud. Un bedeau badaud, c'était tout lui : « Jocrisse dans un bénitier » a dit le sculpteur Préault.

L'homme était, cependant, par certains côtés, d'un habileté incontestable, d'un savoir faire étonnant. Il a ébloui les imbéciles avec sa « science » ; il a affolé les snobs avec son « dilettantisme ».

Or, voulez-vous avoir un échantillon de la méthode scientifique de Renan?

L'auteur de l'*Antechrist* a décrit l'arrivée de saint Paul à Rome et raconté les premiers progrès de l'idée chrétienne, avec l'accompagnement ordinaire des *il se pourrait* et des *peut-être*. Il s'agit maintenant de la mort de l'apôtre.

« Il n'est *nullement impossible* que la fin du grand apôtre ait été tout à fait ignorée. Dans la course que certains textes *lui attribuent* du côté de l'Occident, un naufrage, une maladie, un accident quelconque *purent* l'enlever. Comme il n'avait pas en ce moment autour de lui sa brillante couronne de disciples, les détails de sa mort *seraient restés* inconnus ; plus tard, la légende y *aurait* suppléé en tenant compte, d'une part, de la qualité de citoyen romain que les *Actes* lui donnent, de l'autre, du désir qu'avait la conscience chrétienne d'opérer un rapprochement entre lui et Pierre.

« Certes, une mort obscure pour le fougueux apôtre a quelque chose qui vous sourit. Nous *aimerions à rêver* Paul sceptique, naufragé, abandonné, trahi par les siens, seul, atteint du désenchantement

de la vieillesse ; il nous plairait que les écailles lui fussent tombées une seconde fois des yeux, et notre incrédulité douce aurait sa petite revanche si le plus dogmatique des hommes était mort triste, désespéré, (disons mieux), tranquille sur quelque rivage ou quelque route de l'Espagne, en disant, lui aussi : *Ergo erravi.* »

Ainsi, en face d'un des points les plus intéressants de l'histoire chrétienne, le martyre de Saint Paul, Renan confesse qu'il ne sait absolument rien. Paul a été martyrisé à moins qu'il ne soit mort autrement. Et de cette hauteur de science que M. de la Palisse eût atteinte sans quitter son fauteuil et sans ouvrir un livre, de cette hauteur de science, Renan s'élance dans le bleu et nous esquisse son petit château en Espagne. Il nous confie ce qui lui plairait le mieux, à lui Renan, et mesurant à sa taille le grand apôtre des gentils, il montre le croyant intrépide ayant du vague à l'âme et se prenant à douter. Remarquez que cela ne repose *absolument sur rien*, mais Renan croit qu'un Saint Paul désabusé ferait bien dans le paysage, et il nous le dit.

De tels procédés sont tout simplement écœurants. Qu'un savant en arrive à des convictions entièrement contraires aux dogmes catholiques, qu'après de patientes études, il formule ses convictions, qu'il

nie, qu'il blasphème même, c'est le droit de ce savant de chercher la Vérité et d'affirmer cette Vérité quand il croit l'avoir trouvée. Mais l'indignation vous prend quand un homme se permet de toucher aux plus graves problèmes qui préoccupent l'âme humaine, qu'il remue les plus terribles questions, qu'il trouble les faibles séduits par ses allures de docteur, pour arriver à vous dire comme conclusion : « Vous savez, c'est comme cela, à moins que ce ne soit autrement ; en tous cas, voilà comme j'aimerais que cela soit... »

Ces exercices de haute fantaisie sont la plus sinistre de toutes les farces. Il est juste de parler quand on croit savoir. Il peut même y avoir parfois quelque chose de grand par certains côtés à assumer la lourde responsabilité de s'élever seul contre la croyance universelle et l'autorité d'une Eglise. Mais entrer au saint lieu pour y fariboler et faire des culbutes est incontestablement d'un goût douteux. Si, en quelque procès célèbre, un témoin interrompait tout à coup l'audience pour proclamer ce que sa conscience lui assure être la vérité, on l'écouterait ; et, se trompât-il, on lui saurait gré d'avoir manifesté l'opinion de sa conscience. Mais l'accueil serait tout différent pour le fantaisiste qui troublerait le recueillement des juges et l'attention

de l'auditoire pour venir avec force circonlocutions déclarer qu'il ne sait rien.

— « Si vous ne savez rien, taisez-vous », dirait le président...

Le dilettantisme, chez Renan, est à la hauteur de la méthode scientifique. Ce dilettantisme devant lequel il fut si longtemps de bon goût de se pâmer consistait, par exemple, à plaindre Judas, *ce pauvre Judas chez lequel l'administrateur avait tué l'apôtre*, *le pauvre Judas dont la folle envie de quelques pièces d'or avait fait tourner la tête* (expressions textuelles de la *Vie de Jésus*).

Un autre personnage de prédilection de Renan, pour lequel il éprouve des sympathies manifestes, c'est Néron, *ce pauvre jeune homme* (l'*Antechrist*, page 314, ligne 13).

Je ne sache point de portrait plus intéressant, non pour le portrait lui-même, mais pour la façon dont il a été exécuté que ce portrait de Néron sur lequel Renan se reprend à vingt-cinq fois. A peine a-t-il mis un mot sur le monstre qu'il se reprend, qu'il s'accuse mentalement du crime de lèse-majesté; s'il écrivait sur des tablettes de cire, il effacerait avec sa langue les passages attentatoires au « divin Néron ». Du moins, avec ces réticences, ces rétractations, ces atténuations, ces *néanmoins* dont il a le

secret, s'efforce-t-il d'amortir, d'éteindre, d'affaiblir les tons un peu vigoureux : « On ne peut pas dire précisément que le malheureux manquât de cœur ni de tout sentiment du bien et du beau. Loin d'être incapable d'amitié, il se montrait souvent bon camarade, et c'était là *justement ce qui le rendait cruel* ; il voulait être aimé et admiré pour lui-même et s'irritait contre ceux qui n'avaient pas avec lui ces sentiments. La principale cause de sa haine contre Thraséas fut qu'il désespéra d'obtenir son affection. »

Voyez-vous ce tigre bénévole disant à Thraséas : « Veux-tu jouer avec moi » et le tuant parce que l'autre ne veut pas l'aimer ? Marat aussi, celui que Camille Desmoulins appelait également le « divin Marat », s'écriait : « La Fraternité ou la Mort! »

L'incendie de Rome ! Mais c'est un acte indispensable. Néron voulait rebâtir Rome. Comment vouliez-vous qu'il fît ? Pour exécuter ses plans, Néron, d'après Renan, n'avait réellement qu'un moyen : l'incendie.

« Qu'on ne dise pas qu'avec son pouvoir il avait des moyens plus simples que l'incendie pour se procurer les terrains qu'il désirait. Le pouvoir des empereurs, sans bornes en un sens, trouvait d'un autre côté bientôt sa limite dans les usages, les préjugés d'un peuple conservateur au plus haut degré de ses monuments religieux. Rome était pleine de

sanctuaires, de lieux saints, d'*aræ*, d'édifices qu'aucune loi d'expropriation n'aurait pu faire disparaître. César et plusieurs autres empereurs avaient vu leurs desseins d'utilité publique, surtout en ce qui concerne la rectification du cours du Tibre, traversés par cet obstacle. »

Nous avons vu Néron bon camarade, un peu brutal peut-être (mais après tout, pourquoi Thraséas ne l'aimait-il pas?), nous avons vu Néron bienfaiteur de Rome malgré les préjugés et pratiquant la grande expropriation. Voici maintenant Néron amoureux; nous entrons au pays du rose.

« Et disons-le, en effet, quelque singulier que cela puisse paraître, on conçoit que malgré tout les femmes l'aient aimé!... Elles (les femmes) sont surtout indulgentes pour l'artiste égaré par l'ivresse de son art, pour un Byron victime de sa chimère et poussant la naïveté jusqu'à traduire en actes son inoffensive poétique... »

Renan imite ces femmes qu'il imagine amoureuses du « naïf » Néron; il prend carrément parti pour l'impérial artiste « épris de sa chimère ». Tandis que flamboient dans les allées du Colysée ces torches vivantes qu'on nommait des chrétiens, tandis que tombaient les vierges le corps ouvert par la griffe d'un lion, quelque esclave peut-être s'enfuyait pour ne pas voir et pleurait dans un coin de Rome. Renan

. s'approche volontiers de ces résines humaines qu'on aperçoit brûlant encore dans le lointain des siècles écoulés; il se penche curieusement pour regarder dans l'arène dont le sable fin est mouillé de sang, mais ce n'est ni pour maudire les bourreaux ni pour bénir les victimes. Ce baptisé est avant tout préoccupé de l'esthétique que pouvaient avoir en leurs crispations suprêmes ses frères et sœurs en Jésus-Christ. Ecoutons-le nous communiquer en son langage les sentiments que lui inspirent ces agonies effroyables, ces supplices d'un raffinement inouï et ces héroïsmes plus étonnants encore que les cruautés des tortionnaires.

« Ce jour fut également celui où se créa, par une antithèse étrange, la charmante équivoque dont l'humanité a vécu des siècles et, en partie, vit encore. Ce fut une heure comptée au ciel (?) que celle où la chasteté chrétienne, jusque-là si soigneusement cachée, apparut au grand jour devant cinquante mille spectateurs, et posa comme en un atelier de sculpteur dans l'attitude d'une vierge qui va mourir. Habitué à marcher toujours à la tête de son siècle dans les voies de l'inconnu, Néron eut, ce me semble, la primeur de ce sentiment et découvrit, en ses débauches d'artiste, le philtre de l'amour de l'esthétique chrétienne. »

Que pensez-vous de ce philtre d'amour de l'esthé-

tique chrétienne que Néron trouve dans ces entrailles ouvertes, dans ces seins en lambeaux, dans ces os qui craquent dans la gueule des fauves ? Il n'est pas un mot là-dedans qui n'ait sa grâce et sa désinvolture, son exquisité et sa suavité. *Un atelier de sculpture*... Sommes-nous assez galbeux? *Cette primeur* d'agonie fait-elle assez bien et montre-t-elle assez éloquemment ces blasés grandioses comme Néron et Renan, pour lesquels les ardentes caresses des femmes les plus belles n'ont plus de mordant et qui ne comprennent la Volupté que relevée par l'âcre parfum du sang?

Eh bien! l'homme qui écrit cela n'est pas un méchant homme dans l'acception que l'on donne d'ordinaire à ce mot; c'est tout bonnement un défroqué qui se drape dans la robe flottante d'un Pétrone, un grand benêt de séminariste qui pose pour l'orgiaque. Il serait bien heureux de donner à supposer que lui aussi est un monstre, il s'efforce de se *gigantesquiser*, c'est la grenouille des marais qui veut être aussi farouche que le tigre. Néron lui sert de piédestal, il lui monte sur les épaules pour faire croire qu'il a quelque chose de néronesque, qu'il est capable de brûler Paris par dilettantisme et de tortionner violemment sous prétexte d'esthétique. Nous autres, artistes, nous sommes comme cela, semble-t-il dire...

Dans la réalité, Renan était un gros homme de tournure assez vulgaire que tous les Parisiens ont pu rencontrer, marchant les yeux bas et les épaules hautes, enveloppé dans une tristesse immense qui faisait froid quand on le regardait, semblant ployer sous le poids d'un malheur que l'on devinait irréparable et qui cependant, dans les cœurs les plus sensibles, n'éveillait rien qui ressemblât à la compassion. Ainsi, il s'en allait traînant le spectacle d'une infortune devant laquelle la pitié des meilleurs se changeait en une horreur invincible. Ainsi il a passé les dernières années de son existence, inspirant vaguement à ceux qui l'entrevoyaient l'idée d'un sacristain qui aurait bu toutes les burettes et qu'on aurait chassé pour ce méfait,.

La vie de ce défroqué peut être citée comme le plus complet exemple de la bassesse intellectuelle triomphante. Renan fut certainement le suiveur de Fortune le plus cynique qu'on ait vu en ce siècle.

De tous les écrivains de ce temps ce prétendu libre penseur fut incontestablement l'homme qui pensa le moins librement. Il n'eut pas une seule fois dans son existence le courage de défendre une cause vaincue. Il ne s'éleva jamais contre une injustice ; il ne flétrit jamais un abus ; il n'éveilla jamais dans les âmes une généreuse passion. Il ne protesta

pas une seule fois, je ne dis pas devant un succès injustifié, mais même devant une popularité malsaine, un engouement stupide. Quel que fût le favori acclamé la veille par la foule, il était un approbateur du lendemain. Le talent de l'écrivain a pu parfois exciter l'admiration par certains bonheurs d'expression, le caractère de l'homme n'a jamais éveillé que le mépris.

Il avait dû sa situation à l'Empereur qui, grâce à Mme Cornu, lui avait confié de coûteuses missions et donné une chaire au Collège de France. Une fois l'Empire tombé, il essaya de se rattacher à la République qui n'en fit, d'ailleurs, qu'un cas médiocre et ne voulut pas de lui dans son personnel politique.

Il avait commencé par parler durement des Sémites et l'on n'a pas oublié ce qu'il a dit d'eux dans son *Histoire générale des langues sémitiques :*

« La race sémitique, selon lui, se reconnaît presque uniquement à des caractères négatifs ; elle n'a ni mythologie, ni épopée, ni science, ni philosophie, ni fiction, ni arts plastiques, ni vie civile ; en tout, absence de complexité de nuances, sentiment exclusif de l'unité. »

« La moralité elle-même, ajoute-t-il, fut toujours entendue par cette race d'une manière fort différente de la nôtre. Le Sémite ne connaît guère de

devoirs qu'envers lui-même. Poursuivre sa vengeance, revendiquer ce qu'il croit être son droit, est à ses yeux une sorte d'obligation. Au contraire, lui demander de tenir sa parole, de rendre la justice d'une manière désintéressée, c'est lui demander une chose impossible. Rien ne tient donc dans ces âmes passionnées contre le sentiment indompté du *moi*. La religion, d'ailleurs, est, pour le Sémite, une sorte de devoir spécial, qui n'a qu'un lien fort éloigné avec la morale de tous les jours. »

Dès que les Juifs furent maîtres de la France, Renan s'épuisa en adulations serviles à leur égard. Toutes les fois que la question sémitique revenait sur le tapis, on allait trouver le complaisant d'Israël, et il déclarait que les Antisémites étaient des scélérats et que les Juifs qu'il avait traités si injurieusement jadis étaient les modèles de toutes les vertus.

Goncourt nous a montré Renan pendant le siège de Paris, aux dîners de chez Brébant, acclamant l'Allemagne victorieuse en plein bombardement, pendant qu'on ramassait sur le pavé des rues de Montrouge des entrailles de petits enfants tués par les obus prussiens.

C'est encore là une page qu'il faut citer :

« Ce soir chez Brébant, lisons-nous dans le *Journal*

de Goncourt, on se met à la fenêtre, attiré par les acclamations de la foule sur le passage d'un régiment qui part. Renan s'en retire vite avec un mouvement de mépris et cette parole : « Dans tout cela, il n'y a pas un homme capable d'un acte de vertu... »

Renan, relevant la tête de son assiette :

« Dans toutes les choses que j'ai étudiées, j'ai toujours été frappé de la supériorité de l'intelligence et du travail allemands... *Le catholicisme est une crétinisation de l'individu;* l'éducation par les Jésuites ou les Frères de l'école chrétienne arrête et comprime toute vertu summative, tandis que le protestantisme la développe.

« Berthelot continue ses révélations désolantes, au bout desquelles je m'écrie : — Alors, tout est fini, il ne nous reste plus qu'à élever une génération pour la vengeance !

— Non, non, crie Renan, qui s'est levé, la figure toute rouge : non, pas la vengeance. *Périsse la France! Périsse la Patrie!* Il y a au-dessus le royaume du Devoir, de la Raison... »

Ce jour-là, ce n'était peut-être pas tant le mauvais citoyen qui parlait que le badaud à l'âme vulgaire qui admirait niaisement l'empereur d'Alle-

magne, parce qu'il était le triomphant du jour, qu'il était le plus fort.

Voilà l'homme que Paris a enterré en grande pompe, avec de la troupe, des députations officielles, tout un cortège de personnages plus ou moins notables. La jeune génération qui n'est déjà que trop portée à ne croire qu'à ce qui réussit a eu là une jolie leçon à méditer.

En dehors d'un rôle politique qu'il aurait rêvé, et qu'un vague instinct de la probité publique se refusa à lui laisser jouer, Renan obtint à peu près tout ce qu'un homme comme lui pouvait convoiter. La Fortune banale qu'il avait si bassement flagornée ne lui fut pas cruelle. Ceux qui ont exercé une influence réelle sur les idées de leur temps, Auguste Comte, Pierre Leroux, Proudhon, sont morts contestés et pauvres ; Renan obtint ce qu'il souhaita. Il fut administrateur du Collège de France, membre de deux Académies, professeur, membre d'innombrables commissions, grand officier de la Légion d'honneur.

Et cependant, il est à peu près certain, je le répète, que ce prébendier laïque ne fut pas heureux? Il le disait trop pour que cela fût vrai. Les cris de joie qu'il poussait à chaque instant dans les banquets devaient répondre à quelque cruelle souf-

france intérieure, à quelque déchirement de conscience qu'il s'efforçait de dissimuler... Sosie, qui était un valet, lui aussi, chantait quand il avait peur...

Ce fut, du reste, la période la plus attristante et la plus agaçante aussi que cette phase de perpétuels appels au plaisir.

Rien n'était pénible à entendre comme les *Gaudeamus igitur* qui sortaient sans cesse de ces lèvres flasques et pendantes. C'était le ricanement sénile de Voltaire, moins l'esprit du XVIII^e^ siècle.

On songeait à ces vieilles femmes qui font l'amour dans les démolitions, à ces stryges en guenilles qui surgissent parfois de quelque terrain vague et qui, avec une contraction de la bouche édentée, murmure à l'oreille du passant attardé : « Veux-tu venir t'amuser avec moi ? »

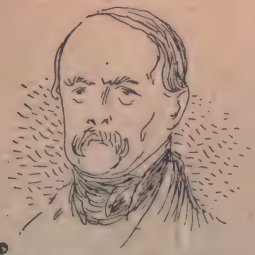
« S'amuser », c'était le mot textuel. « Je voudrais m'amuser », disait Renan dans un discours prononcé à Brehat. Le *Figaro* avait le courage de déclarer *exquis* ces badinages macabres qui évoquaient à l'esprit la page d'une sinistre intensité d'effet dans laquelle Michelet parle de ces squelettes qui ont encore l'air de rire.

« Exquis », était l'épithète obligatoire dans certains milieux, quand il s'agissait de Renan.

Ayant flatté tout ce qui pouvait le servir, Renan n'avait pas manqué de courtiser le Boulevard qui est une force à sa façon. Il était cher aux boulevardiers. Ils le tenaient pour un artiste incomparable sans, bien entendu, avoir lu ses livres. Ils déshonoraient, en l'appliquant à cet être d'essence si commune, ce mot de *dilettante* qui exprime une maîtrise hautaine et souriante à la fois sur soi-même! une sérénité supérieure que Renan ne connut jamais.

Les applaudissements des snobs ne lui manquèrent pas plus au moment de la mort qu'ils ne lui avaient fait défaut pendant la vie. Espérons pour Renan qu'il aura eu également, ce qui vaut mieux, les prières de bons et braves prêtres qui l'avaient connu au séminaire alors qu'il affichait une ferveur dont sa correspondance porte la trace. Ces prêtres auront peut-être demandé à Dieu d'être miséricordieux pour l'âme de ce savant médiocre et de ce virtuose de la phrase, qui fut surtout un sophiste habile, et qui n'usa du talent que le ciel lui avait donné, que pour mentir et pour corrompre...

BISMARCK



BISMARCK

On peut dire de Bismarck qu'il est mort deux fois : avant de mourir pour de bon, il était disparu depuis longtemps. Du jour où il n'avait plus été tout, il n'avait plus été rien..,

Pendant de longues années, le monde avait eu les yeux fixés sur ce tout-puissant qui pouvait, à son gré, assurer la paix ou déchaîner la guerre. Il faisait l'effet d'un demi-dieu sur le visage duquel les peuples réglaient leur attitude et les ambassadeurs composaient leur visage. Puis, un beau jour, son maître, avec une joie mauvaise d'enfant ingrat et vicieux qui se venge sur l'être qui lui est supérieur, avait envoyé coucher l'homme devant

qui tout tremblait, et tout avait été fini... Depuis la chute de Séjan, on n'avait pas vu d'écroulement plus complet.

Bismarck aurait été oublié trois mois après si, en bons Samaritains, les *reporters* n'avaient un peu pansé les plaies de ce blessé étendu sur la route, s'ils n'avaient pas, ainsi qu'il est dit dans l'Écriture, transporté le Titan foudroyé à l'hôtellerie de la *Belle Réclame* où l'on s'occupa de lui quelque temps.

Ils sont rares, décidément, ceux qui savent rester grands quand ils sont dépossédés du pouvoir. Je ne vois guère d'hommes de cette taille en dehors de Dioclétien, qui préférait au gouvernement du monde la satisfaction d'arroser ses laitues à Salone, et de Charles-Quint qui, après avoir failli réaliser le rêve de la monarchie universelle, s'amusait, au monastère de Saint-Just, à remonter les horloges... Si Bismarck avait eu du goût pour cette distraction pacifique, il était, mieux que tout autre, à même de la satisfaire avec les innombrables pendules que les Prussiens nous ont enlevées pendant la campagne de France...

Bismarck préféra épancher son cœur ulcéré dans le sein *d'interviewers* qui, à la fin, commençaient à se faire rares, et ce fut un spectacle assez rapetissant pour l'humanité que de voir cet homme qui avait

accompli par le fer et le sang une œuvre qui parut gigantesque à certains moments, déblatérer contre son maître, ainsi que c'est l'usage chez les domestiques renvoyés.

On apprit là, comme il arrive lorsqu'on pénètre dans l'intérieur de certaines maisons, que la cuisine n'était pas très propre dans la maison des Hohenzollern. Bismarck révéla lui-même qu'il avait été faussaire, qu'il avait *truqué* la dépêche d'Ems pour rendre inévitable une guerre qui allait coûter la vie à des centaines de milliers d'hommes. On sut que l'Allemagne avait roulé l'Autriche et que, pendant qu'elle s'alliait avec elle, elle avait conclu un contre-traité avec la Russie.

En dehors de quelques indiscrétions et de quelques aigreurs, les *ultima verba* dans lesquels l'ex-chancelier cherchait à satisfaire sa loquacité sénile, étaient généralement d'une rare banalité. Cet homme qui a joué un personnage si considérable sur la scène du monde, qui a été mêlé à de si formidables événements, n'a point légué à l'humanité une de ces paroles qui survivent, qui ouvrent un horizon sur l'Avenir ou qui formulent une pensée un peu haute.

Les considérations qu'il émettait sur la politique ressemblaient aux dires d'un Prudhomme ou d'un Tupinier qui aurait eu la patience de lire et de s'as-

similer les articles que le *Temps* ou les *Débats* publient de temps en temps sur ces questions.

Sans doute les *Propos de table* recueillis avec un soin pieux, par Busch, contiennent bien des snobismes de ce genre, mais la valeur des propos dépend de l'endroit où est placée la table. A la table de la petite maison de Versailles où Bismarck, vainqueur de la France, tenait sa cour pendant la guerre, tout paraissait prophétique et génial; à la table du solitaire de Friedrichsruhe, les propos semblaient médiocres. « Quand vous jugez un homme en place, dit Montaigne, vous lui comptez toujours la hauteur de ses patins. »

Est-ce donc que Bismarck, ainsi que quelques-uns de ses amis l'ont prétendu, ait été un homme surfait? Assurément non. Mais ce ne fut ni une belle âme, ni un esprit d'une vaste envergure. Ce fut exclusivement un homme d'action et de ruse qui, par un travail acharné, s'était préparé dès la jeunesse au rôle que lui donna la Destinée.

***

Pour bien comprendre Bismarck, pour assister en quelque sorte à sa formation, il faut relire les lettres qu'il écrivait de Francfort, alors qu'il n'était encore

qu'un débutant dans la diplomatie ou que, tout au moins, il n'occupait qu'un poste de second ordre. Il est impossible d'imaginer rien de plus curieux et de plus instructif que cette correspondance qui va de 1851 à 1859.

Bismarck n'est pas encore le chancelier de fer, l'homme terrible, le personnage fatal dont les insomnies occuperont l'Europe; c'est un diplomate laborieux, zélé, attentif aux moindres détails, qui s'acquitte avec un patriotisme infatigable d'une mission difficile.

Si elle n'est pas la période la plus éclatante de l'homme d'État, cette période est peut-être celle qui montre le mieux quelle base solide il y a dans certains succès qui ont l'air de révélations soudaines.

Le vulgaire admire surtout l'être en évidence qui commande, qui est le maître, qui réussit, qui fait du bruit. Les hommes d'étude, au contraire, apprécient davantage peut-être l'être de travail acharné, de dévouement obscur qui, dans des fonctions relativement secondaires, consacre toute l'énergie de sa nature, toutes les forces de son intelligence à servir son pays sans avoir le stimulant de la gloire et de la pleine lumière.

Nommé d'abord conseiller intime de légation, puis ministre près de la Diète de Francfort, en remplacement de M. de Rochow, M. de Bismarck occupait,

sinon le plus brillant de tous les emplois, du moins celui qui pouvait avoir le plus d'importance au point de vue de l'avenir.

Comme tant d'antiques institutions que l'on ne commence à juger équitablement que depuis qu'elles n'existent plus, l'organisation de la Confédération germanique, telle qu'elle avait été conçue après le Congrès de Vienne, et telle qu'elle subsistait encore en 1851, avec de légères modifications, apparaît comme un chef-d'œuvre de prévoyance et d'humanité.

Les diplomates de la vieille école qui rédigèrent ces fameux traités de 1815, qu'on a tant maudits, n'étaient pas des humanitaires déclamateurs comme ceux que nous avons connus et qui, en bêlant toujours, ont fait tuer tant de milliers d'hommes et finalement obligé l'Europe à vivre depuis plus d'un demi-siècle dans un état de paix armée qui est un véritable retour à la barbarie et qui épuise et ruine financièrement et socialement les nations

Très peu illusionnaires sur le fond de la nature humaine, exempts de toute sensiblerie vaine, ils avaient puisé cependant, dans le spectacle des hécatombes de l'Empire, l'horreur du sang versé. Ils ne disaient pas : « Guerre à la guerre. » « Il faut tuer la mort ; » ils ne rêvaient pas des *États-Unis d'Europe* ; mais ils estimaient que des gens malins

pouvaient enchevêtrer tellement les intérêts, équilibrer si bien les forces qu'ils diminueraient dans des proportions considérables les chances de conflit armé.

Ils ont réussi, somme toute, puisque jusqu'à la campagne de Crimée l'Europe est restée à peu près tranquille, et que les peuples, en cultivant leurs jardins et en buvant sous les tonnelles, ont pu chanter paisiblement les vers de Béranger contre l'infâme Sainte Alliance.

Sous ce rapport, encore une fois, la Confédération germanique était une conception très habile. C'était une sorte de canon d'un modèle bizarre et rassurant: il fallait, pour le charger, le consentement d'une douzaine d'intéressés; quand la poudre était prête, les boulets manquaient; on délibérait ensuite longuement sur la nécessité de le tirer, sur la direction à donner au tir.

Enfin, lorsque tout semblait terminé, les deux artilleurs, la Prusse et l'Autriche, ne se trouvaient pas d'accord; on rédigeait des *memorandum* et l'on envoyaient des notes que des personnages très graves, chamarrés d'innombrables croix, pesaient minutieusement dans des balances à diamants, pour en arriver à supprimer une virgule, sauf à en référer à leurs souverains respectifs pour l'acceptation défi-

nitive. Grâce à tous ces délais, les pauvres paysans avaient le temps de mourir de vieillesse en conservant leurs bras et leurs jambes...

Tout était combiné dans cette machine pour la rendre inoffensive. Les contrepoids s'y multipliaient; l'Allemagne catholique, représentée par l'Autriche, y contrebalançait l'Allemagne protestante, et il suffisait parfois d'une cour minuscule comme Reuss, Oldenbourg, Lippe ou Gotha, pour déplacer la majorité et rendre une guerre générale impossible. Cela grinçait, cela ne tenait pas debout, mais résistait, durait. « Cet édifice branlant », comme l'appelle sans cesse M. de Bismarck, avait la solidité exceptionnelle de certaines constructions provisoires.

C'est dans l'étude de ces rouages compliqués que le comte de Bismarck passa près de sept années, luttant pied à pied contre le comte de Rechberg, le représentant de l'Autriche, informant son gouvernement des plus petits faits qui se produisaient dans des cours de troisième ordre.

On devine ce que cet homme au tempérament fougueux et violent, cet homme désireux d'action dut souffrir en constatant toujours l'impossibilité de rien faire pour assurer à la Prusse la direction du mouvement allemand. Au milieu de tous ces atermoiements, de toutes ces intrigues, de toutes ces

discussions cérémonieuses à propos de quelque droit de préséance, il s'agitait comme un diable dans un bénitier, — dans un bénitier qui aurait été rempli d'eau bénite de cour.

De temps en temps il a d'effroyables colères et il prie qu'on l'excuse « si le trop-plein de son cœur fait déborder son encrier ». Il n'en est pas moins le plus docile des serviteurs, le plus soumis à cette « discipline prussienne », dont il fait si bien l'éloge ; le plus attentif à ne point imposer ses vues à son gouvernement, tout en le tenant exactement au courant, en l'éclairant autant qu'il peut.

C'est en ceci, c'est dans ce rôle de second plan qu'il se montre vraiment grand, qu'il déploie ces qualités sérieuses, ces vertus silencieuses qui, nous le répétons, nous semblent plus admirables que les succès qui frappent la foule et dans lesquels le hasard souvent a la principale part.

*
* *

L'idée fixe de M. de Bismarck, dès lors, est de saisir un jour, de mettre aux mains de la Prusse seule cet instrument qui n'est à personne ; c'est d'arriver à déboulonner, à dévisser à son profit cette machine qu'il analyse si subtilement, qu'il examine dans tous les sens avant de la briser.

Chose navrante à dire, c'est de la France, de la France à laquelle cette organisation est si profitable qu'on la dirait faite pour elle, que viennent à l'ambitieux les premiers encouragements.

On a les larmes aux yeux lorsqu'on songe au présent et qu'on voit la situation que la France occupe alors en Europe. L'Autriche, avec laquelle nous n'avons aucun point de contact direct, que ne sépare de nous aucun intérêt, recherche notre alliance. Napoléon III, comme déjà pris de vertige, semble attiré vers ce roi de Prusse qu'il reverra pour la dernière fois dans une ferme aux environs de Sedan ; il manifeste le premier le désir de venir lui rendre visite.

« Le souverain des Français, écrit à cette occasion Bismarck, dans une lettre datée du 10 mai 1856, joue en ce moment un rôle tellement considérable dans les combinaisons de la politique européenne, et son amitié, réelle ou même apparente, est tellement recherchée par les princes les plus puissants, que ce serait non seulement un hommage formel à la Prusse, mais encore un fait d'une haute importance politique, s'il visait à l'honneur de faire visite à notre auguste maître, pendant que les empereurs de Russie et d'Autriche songent peut-être à venir au-devant de lui jusqu'à Paris, et que

nombre d'autres princes ne sont occupés qu'à songer au moyen de pouvoir suivre l'exemple du roi de Wurtemberg sans que leur position en souffre... »

Le prince Napoléon qui, à une réelle intelligence, a toujours joint ce don étrange de voir absolument faux, fait les premières avances à M. de Bismarck, lequel — sa correspondance l'atteste — est presque gêné de cette expansion.

Au récit d'un entretien de l'empereur avec le comte de Bismarck, de passage à Paris, on peut prévoir que la France abandonnera les faibles et n'entreprendra rien plus tard, pour empêcher l'écrasement du malheureux et héroïque Danemark.

La correspondance s'arrête au mois de mars 1859. M. de Bismarck, nommé ambassadeur à Saint-Pétersbourg, adresse à son gouvernement un mémoire « sur la nécessité, pour la Prusse, d'inaugurer une politique indépendante en Allemagne ».

Ce mémoire, qui est comme le résumé de sept ans d'observations, est un chef-d'œuvre de clarté et de prévoyance. On sent, à la façon dont l'homme d'État décrit tous les moyens d'influence de l'Autriche, qu'il est prêt à la combattre sur tous les terrains, et qu'il sera assez habile pour l'embarquer dans cette guerre des duchés qui la conduisit à Sadowa.

La Presse, particulièrement, pour laquelle il n'a

pas été tendre dans la première partie de sa carrière, va devenir entre les mains de Bismarck un outil dont il jouera comme personne.

Bien des réflexions viennent à l'esprit devant ces documents qui nous permettent de juger, pour ainsi dire pièces en mains, les faits contemporains. Jadis, c'était souvent après deux ou trois siècles que les historiens, en remuant la poussière des archives, pénétraient dans les coulisses de la politique et pouvaient connaître les négociations qui avaient précédé et déterminé les événements. Aujourd'hui tout est modifié et l'histoire, elle aussi, semble se faire à la vapeur.

Le caractère de Bismarck, sans doute, est pour beaucoup dans ce changement.

Il est permis, cependant, en lisant cette correspondance, de se demander si Bismarck a toujours été l'homme astucieux, fourbe, le cynique entremetteur qui ne recule devant aucun moyen et qui apparaîtra dans l'histoire comme une sorte de Robert Macaire génial.

On serait tenté de croire qu'il s'est perverti en vieillissant. Le grand trompeur se révèle là plutôt brutal et sincère et il montre une certaine franchise à dire ce qu'il pense.

Dès son arrivée à Francfort, il déclare « qu'il con-

sidère les rapports fédéraux comme une infirmité de la Prusse qu'il faudra guérir *ferro et igne*, tôt ou tard. »

Il parle de ce qu'il sait, il sait ce qu'il veut, et la force des choses, l'aveuglement des hommes, les passions de ses adversaires finissent, à un moment donné, par lui mettre les atouts dans la main.

Ce qu'il redoute par-dessus tout, c'est qu'on le croie capable d'une politique de sentiment. Contre cette idée, il se défend avec une énergie incroyable :

« Je ne voudrais pas, dit-il, que Votre Excellence me crût accessible à une politique de sentiment, soit active, soit passive, vis-à-vis de l'étranger. L'intérêt de la Prusse est le seul poids normal qui doive entrer dans la balance de notre politique, et s'il y avait eu quelque chance de servir ces intérêts en prenant part à la guerre contre la Russie, de manière à répondre aux intentions de notre auguste souverain, je n'aurais certes pas été au nombre des adversaires d'une pareille guerre. Du reste, je n'affirme en rien qu'à Saint-Pétersbourg on s'imagine nous devoir la moindre reconnaissance. »

Ces quelques lignes ne résument-elles pas l'homme tout entier? N'expliquent-elles pas la

façon dont il vint à bout si vite de ce pauvre Napoléon III ? Comme ces somnambules qu'un rayon de jour réveille et renverse, l'être irréel et chimérique qui rêvait tout debout, ne devait-il pas tomber presque de lui-même dès qu'il se heurterait à l'être de la plus froide et de la plus implacable réalité ?

Alexandre Dumas, dans ses *Lettres à Junius*, a merveilleusement indiqué cet antagonisme de nature qui devait nous être si néfaste ; la correspondance de l'homme d'Etat ne fait que confirmer la thèse du philosophe.

*
* *

Plus que 1870, 1866 apparaît comme l'année fatidique où s'écroulèrent, peut-être pour toujours, la puissance et la gloire de la France.

Comment Napoléon III laissa-t-il passer cette minute, « grosse d'un siècle », pour employer l'expression de Carlyle ? Comment n'eut-il pas l'idée d'occuper ces provinces du Rhin qu'on lui offrait, qu'il n'aurait eu, en tous cas, qu'à prendre, que la Prusse n'aurait pu l'empêcher de prendre, épuisée qu'elle était par la guerre et en proie à toutes les difficultés avec les princes de second ordre qui alors n'acceptaient le joug qu'à contre-cœur ?

Il y eut là l'action de ces *impondérables* dont

Bismarck a parlé si souvent comme d'un facteur qu'on négligeait trop, la préoccupation aussi, très probablement, de ces Expositions universelles, dont la splendeur illusoire et décevante a été une des principales causes de la ruine morale, politique, industrielle et commerciale de la France.

Il faut reconnaître, d'ailleurs, que l'écrasement, la liquidation de la France avaient été admirablement préparés par les pouvoirs occultes qui mènent le monde et qui, cette fois, étaient du côté de la Prusse protestante contre la France catholique, comme ils avaient été jadis pour la France révolutionnaire contre l'Europe monarchiste et féodale.

Ce fut une de ces opérations gigantesques comme la Juiverie n'en entreprend que de loin en loin, la plus énorme spéculation financière et sociale qui ait jamais été essayée et réussie. Ce fut comme une scène de *Faust*, une sorte d'ensorcellement, d'enveloppement, de cercle magique dans lesquels la France fut prise... Après avoir dansé des quadrilles aux *évohés* d'Offenbach, elle s'endormait aux bercements humanitaires de Michelet, qui invitait « sa chère Allemagne « à fraterniser avec nous sur le pont de Kehl. Elle se réveilla en pleine barbarie, en pleine invasion, au bruit des bombardements, à la lueur des incendies.

C'est la politique atmosphérique, l'art d'agir sur les cerveaux et sur les nerfs, de créer un état d'esprit particulier qui rende tous les attentats possibles, de corrompre tous ceux qui ont prise sur 'opinion... C'est dans cette politique qu'excellait ce personnage satanique, ce Méphisto doublé d'un reître, ce chevalier teutonique qui avait les roueries de Machiavel et les *trucs* d'un moderne.

Tous les journaux d'opposition, c'est-à-dire ceux qu'on lisait : le *Siècle*, l'*Opinion nationale*, les *Débats*, faisaient campagne pour la Prusse en 1866. Girardin, qui devait le premier demander, exiger la guerre en 1870, réclamait la paix à grands cris.

Seul Proudhon, le terrien, le bon Franc-Comtois au robuste bon sens, avait le courage de parler. Seul il annonçait, dans un langage prophétique dont la clarté émerveille aujourd'hui, que l'unité de l'Italie, après avoir conduit à l'unité de l'Allemagne, nous mènerait à un nouveau Waterloo. C'étaient là ses propres paroles. Le Gouvernement mettait le grand écrivain à Sainte-Pélagie, et les démocrates bourgeois qui flirtaient avec les banquiers allemands accusaient le penseur socialiste et français d'être un papalin et un clérical, quoiqu'il n'eût pas fait baptiser ses enfants, même avec de l'eau du Jourdain comme Jaurès...

C'est là une page d'histoire qui n'est pas encore écrite et qui ne sera pas facile à écrire. Quand le comte de Kerweguen essaya de soulever cette question, il fut conspué et insulté avec une unanimité qu'on devine.

Tout le monde savait ce qui se préparait contre nous en Europe et l'empereur, très exactement informé par Stoffel et par Rothan, le savait mieux que personne.

En 1867, le baron Jacques de Reinach qui fut toujours, comme son digne neveu, un agent international de premier ordre, avait raconté tout ce qui devait arriver à un parent d'Eugénie de Guérin qu'il avait rencontré dans le Midi et qui avait été tellement frappé par cette conversation qu'il l'avait fixée sur le papier en rentrant chez lui.

Chez les peuples qui ont encore des institutions traditionnelles, des cadres intacts, une base solide, cette action dissolvante, dans laquelle les Juifs sont ncomparables, n'a qu'une influence relative. Elle est irrésistible et désastreuse pour une nation comme la France qui est soumise à tous les courants et qui tantôt monte en haut comme un ballon que le vent soulève, tantôt tombe à plat comme une baudruche dégonflée.

Vous en avez une preuve par ce qui se passe aujourd'hui. Il y a quatre ans, au moment de l'al-

liance russe, la France était remontée, confiante en elle-même et dans son armée. Aujourd'hui, elle est ahurie, désorientée, découragée, perturbée. Il a suffi d'une poignée de cosmopolites pour produire ce résultat.

Cela évidemment ne s'est pas fait tout seul. Quelque vil, quelque dément de vanité que soit Zola, ce n'est pas lui qui a eu tout seul l'idée d'affoler le pays à propos d'un misérable traître qu'on avait envoyé à l'île du Diable. Il est clair comme le jour que cette agitation factice avait été organisée par l'étranger, qu'elle constituait un complot international.

Bismarck ne dédaigna pas de recourir à de pareils moyens. Quand les événements ne le servaient pas d'eux-mêmes, ce qui arriva fréquemment, il sut toujours s'arranger pour créer lui-même des incidents favorables à sa politique.

***

La vieillesse du grand ministre, je l'ai dit en commençant, fut totalement dépourvue de dignité.

Quelle vision pitoyable que cette agitation sénile du vieux chancelier courant après des ovations ridicules, appelant « un jeune morveux » le souve-

rain qui l'a flanqué à la porte, récriminant sans décence contre tout et contre tous !

Regardez : voilà ce que c'est qu'un grand homme, un très grand homme, un grand homme qui a eu la Fortune pour lui et qui a pu, grâce à un concours de circonstances véritablement extraordinaire, faire de son rêve une réalité, accomplir les projets gigantesques qu'il caressait entre deux chopes dans ses songeries d'étudiant.

Ce n'est pas plus grand que cela... Evoquez toute l'œuvre de cette vie : l'antique confédération germanique brisée, l'Autriche vaincue, la France écrasée, Sadowa, Sedan, Guillaume couronné Empereur allemand, dans le palais de Louis XIV, dans la galerie des glaces de Versailles, Paris incendié par des Français, tandis que des officiers prussiens regardent le spectacle des hauteurs de Sannois...

Quelle destinée ! Quelles orgueilleuses satisfactions éprouvées ! Quels gonflements du cœur à certaines heures ! Quelle joie d'avoir été assez fort pour forcer ainsi la main des événements !

Total : un vieux majordome exaspéré qui passe sa vie chez le concierge á dire du mal du maître qui l'a congédié.

C'est la rançon du génie et, surtout, c'est l'expiation du crime.

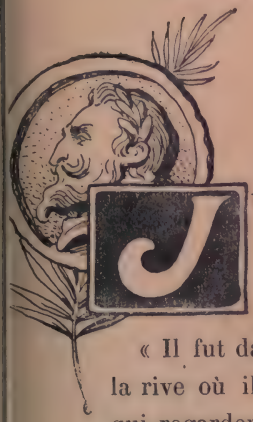
Il n'en est pas moins vrai que Bismarck dut avoir

quelques bons moments, ne fût-ce que lorsqu'il siffla l'hallali en voyant arriver Jules Favre à Versailles, et qu'il regarda l'avant-garde prussienne défiler au bruit des fanfares devant l'Arc de Triomphe.

« Et après ?... vous diront les sceptiques. Napoléon aussi a eu beaucoup de ces moments-là, et il n'en est pas moins mort à Sainte-Hélène. » On pourrait leur répondre que ceux qui n'ont pas eu ces moments-là meurent tout de même sans avoir connu l'ivresse cérébrale, la volupté intense qui doit gonfler la poitrine de l'homme d'action en voyant sa volonté triomphante et son rêve réalisé, ne fût-ce que pour un instant...

LE COMTE DE CHAMBORD

LE COMTE DE CHAMBORD



ULES Delafosse, qui fut souvent un observateur sagace et un bon juge en matière politique, a écrit quelque part à propos du comte de Chambord :

« Il fut dans notre âge un témoin du passé ; de la rive où il s'était assis, comme un spectateur qui regarderait couler un fleuve, il vit passer les générations et les événements sans jamais sortir de son immobilité. Il attendait que le courant remontât vers lui ! C'est cette attente inféconde qui fit la stérilité de sa vie. Mais cette stérilité voulue n'a pas été sans grandeur. »

Dégagez la pensée de l'écrivain de la pompe un

peu artificielle des métaphores et des images où elle s'enveloppe comme à dessein, et vous arriverez à cette traduction : le comte de Chambord fut un grand honnête homme, un homme rempli de vertus et de qualités, mais ce fut en même temps un prince qui ne voulut jamais régner.

Ce dernier point est historiquement acquis aujourd'hui. Les derniers fidèles de Henri V eux-mêmes, qui si longtemps cherchèrent à s'illusionner, n'oseraient plus élever aucun doute à ce sujet maintenant que la publication des souvenirs de M. de Dreux-Brézé et de M. de Chesnelong ont dissipé définitivement la vieille légende. Les livres de M. de Dreux-Brézé et de M. de Chesnelong ne nous ont d'ailleurs appris rien de bien nouveau; ils ont simplement précisé, et, pour ainsi dire, authentiqué les choses que tout le monde savait depuis longtemps.

En 1853, le comte de Chambord disait en propres termes au général Goëthals, ancien ministre de la guerre en Belgique : « Si ma rentrée dans mon pays devait coûter une goutte de sang, je n'y consentirais jamais ». Il ne voulait donc pas conquérir son royaume par la force comme Henri IV.

Il aurait répudié avec horreur de rentrer en France derrière les baïonnettes étrangères comme Louis XVIII. Il aurait cru déshonorer le principe en se faisant plébisciter comme Napoléon III.

Il se trouve que, par un concours de circonstances véritablement extraordinaire et que, étant données ces dispositions d'esprit, il aurait dû regarder comme un appel direct de la Providence, la France, au milieu de laquelle le parti légitimiste n'apparaissait plus que comme une élite respectable, mais tout à fait archaïque, élit spontanément au suffrage universel, avec un gouvernement républicain, une Assemblée royaliste.

Cette Assemblée est prête à offrir le trône au comte de Chambord, et il trouve un prétexte pour ne pas accepter. Franchement, qu'est-ce qu'il voulait?

Ce qu'il voulait, les légitimistes le savaient bien au fond, tout en se croyant obligés de dire le contraire : cet homme, profondément honnête et bon, voulait simplement rester tranquille.

La légende de machiavéliques intrigues ourdies par les Orléanistes ne résiste pas à un examen sérieux du livre de M. de Dreux-Brézé. Le comte de Paris avait fait la visite de Frohsdorff, il avait reconnu les droits du chef de la maison de France sans réticences et sans conditions.

Que s'était-il passé dans cette âme? Quelle était la pensée intime de cet homme? Voilà pour ceux que passionne l'étude de l'être humain ce qui serait plus

intéressant à connaître que les petites négociations qui cachaient une détermination très arrêtée.

Toutes ces maisons royales sont pleines de mystères et les grandes dynasties intellectuelles et politiques en sont pleines également. Avant de disparaître dans les flammes, que les yeux du prophétique Hello aperçurent dès 1869, les Tuileries ont reçu bien de troublantes confidences, ont étouffé bien des secrets.

Le comte de Chambord qui avait une foi mystique dans le principe monarchique, n'était peut-être pas aussi convaincu qu'il fût le représentant de ce principe. Parmi tous ceux qui avaient été mêlés au mystère du Temple, quelques-uns ont dû évidemment parler. Le comte de Chambord était certainement persuadé que le Dauphin n'était pas mort au Temple et il savait probablement par quelque aveu suprême des anciens familiers de la Cour les conditions dans lesquelles Louis XVIII avait supprimé Louis XVII après son évasion.

Il ne pouvait ignorer davantage que le premier mariage du duc de Berry avec miss Brown était parfaitement valable, qu'il avait été béni par l'Église et qu'on ne pouvait pas l'annuler pour impuissance comme le fait parfois la cour de Rome puisqu'il y avait eu des enfants.

Tout cela devait agir sur cet être de loyauté, de droiture, de pureté qui était avant tout un scrupuleux.

Il faut ajouter que si le danger ne l'effrayait pas, le comte de Chambord était pris d'effroi à l'idée d'être obligé de verser du sang français.

Les familles prêtes à finir remontent à leur origine, reviennent à leur essence. C'était un vrai Capétien et, pour le comprendre, il faut connaître l'histoire de France, savoir à quel point cette race de Capétiens fut dès l'origine unie, identifiée avec le pays, consubstantielle à la France..... On dit : « Les Enfants de France, un Fils de France. » « Ouvrez, c'est la fortune de la France », répond Philippe VI après Crécy, en frappant à la porte d'un manoir. Jeanne Vaubernier, la modiste devenue catin royale, a la même idée du Roi que tout le bon peuple de Paris, et c'est le plus naïvement du monde qu'elle crie à Louis XV : « La France, ton café f... le camp! »

Pour ce peuple qui est la chair de sa chair le Roy a des entrailles de père.

Depuis cent ans, le pauvre Populo n'a jamais reçu de belles volées, n'a été saigné à blanc que par des bourgeois, des avocats, des robins crottés qu'il a tirés de l'obscurité et de la misère pour en faire

des ministres et des chefs d'État. Louis XVI ordonne aux Suisses de cesser le feu. Charles X, disposant encore d'une armée formidable, aime mieux s'exiler que de combattre.

Considérez les autres, au contraire : comme ils sont paisibles et beaux dans leur férocité! Le père de Cavaignac avait fait guillotiner un roi, une reine, une sainte femme inoffensive comme Mme Élisabeth, ce qui était plus grave que de fusiller le général Bréa; il avait été un des plus implacables terroristes et fait basculer sur la planche de la guillotine des centaines de vieillards et de jeunes filles. Le frère avait, pendant vingt ans, embauché dans les sociétés secrètes comme les Droits de l'Homme et les Saisons des ouvriers qui ne demandaient qu'à travailler.

A la place du général Cavaignac vous auriez peut-être eu des inquiétudes de conscience en voyant devant vous ces plébéiens qui ne faisaient en Juin que continuer le 10 Août du père ou l'insurrection d'Avril 1834 du frère.

Le général Cavaignac n'éprouva pas une minute d'hésitation. Immobile et calme, maîtrisant son cheval arabe qui piaffait d'impatience, il concentrait lentement ses troupes et attendait philosophiquement, en songeant à ses chers parents les révolutionnaires riches, que l'heure fût venue de tuer les révolutionnaires pauvres.

Et les Jules Favre, les Simon, les Picard, les Ferry ! Quels jolis gredins, ceux-là ! Ils étaient parvenus, eux aussi, à arracher à l'atelier, pour le jeter dans les réunions publiques et dans la rue ce peuple naïf qui, après avoir été mitraillé en Juin, n'avait pas trouvé mauvais que Badinguet mitraillât un peu les bourgeois en Décembre.

Grâce à ce peuple, ils étaient devenus, d'opposants besogneux et mal considérés qu'ils étaient, maîtres du gouvernement et du trésor. Un an après ils faisaient tuer trente mille de leurs électeurs. On en tuait à la caserne Lobau, le long des quais, dans les jardins et les squares, partout. Ceux qui avaient échappé étaient entassés sur des pontons infects. Jules Simon, l'ancien 606 de l'Internationale, allait voir les malheureux à Brest et tenait, devant la cage où ses anciens mandants étaient enfermés, un discours philanthropique sur le danger de s'affilier à des sociétés autres que des sociétés savantes comme l'Académie française.

Le comte de Chambord n'était ni un maudit, ni un damné comme ces bourgeois révolutionnaires ; il avait une âme faite à l'image de Dieu, une de ces belles âmes eucharistiques qui s'évaporent dans des arômes de bonté, comme le lys incliné sur sa tige qui meurt en répandant des parfums. Il se sentait

incapable de faire égorger froidement des gens qu'on corrompt et qu'on trompe depuis cent ans ; il savait d'avance qu'en cas d'insurrection il aimerait mieux partir comme Charles X que de massacrer comme Foutriquet, et plutôt que de partir encore il a mieux aimé ne pas revenir.

A ceci il faut ajouter le rôle de la comtesse de Chambord dont ne tiennent aucun compte tous ceux qui prétendent écrire des livres vrais en laissant de côté les facteurs qui déterminent pour les trois quarts les actions humaines : l'influence de l'entourage, l'obsession insaisissable et quotidienne de tous ceux que nous aimons, de tous ceux qui vivent autour de nous.

La comtesse de Chambord avait entendu cent fois la duchesse d'Angoulême lui raconter tout ce qu'elle avait souffert, les infamies sans nom, les tortures indicibles du Temple, les détails ignobles comme ceux qu'a donnés Goncourt dans son livre sur Marie-Antoinette. Elle avait l'épouvante et jusqu'à un certain point l'aversion de cette nation qui coupe la tête à de bons rois comme Louis XVI et qui éprouve une sorte d'idolâtrie attendrie pour des fléaux de Dieu comme Napoléon qui fait périr un million d'hommes en quinze ans.

Dès qu'elle voyait se produire quelque change-

ment politique favorable à une restauration, la pauvre comtesse se mettait à trembler et elle se disait : « Ils vont encore venir tourmenter mon Henri auquel je fais la vie si douce ! » Elle s'enfermait dans son oratoire et elle s'écriait : « Seigneur ! Faites que les Français soient heureux, mais sans nous ; ils ont tué une partie de ma famille, je ne leur en veux pas, mais qu'ils nous laissent tranquilles dans ce château où l'on est si bien ! »

La vérité, la vérité humaine et vivante, est là et non dans les récits arrangés des politiciens. On a dit du comte de Chambord comme d'Hamlet que « c'était une âme chargée d'un grand dessein et incapable de l'accomplir ». Il eut le sentiment de cette situation ; il souffrit de son impuissance à faire ce qu'on attendait de lui ; il connut les combats intérieurs.

Il put même être de très bonne foi en disant à des gens auxquels cela faisait tant plaisir qu'il était prêt à régner ; seulement il avait l'arrière-pensée que quelque chose l'empêcherait toujours d'en être réduit à cette extrémité. Quand il fut pressé de trop près, il fit un bond en arrière et il dut passer une nuit délicieuse quand il eut enfin vu imprimée cette fameuse lettre que l'*Union* se refusa pendant deux jours à insérer.

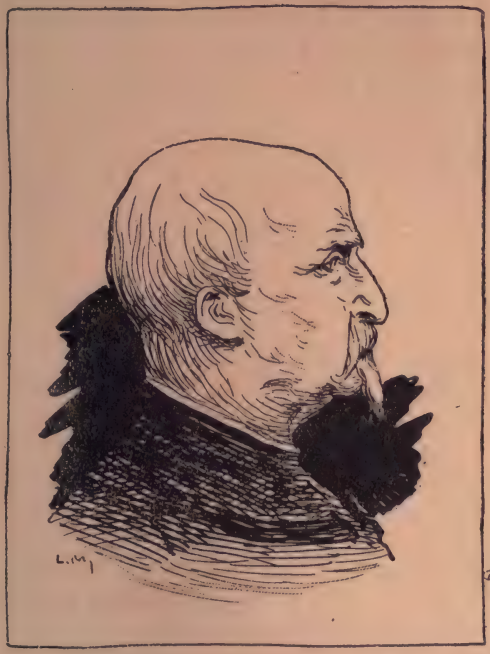
Quelqu'un qui rencontra le comte de Chambord en 1863, lors de son voyage en Orient, me disait avoir conservé un souvenir très profond de l'avoir vu à Jérusalem. Ce prince sans royaume n'en était pas moins pour les Orientaux le descendant de saint Louis et, sur cette terre des Croisades, il était l'objet d'un respect extraordinaire auquel, d'ailleurs, le gouvernement impérial s'associa très dignement.

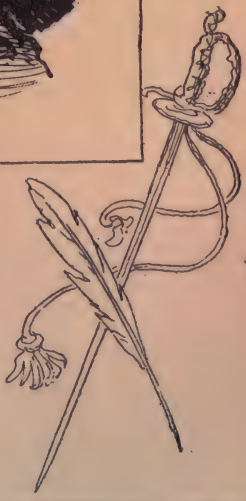
On ne pouvait pas alors pénétrer dans le sanctuaire du Saint-Sépulcre sans être accompagné d'un gardien quelconque. Sur le simple désir que témoigna l'auguste voyageur, on le laissa seul et il resta là trois heures en prières.

Il avait peut-être déjà le pressentiment que son rôle n'était pas terminé, car si l'Empire avait encore des côtés brillants, il rendait déjà ce bruit de vieille ferraille particulier aux régimes usés.

Prosterné devant le tombeau du Sauveur, le prince s'interrogea sans doute une dernière fois ; il se sentit impuissant à ressusciter un passé mort à jamais, à replanter l'arbre monarchique dans un pays ravagé par la Révolution. Il pria Dieu de détourner de lui le calice et d'écarter de son front une couronne qu'un homme de génie aurait été seul de force à porter dans les circonstances où elle devait lui être offerte....

LE DUC D'AUMALE





LE DUC D'AUMALE

Le duc d'Aumale n'était pas exempt de défauts, ni de faiblesses, mais il avait une qualité touchante qui protégera sa mémoire contre les critiques trop vives que justifieraient peut-être certaines défaillances de sa vie : il aimait sincèrement et profondément la France. Ce fils de Louis-Philippe aimait son pays autant que le comte de Chambord, quoique d'une autre façon, et, pour des raisons différentes de celles qui guidaient le comte de Chambord, il s'est gardé comme lui de répondre par une action quelconque aux appels de ceux qui lui demandaient de sauver le pays.

Au fond, le duc d'Aumale ne trouvait probablement pas que le pays eût besoin d'être sauvé. La

décomposition de toutes les forces sociales, la lutte des classes chaque jour plus âpre, la démoralisation de ce peuple chez lequel on tue tout idéal et toute croyance, la corruption parlementaire, l'exploitation de toute une nation par une poignée de financiers cosmopolites, tout cela le laissait profondément indifférent. C'étaient des choses qui n'existaient pas, du moins sous cette forme aiguë, du temps de sa jeunesse; il n'éprouvait pas le besoin d'étudier des maladies qu'il se sentait impuissant à guérir... Tant qu'il y avait en France des académiciens et des militaires, il jugeait que tout allait bien.

Pour le duc d'Aumale, il n'y avait dans la vie que deux belles situations pour un homme : général de division et académicien. Quand on a quelques gouttes de sang de Louis XIV dans les veines, on pourrait avoir une ambition plus haute; il est juste aussi de dire qu'on pourrait avoir des désirs plus bas.

L'homme se ressent toujours de ce qui l'a le plus vivement frappé à l'heure des sensations juvéniles, quand les sutures du cerveau ne sont pas encore faites, quand, selon l'expression de Daudet : « on n'est pas encore achevé d'imprimer. » A cette époque de la vie, le duc d'Aumale vit de près Cuvillier-Fleury, qui fut son précepteur, et Bugeaud, qui fut son général, et il se dit : « J'estimerai que

ma destinée est remplie, si jamais je réunis en moi ces deux hommes. »

Le rôle du duc d'Aumale n'en a pas moins été considérable dans l'histoire de ces dernières années, mais ce fut un rôle négatif, un rôle de Saturnien déjouant les projets des autres et conspirant uniquement pour son propre repos. Il voulait être tranquille, conserver ses deux uniformes de général de division et d'académicien et, pour arriver à son but, il fit preuve d'une ténacité, d'une souplesse, d'une dextérité qui révélaient en lui un diplomate de premier ordre.

Toute la politique monarchiste jusqu'à la mort du Duc a roulé sur la peur qu'avait la famille d'Orléans de se brouiller définitivement avec l'oncle héritage, et sur l'idée fixe qu'avait l'héritier des Condé de conserver ses deux uniformes, sur l'illusion qu'on les lui laisserait s'il se faisait tout petit garçon. Il eut longtemps l'espoir qu'en ne donnant un sou à personne pour des agitations politiques, il arriverait à mourir à Chantilly et que Renan prononcerait sur sa tombe un discours sentimental et lubrique qui ferait rougir M. Bochet et pleurer Léonide Leblanc...

Renan et Léonide Leblanc sont partis avant le Prince pour le grand voyage dont personne ne re-

vient. Le duc d'Aumale lui-même n'a pu rendre le dernier soupir dans son cher Chantilly, mais un académicien a prononcé tout de même un discours sur sa tombe et l'âme du châtelain en a été certainement réjouie.

Ne croyez pas que le plan de vie que le duc d'Aumale avait adopté fût très facile à réaliser.

Les princes seraient trop heureux s'ils n'avaient pas de partisans.

Le grand art d'un prince de nos jours, l'art vital, pourrait-on dire, est de concilier son idée de derrière la tête qui est de vivre en paix, avec la volonté plus apparente, d'ailleurs, que réelle, que manifestent les fidèles de voir leur prince se manifester.

La plupart des dévouements, sans doute, s'arrêtent en route dès qu'on ne les subventionne plus, mais il y avait dans l'ancien parti monarchiste des dévouements désintéressés, des dévouements que rien ne décourageait. Ce sont ceux-là qui sont terribles pour un prétendant qui ne prétend à rien.

Pour ceux-là, il faut découvrir une formule qui contente momentanément les plus ardents et qui les fasse patienter un peu.

Le comte de Chambord fut poursuivi toute sa vie par des gens qui voulaient absolument se faire tuer à ses côtés, et, comme ce prince, au cœur magna-

nime et bon, n'avait pas la moindre envie de se faire tuer, ni de faire tuer personne pour s'imposer à un peuple qui guillotinait un monarque paternel et vertueux comme Louis XVI et qui divinisait Marat avant d'encenser Barras, il imagina la question du drapeau.

Le prince Napoléon, plus cynique et qui riait aux éclats quand Raoul Duval l'appelait « le prince Je m'en f... », se contentait de déclarer qu'il était républicain.

Le duc d'Aumale avait inventé le portrait. Pour se débarrasser de ceux qui, sans le connaître, venaient l'importuner de projets de coup d'État, il avait dans son salon un portrait de Guillaume le Taciturne. Comme au fond, les partisans les plus fougueux de l'action ne demandent qu'à être calmés, les visiteurs de Chantilly se dispersaient dans Paris en disant : « Le Prince attend son heure ! En nous montrant le portrait du Taciturne il a eu un geste qui en dit long. »

Cet égoïste de qualité supérieure s'était ainsi préparé, avec une incontestable habileté, une tombe bien capitonnée. Ce vieux garçon, ce jouisseur délicat, n'avait rien oublié de ce qui pouvait embellir ses derniers jours : il avait fait avec l'Académie un mariage officiel et un mariage morganatique avec Babet.

Le pauvre prince avait compté sans les serviteurs obstinés de la cause monarchique ; ils agacèrent tellement le public avec la bataille de Rocroy, qu'on finit par enlever son grade au duc d'Aumale et enfin par l'expulser.

Le prince ne se découragea pas, il fit agir les Rothschild et les Lambert de Bruxelles près de Carnot ; il lança les membres de l'Institut sur Floquet et crut qu'il allait toucher au but et voir lever sa punition.

Hélas ! l'infortuné ignorait ce que sont des amis dévoués. Il lui arriva la même mésaventure qu'à ce député trop aimé qui ne pouvait faire un pas dans sa circonscription, se diriger même vers l'endroit le plus retiré, sans qu'immédiatement toutes les musiques et tous les orphéons n'attaquassent un air de bravoure.

« La bataille de Rocroy ! Condé jetant son bâton de commandement dans les lignes ennemies ! En chassant le duc de l'armée vous lui avez rendu la liberté ; insensés, vous êtes perdus... Vous verrez ce que c'est qu'un Prince de Maison de France qui monte à cheval ! »

Finalement, le duc dut rester à Bruxelles plus longtemps qu'il ne le croyait...

Le duc d'Aumale prit alors un grand parti. Il se

mit lui-même à rançon et dans un mouvement qui n'était vraiment pas sans noblesse, il offrit une rançon digne de lui, digne de sa race : Chantilly. Il donna Chantilly, avec toutes les merveilles d'art rassemblées dans la demeure des Condé, pour avoir le droit de rentrer en France.

Pour les royalistes, assez rares maintenant, qui ont du principe monarchique une conception tout à fait majestueuse et grandiose, il est certain qu'il y avait je ne sais quoi de pénible dans l'humiliation du vainqueur d'Abd-el-Kader qui venait demander l'*aman* à une poignée de panamistes et de chéquards.

Ceux qui voient tout au point de vue humain trouvèrent, au contraire, touchant le spectacle de ce vieux soldat qui disait à des hommes qui n'avaient gagné que la bataille du chèque : « J'aime la France, je l'ai servie vaillamment jadis, je ne puis me passer de respirer son air, et les plus belles contrées, les pays inondés de soleil ne valent pas les forêts et les étangs de ce département de l'Oise qui faisait partie autrefois de l'Ile de France. »

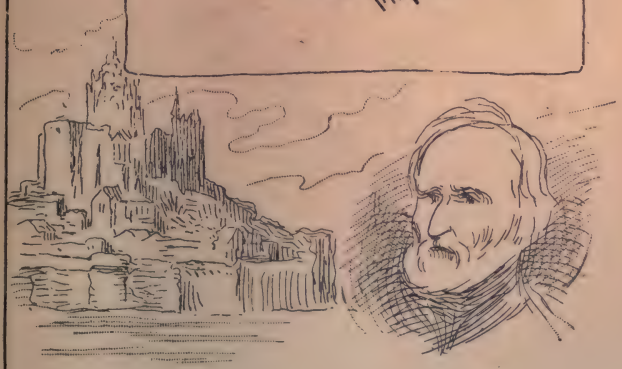
C'est par cet amour sincère, profond, ingénu de la terre natale que le duc d'Aumale restera intéressant et sympathique.

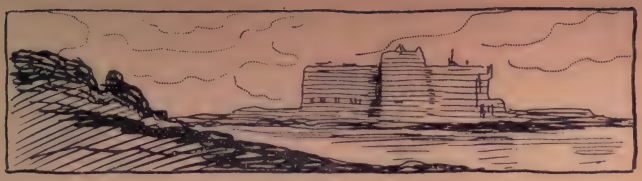
Une fois de plus éclate l'ironie intense qui fait le

fond de la vie actuelle... Pendant de longues années nous avons lu dans les journaux des détails à faire frémir d'horreur sur les conciliabules ténébreux qui se tiennent entre officiers venant à Chantilly sous prétexte de chasse pour organiser des complots. Les bien informés vous apprenaient de temps en temps que tout était prêt et que le duc allait se faire proclamer lieutenant-général du royaume. D'autres, ceux qui avaient vu le portrait du Taciturne, prétendaient qu'il voulait être stathouder.

Pendant ce temps-là, le pauvre duc n'avait qu'une pensée : « Qu'est-ce que je pourrais essayer pour faire oublier que je suis prince et pour finir mes jours en France?... »

BLANQUI





BLANQUI

Même après la biographie très documentée et très complète que lui a consacrée Gustave Geffroy, la figure de Blanqui reste énigmatique et mystérieuse. Chez cet éternel conspirateur qui passa les trois quarts de sa vie en prison, il y a quelque chose qui déconcerte. On ne sait vraiment à quel type d'hommes le rattacher.

Qu'était Barbès ? un héros qui retardait de cinquante ans, et qui, contemporain de Desaix, eût vécu peut-être et fût mort comme lui. Qu'était Flourens, l'insurgé permanent, le défenseur des Crétois révoltés ? un illuminé et un inquiet qui retardait, lui, de plusieurs centaines d'années, et

qui peut-être, dans le cycle des épopées chevaleresques, eût fait un marquis d'Antioche ou un duc de Sparte.

Blanqui n'avait ni les ardeurs martiales de Barbès, ni l'humeur errante d'un Flourens. On peut affirmer même qu'il ne connut jamais ces instincts impérieux qui poussent des hommes nés pauvres à rechercher des voluptés de patriciens et à chasser du banquet les heureux du sort, afin de s'asseoir à leur place.

Ce monomane de destruction fut toujours sobre comme un pythagoricien, chaste comme un brahme, désintéressé comme un anachorète. Ce buveur de sang se contentait presque exclusivement de laitage et de végétaux. Il n'aima qu'une fois et il resta fidèle au souvenir de sa première femme, morte de douleur pendant qu'il était en prison.

Théophile Sylvestre qui, par une coïncidence singulière, après avoir été un des ardents défenseurs de l'Empire, a été foudroyé par une indigestion en déjeunant chez Gambetta, a tracé un magistral portrait de Blanqui, qui contient de curieux détails sur ses goûts littéraires.

Ce farouche se nourrissait intellectuellement du miel pur des sagesses antiques ; il vénérait les classiques, il professait pour le romantisme la même horreur qu'Armand Carrel ; il eût été de force à

donner des leçons de latin à Janin. Quand il avait conversé gravement avec Tacite, il se récréait volontiers avec Horace. Ce captif perpétuel aspirait à l'air avant tout ; été comme hiver, étant jeune, il couchait la fenêtre grande ouverte.

En dehors de ses déclamations contre le parti prêtre, on n'aperçoit point dans ce qu'a écrit Blanqui trace d'un système quelconque, on ne voit pas qu'il se soit rattaché à aucune école socialiste déterminée, qu'il ait été communiste ou collectiviste.

L'amour du pouvoir, le frénétique besoin d'être le maître, nous révélerait-il le mystère de cette nature ? Nullement. Il semble, au contraire, avoir constamment eu peur du succès. Il disposait, en 1848, d'une véritable armée ; il n'a pas la patience d'attendre, et il jette toute cette réserve dans une échauffourée. Inspirateur occulte de l'affaire de la Villette, il se montre un moment et disparaît. Rédacteur de la *Patrie en danger* et chef de bataillon pendant le siège, il se risque quelques minutes à l'Hôtel de Ville, le 31 Octobre, et disparaît encore sans même attendre la fin de la journée.

La conduite de Blanqui au moment du 18 Mars est plus surprenante peut-être.

Il avait organisé le mouvement communaliste bien avant la chute de l'Empire. Je me souviens

d'avoir entendu plus d'une fois causer des ouvriers qui, installés sur un échafaudage près d'une maison que j'habitais dans un des faubourgs de Paris, échangeaient les théories les plus violentes. Sans cesse, dans les conversations, revenait le nom du *vieux* ou du *petit marquis*. Le *petit marquis*, c'était Blanqui. Caché dans le quartier, il réunissait chaque soir un groupe de fanatiques, dont aucun ne le trahit jamais...

En tout cas, au 18 Mars, il était parfaitement certain du mouvement ; il en tenait tous les fils dans sa main, il avait ce qu'il avait eu en 48, ce qu'aucun chef ne possédait, une bande de sectaires très disciplinée et très dévouée qui attendait un signe de lui, il pouvait être le dictateur de Paris. Jamais l'occasion pour lui ne s'était présentée plus belle. Il s'évada littéralement de ce triomphe ; il courut dans son pays natal et sembla dire à la prison « Reçois-moi et sauve-moi... »

Un homme qui n'a qu'une crainte, celle de réussir, tel fut constamment Blanqui. A côté de cela, vous trouvez le conspirateur le plus fin, le plus prudent, le plus délié qui ait peut-être existé. En ce temps d'individualisme où il est difficile de mettre quatre hommes d'accord pour une œuvre qui doit porter à chacun honneur et profit, il excellait à réunir

en un faisceau serré les personnalités les plus opposées.

Impénétrable et taciturne, il avait la force d'âme qui sait garder un secret, il avait l'âme de la force, le don d'imposer aux autres le secret sur un projet confié.

Du fond d'une forteresse il organisait un complot, il communiquait à tous un mot d'ordre toujours fidèlement gardé, des instructions toujours suivies. Il inspirait l'enthousiasme, le silence, plus rare que l'enthousiasme, l'esprit d'abnégation irraisonnée, plus rare encore que le silence. Il a été longtemps, dans le brouillard profond qui l'enveloppait, comme un Vieux de la Montagne aveuglément obéi de ses séides.

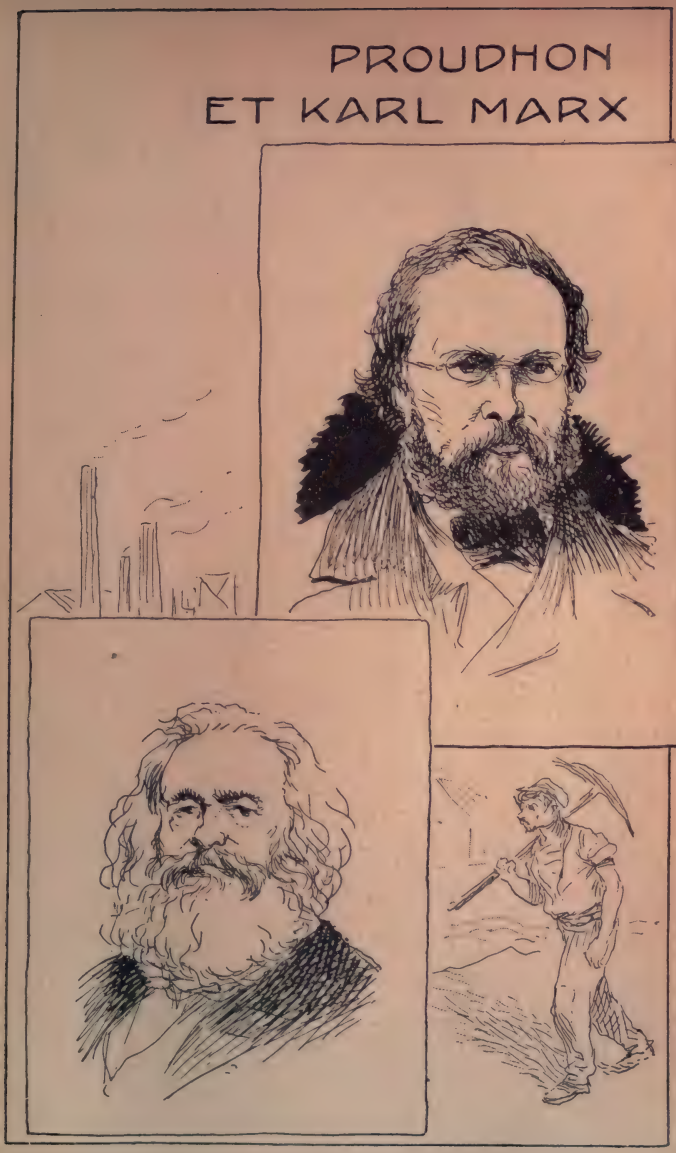
Avec ses allures révolutionnaires, nul homme peut-être ne fut plus étranger au mouvement de son époque. Que pouvait savoir, en effet, du mouvement de ce siècle complexe, cet éternel reclus qui ne sortait d'un cachot que pour ourdir un nouveau complot, et qui n'a connu les progrès de son temps que par la rapidité plus ou moins grande avec laquelle il a été en chemin de fer de Paris à Belle-Isle ou à Saint-Martin-de-Ré ?

En ce sens, cette intelligence si pénétrante et si aiguisée par certains points, fut l'intelligence la plus fermée et la plus rétrograde de sa génération.

Il est même permis d'affirmer que Blanqui n'eut jamais le tempérament d'un révolutionnaire. Un révolutionnaire se préoccupe avant tout de ce que l'on pourrait appeler l'état atmosphérique d'un pays ; il attend que les esprits soient moralement dans cette température lourde et chaude qui précède les orages de l'été..., et, quand tous les cerveaux sont en ébullition, il jette tout à coup l'étincelle qui doit mettre le feu à cette matière inflammable...

Blanqui, encore une fois, n'a jamais eu la notion de ces révolutions modernes qui s'accomplissent, sinon du consentement unanime de tous, du moins par des complicités multiples d'hommes et de choses. Il eût été plutôt un faiseur de séditions du Moyen Age, un organisateur de ces tumultes où quelques partisans armés se ruaient sur un château ou pénétraient par les souterrains dans la Maison de Ville et devenaient les maîtres d'un moment. On se figurerait volontiers qu'Italien de race, ce bizarre personnage ait été mêlé, dans une existence antérieure, aux incessants complots des anciennes républiques de Florence ou de Gênes.

PROUDHON ET KARL MARX



PROUDHON ET KARL MARX

PROUDHON a été une des victimes de la guerre fatale.

Avant 1870, on n'aurait pas trouvé cinquante Français ayant lu Karl Marx et connaissant ses doctrines. Le protagoniste du socialisme en Europe était Proudhon, parce qu'il était un grand écrivain français, parce qu'il maniait admirablement cette langue énergique et claire, faite pour répandre aussi facilement des vérités que des paradoxes.

La gloire de Proudhon fut, pendant de longues années, le supplice de Marx qui souffrait cruellement d'être inconnu de tous, tandis que la moindre page du savant logicien attirait l'attention du monde.

Dès 1847, Marx avait publié sous ce titre : *Misère*

de la Philosophie, das Elend der Philosophie, une brochure violente contre Proudhon. Proudhon, si prompt aux polémiques, ne daigna même pas répondre. Cinq jours après la mort de Proudhon, le 24 janvier 1865, Marx faisait insérer dans le *Sozial Democrat* une lettre presque injurieuse contre le socialiste français à peine expiré.

Tout changea après 1870. Une fois de plus se vérifia la loi mystérieuse qui, dans la plupart des cas, donne partout l'hégémonie intellectuelle au peuple qui a eu la victoire matérielle.

Karl Marx fit partie du convoi qui nous amena, pour être les maîtres de la France, tous les Juifs allemands dont le baron de Reinach fut un des plus beaux ornements.

Chacun se partagea ces gloires plus ou moins francfortoises. Les ouvriers socialistes adoptèrent le Juif Marx, que beaucoup, d'ailleurs, ne connaissent que de nom. Les classes dirigeantes acceptèrent avec attendrissement la légende des Rothschild bienfaiteurs de l'humanité et souscrivant, par pure bonté pour nous, cet emprunt de la rançon, qui a rapporté trois cent cinquante millions à la Haute Banque.

* * *

Pour moi, j'ai une profonde reconnaissance intellectuelle à Proudhon, car il m'a appris à bien regarder ces grands coups montés qui s'appellent tantôt l'unité de l'Italie, tantôt le Panama, tantôt l'affaire Dreyfus, à bien saisir l'appareil complexe qui met ces grosses opérations en mouvement, la combinaison d'éléments divers qui est nécessaire pour échauffer l'opinion et la tenir à la même température pendant des années.

Allez trouver un concierge qui tire le cordon une partie de la nuit, un cordonnier qui s'échine à faire des chaussures, une cuisinière qui se brûle le visage au feu du fourneau. Dites à ces braves gens : « Vous allez verser à vous tous quinze cents millions pour creuser un canal et, sur cet argent, deux cent cinquante millions à peine seront consacrés aux travaux, le reste ira à Arton, à Reinach, à Hugo Oberndœrffer, à Floquet, à Baïhaut, aux sénateurs, aux députés, aux journaux.

Vous n'obtiendrez certainement aucun succès.

Il faut amener le public à accepter cette conception profondément déraisonnable, il faut étourdir les victimes avec de la musique.

Il en est de même pour la politique extérieure. Ces traités de Vienne, qui donnèrent cinquante ans de paix à l'Europe, avaient fait à la France une situation exceptionnelle.

La Confédération germanique était une machine très compliquée qu'il fallait graisser et préparer longtemps avant de la faire fonctionner. L'Italie, divisée en petites principautés, était incapable de gêner personne, et la Vénétie était une cause permanente de difficultés pour l'Autriche, un boulet attaché à son pied. La France unie, centralisée, libre de ses mouvements, avait en Europe un rôle qu'elle ne retrouvera jamais, même si elle était victorieuse de l'Allemagne.

Pour amener la France à commettre cette folie de constituer à ses portes une nation unitaire de trente millions d'hommes, pour la décider à laisser démolir la Confédération germanique et affaiblir l'Autriche qui faisait contrepoids à la Prusse, il a fallu un immense *consortium*, un syndicat gigantesque. Ceci n'a pu se faire qu'avec l'aide des Loges, de la Banque juive et de la Presse.

Le mérite de Proudhon, encore une fois, a été d'analyser merveilleusement cette opération.

Derrière les *Viva Garibaldi !* les *Viva l'Italia !* les petits *pifferari* et les refrains des cafés-concerts

naissants, il avait vu venir Rothschild, le futur banquier de la Triple Alliance, auquel les reptiles de la Presse maçonnique se préparaient à donner pour proie un pays tout entier.

Avec de petits États vivant de la vie municipale, comme les cités d'autrefois, rien à faire. Avec une nation reconstituée, du moins en apparence, tout un avenir de gros emprunts s'ouvrait devant les cosmopolites.

« La coalition capitaliste entre la France et l'Italie, écrivait Proudhon dans le *Principe fédératif*, est aux trois quarts faite : il suffit de jeter les yeux sur la quatrième page des journaux pour s'en assurer. Que sont les emprunts dits italien, piémontais, romain, l'emprunt de la ville de Milan, le canal Cavour, les chemins de fer lombard, vénitien, romain, etc., sinon des valeurs françaises autant et même plus qu'italiennes ?

« Un nouvel emprunt italien, au capital de cinq cents millions, se prépare ; par qui sera-t-il souscrit ? Une personne assez au courant de ces sortes de choses me l'assurait dernièrement : par la maison Rothschild.

« Tôt ou tard, on créera en Italie un Crédit mobilier ; quels en seront les fondateurs ? Les mêmes, ou d'autres, leurs pairs, qui ont créé le Crédit mobilier

en France et en Espagne. Associer dans une vaste solidarité anonyme les capitaux de tous les pays, c'est ce qui s'appelle accord des intérêts, fusion des nationalités. Qu'en pensent les néo-jacobins? »

Que peut l'écrivain indépendant contre cette coalition formidable? Absolument rien. Proudhon, au su de tout le monde, était malheureusement athée ; il avait passé des années entières en prison pour avoir attaqué le dogme catholique. Dès qu'il voulut parler le langage du patriotisme et du bon sens à propos des affaires italiennes, les journaux prétendus démocratiques à la solde de la Haute Banque déclarèrent qu'il était Jésuite. Ce n'est pas plus difficile que cela!

Ecoutez plutôt Proudhon vous racontant ce qu'on écrivait sur lui, à une époque où les polémiques n'avaient pas encore atteint le degré de grossièreté qu'elles ont atteint aujourd'hui :

« Telle démocratie, tel journalisme. Depuis l'époque où je flétrissais, dans le *Manuel du spéculateur à la Bourse*, le rôle mercenaire de la Presse, ce rôle n'a pas changé ; elle n'a fait qu'étendre le cercle de ses opérations. Tout ce qu'elle possédait autrefois de raison, d'esprit, de critique, de savoir, d'éloquence. s'est résumé, sauf de rares exceptions,

dans ces deux mots que j'emprunte au vocabulaire du métier : *Ereintement* et *Réclame*.

« L'affaire italienne ayant été commise aux journaux, ni plus ni moins que s'il se fût agi d'une société en commandite, ces estimables carrés de papier, comme une claque qui obéit au signal du chef, commencèrent par me traiter de *mystificateur*, de *jongleur*, de *bourbonnien*, de *papalin*, d'*Érostrate*, de *renégat*, de *vendu* ; j'abrège la kyrielle.

« Puis, prenant un ton plus calme, ils se mirent à rappeler que j'étais l'irréconciliable ennemi de l'Empire et de tout gouvernement, de l'Église et de toute religion, comme de toute morale : un matérialiste, un anarchiste, un athée, une sorte de Catilina littéraire sacrifiant tout, pudeur et bon sens, à la rage de faire parler de lui, et dont la tactique désormais éventée était, en associant sournoisement la cause de l'Empereur à celle du Pape, les poussant tous deux contre la Démocratie, de perdre les uns par les autres tous les partis et toutes les opinions, et d'élever un monument à mon orgueil sur les ruines de l'ordre social. »

C'est absolument ce que les Juifs ont fait pour moi à Amiens et ce qu'ils ont essayé de faire à Alger. Ils n'ont pas parlé des dangers que l'accumulation des capitaux entre les mains des cosmo-

polites fait courir à la Patrie ; ils n'ont pas dit un mot du renouvellement du privilège de la Banque de France, ni des conventions scélérates, ni du Panama ; ils se sont contentés d'envoyer de prétendus anarchistes pour placarder des affiches et des caricatures où j'étais représenté en Jésuite.

*
* *

Proudhon dédaignait ces basses attaques autant que je les méprise moi-même.

Rien n'est émouvant comme la lutte que soutint cet homme, seul contre la coalition des journaux payés par l'Italie, les *Débats*, le *Siècle*, l'*Opinion nationale*, la *Presse*, qui avaient créé en France, en tout ce qui touchait les affaires italiennes, cette atmosphère de mensonge et d'enthousiasme théâtral dont nous parlions l'autre jour.

Ce fut vraiment une belle lutte intellectuelle, — que celle-là ! Tous les pensionnés de Cavour, tous les décorés des Saint-Maurice et Lazare, les Havin, les Guéroult, les Peyrat, les Lanfrey, les Nefftzer, réclamaient à grands cris la constitution d'une monarchie unitaire et forte.

Avec sa terrible dialectique et sa clairvoyance de patriote, le rude paysan franc-comtois mettait ces

italianismes face à face avec l'absurdité de la thèse qu'ils soutenaient. Il jouait avec des adversaires indignes de lui comme un géant avec un nain ; il les faisait tour à tour piailler, hurler, rugir...

Proudhon, démocrate sincère, ami de tous les opprimés, ne demandait pas mieux que de voir tous les Italiens délivrés.

« Vous voulez que le peuple italien soit libre, disait-il, je le veux comme vous, mais pourquoi ne serait-il pas libre dans ses traditions ? L'Italie a toujours été un pays de fédération, elle a dû sa gloire à ses petites principautés, à ses républiques indépendantes. Pourquoi ne préférez-vous pas à une Italie unitaire et centralisée, qui serait un danger pour nous, une Italie unie seulement par le lien fédératif ? Si vous êtes aussi républicains que cela, pourquoi ne préférez-vous pas à un roi savoyard de petites républiques autonomes ? »

A cela, il était difficile de répondre, car la vérité était de celles qu'on ne peut pas dire. S'ils avaient consenti à être francs, les défenseurs de l'unité italienne auraient été obligés de répondre : « L'écrasement de la France est décidé dans les Loges. Pour aider la Prusse à vaincre l'Autriche avant d'écraser la France, il faut une Italie monarchique

et unie. Nous sommes payés pour trahir notre pays, et nous accomplissons consciencieusement notre besogne. »

Avec une lucidité merveilleuse, Proudhon devinait ce qui allait se passer.

Ecoutez ce qu'il écrivait en 1868 dans le *Principe fédératif :*

« L'Angleterre, qui froidement observe la crise, gagne partout du terrain et nous défie ; l'Allemagne, l'Autriche, la Prusse, la Belgique, la Russie se tiennent prêtes. L'empire bloqué, tout le monde s'attend à une explosion.

« *Que nous succombions dans un nouveau Waterloo, ce que nous pouvons tenir pour certain si la Victoire, selon son habitude, reste fidèle aux gros bataillons, et, comme corps politique, comme foyer de civilisation d'où la philosophie, la science, le droit, la liberté irradiaient sur le monde, nous aurons vécu.*

« La France de Henri IV, de Richelieu et de Louis XIV, la France de 89, de 93, de 1802, de 1814, de 1830, de 1848, aussi bien que celle de 1852, aura dit son dernier mot ; elle sera finie. »

Il était difficile, on le voit, de prédire Sedan plus complètement — non point le Sedan matériel seulement, mais le Sedan moral, qui a été la conséquence du désastre matériel.

Avec son ressort incroyable, ses ressources presque inépuisables de vitalité, la France a résisté au coup terrible qui l'a frappée: elle n'en a pas moins perdu beaucoup de sa confiance en elle-même, beaucoup de sa puissance d'action dans le monde; elle est comme un astre qui s'éteint et dont la force de rayonnement diminue.

Notre décadence a commencé avec la grandeur factice de l'Italie, cette grandeur dont, par une inconcevable aberration, nous nous sommes faits les imbéciles instruments.

Après l'unité italienne, l'unité allemande; c'était d'une logique inexorable et fatale. Nous eûmes le « nouveau Waterloo » que le génie prophétique de Proudhon avait si merveilleusement prévu, si admirablement décrit, et le grand écrivain fut lui-même enveloppé dans cette grande catastrophe nationale. Karl Marx, qui n'était qu'un petit garçon devant Proudhon, devint du jour au lendemain une manière de grand homme.

Ce n'est là d'ailleurs, je le répète, que la constatation d'une loi formelle de l'histoire. Dans le domaine philosophique, littéraire ou artistique, le peuple le plus fort par les armes impose fatalement sa suprématie au vaincu. Cela se produit d'une façon en quelque sorte irrésistible, avec le caractère d'un phénomène de l'ordre naturel.

Les Français qui, logiquement, auraient dû, après les humiliations de l'Année terrible, éprouver une insurmontable aversion pour tout ce qui venait d'Allemagne, subirent l'Allemagne sous toutes ses formes. L'Allemagne avait eu ses trois corps d'armée commandés par le prince Fritz, le prince Frédéric-Charles et Steinmetz ; elle eut ses trois armées d'invasion : les Musiciens, les Financiers juifs et les Socialistes allemands qui, pour la plupart, étaient Juifs comme les financiers. Derrière marchait l'intendance qui apportait les bocks de Munich.

C'est un fait qui se manifeste même dans les détails de la vie ordinaire. La grande cuisine française est morte ; les cafés décorés avec goût et dont quelques-uns avaient des airs de salons, ont été remplacés par des brasseries à ornementation criarde.

Les compositeurs français crèvent de faim pendant qu'on monte à l'Opéra, avec un luxe insensé, des *Lohengrin* et des *Tannhäuser,* et qu'on consacre à ces œuvres exotiques la subvention payée par de malheureux paysans auxquels on prend leurs enfants pour défendre le drapeau, et leur argent pour honorer ceux qui l'ont insulté.

Les socialistes français d'autrefois, qui furent de puissants théoriciens en même temps que de mer-

veilleux stylistes, sont relégués dans le quatrième dessous.

*
* *

Au premier moment il y eut bien quelques tentatives de résistance, ou du moins quelques étonnements.

Quelques socialistes français, ayant la bosse de la vénération moins développée que leurs camarades, s'avisèrent d'interroger ce gros livre du *Capital* qui inspirait aux plus hardis un involontaire respect. Ils se dirent que le chef de la Révolution cosmopolite avait dû parler un peu de « l'immortelle Révolution française », du rôle joué par la France dans l'émancipation des nations ; mais c'est en vain qu'ils se cherchèrent là-dedans, ils ne s'y trouvèrent point.

— C'est incroyable ! murmurèrent-ils, nous avons fait des choses énormes, nous avons épouvanté l'univers par notre audace, nous avons promené les principes de 89 à travers le monde dans les plis du drapeau tricolore, et il n'y a pas un mot là-dessus dans ces 500 pages ! Nous avons eu des remueurs d'idées incomparables, des Rousseau, des Voltaire, des Condorcet, des écrivains qui, à ce qu'on nous racontait, avaient brisé les chaînes de « l'humanité » ;

Louis Blanc, Proudhon, Pierre Leroux, George Sand et même Edgar Quinet auquel on a élevé une statue à Bourg. Où tout cela est-il?

Force fut bien de s'avouer qu'en bon Juif allemand, Karl Marx s'était assis sans façon sur la France. Que ce fût la France monarchique ou la France républicaine, la France chrétienne ou la France révolutionnaire, rien de ce qui était de chez nous n'existait pour lui.

Benoît Malon et Rouanet lui-même eurent sans doute quelques velléités de récalcitrer, et on trouverait dans la *Revue socialiste* quelques pages de protestation discrète contre l'adoration servile dont Karl Marx est l'objet aujourd'hui. Cluseret, s'il avait eu trente ans de moins, se serait mis volontiers à la tête d'un mouvement socialiste purement français. La pression d'outre-Rhin était trop forte et, à part Cluseret, tous finirent par suivre la trompette.

Il faut plus d'énergie qu'on ne l'imagine pour résister à ces poussées-là, et le personnage de Monnier, qui a le courage de déclarer nettement qu'il n'aime pas les épinards, n'est pas un être si ordinaire qu'on le croit. Très peu oseraient dire que le socialisme allemand, la musique allemande et la bière allemande ne vont ni à leur cerveau, ni à leurs oreilles, ni à leur estomac.

Au fond, cela s'est toujours passé à peu près ainsi. Vous auriez été au XVIII^e^ siècle dans la moindre petite cour allemande, chez n'importe quel margrave, landgrave ou burgrave, que vous y auriez trouvé le buste de Voltaire avec des gens pâmés devant.

Réfléchissez un peu et demandez-vous ce qu'il pouvait y avoir de commun entre le génie de Voltaire, sec comme copeau, sans imagination et sans cœur, quintessence de l'esprit français à l'époque où il était le plus aiguisé et aussi le plus prosaïque, et les Allemands sentimentaux, rêveurs, romanesques, amoureux de leurs belles et poétiques légendes, absolument ignorants de ce que c'est que l'esprit. Ils admiraient parce que la France était alors la première nation du monde, et que Voltaire était son grand homme.

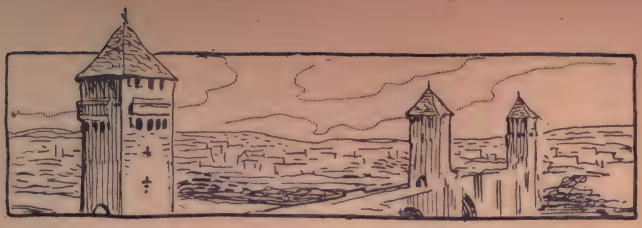
C'était bon ton. Il y a un bon ton dans les cabarets ou dans les réunions faubouriennes comme il y en avait dans les petites cours d'Allemagne ; on y admire Karl Marx qui n'a aucun point de contact avec notre race, comme jadis on admirait Voltaire au delà du Rhin.

Quand ils réfléchissent, les ouvriers intelligents se rendent parfaitement compte qu'il n'y a que les Antisémites qui aient une conception lucide et pré-

cise de la question sociale. Ils voient bien que les Juifs comme Rothschild qui possède dix milliards, ou qui, comme Hirsch, peuvent, sans s'appauvrir, faire un cadeau de cent millions à leurs coreligionnaires, ont prélevé des tributs monstrueux sur la collectivité. Ils sont bien convaincus que la première mesure à prendre serait de constituer un Jury national pour faire restituer ce qui a été indûment perçu. Les meneurs détournent les naïfs de ces pensées pratiques et raisonnables, et leur tournebroulent l'entendement avec les formules scientifiques de Karl Marx.

Il y a des gogos parmi les prolétaires comme parmi les actionnaires...

GAMBETTA



GAMBETTA

L'IMPRESSION que j'éprouvai quand je vis pour la première fois de près Gambetta, est une des plus profondes que j'aie ressenties jamais. A cinq ou six reprises différentes, il m'est arrivé de me trouver en présence de personnages en apparence parfaitement heureux, à qui tout réussissait, et d'avoir comme une commotion indéfinissable qui m'avertissait que ces fortunés étaient menacés d'une catastrophe. C'est stupide, si vous voulez, mais c'est comme cela. Cette sensation, d'ailleurs, a la durée d'un éclair. Une fois habitué aux gens, je me prouve par le raisonnement que cette prévision est ridicule et sans fondement, mais la secousse du premier regard n'en est pas moins très vive.

Quand, à la table de Victor Hugo, je me trouvai assis pour la première fois à côté de Gambetta, que je ne connaissais pas du tout, je fus envahi par une immense tristesse ; j'eus la certitude soudaine, absolue, aiguë, que cet homme plein de santé, de gaieté, de verve, mourrait tout jeune dans une catastrophe. Il était, cependant, presque à l'apogée, c'était quelques mois après l'échec définitif du 16 Mai ; ce triomphateur de quarante ans semblait alors moins l'homme d'un parti que l'homme de la France ; il n'avait pas inspiré encore ces persécutions contre d'inoffensifs religieux, qui ont éloigné de lui tous les esprits généreux et élevés, et c'était plutôt de la sympathie que de l'antipathie qu'éprouvaient pour lui ceux mêmes qui ne partageaient pas ses opinions.

Gambetta fut, d'ailleurs, voisin aimable, causeur charmant, très mesuré dans ce qu'il disait de ses adversaires. Il parla même avec éloge, je m'en souviens, du duc de Broglie, auquel il reconnaissait une des qualités les plus essentielles, selon lui, à un homme politique : la persévérance, la faculté de ne pas se laisser décourager, de recommencer toujours.

J'écoutais distraitement, je l'avoue, tant le pressentiment de la brièveté qu'auraient ces jours me hantait obstinément. Cette impression m'était restée

si nette que j'écrivais, à la date du 3 Mars 1881, dans un article sur la chiromancie : « Je n'ai jamais vu la main de M. Gambetta, mais il est certain que le mont Jupiter, qui est énorme et presque monstrueux chez Victor Hugo, doit être très considérable chez le président de la Chambre. Il serait très intéressant encore de savoir si l'homme d'État a sur sa *saturnienne*, ainsi que le type le fait pressentir, une croix qui indique toujours une catastrophe ou du moins un événement en dehors des calculs ou des probabilités. »

***

Je n'ai plus revu l'homme d'État, dans des conditions à le bien voir, que longtemps après, quand le grand ministère venait de tomber. Quelques années avaient fait du jeune homme alerte encore et grisonnant à peine, un homme affaissé, chargé d'embonpoint, presque un vieillard, qui, manifestement, se sentait perdu déjà. Ce qui restait de meilleur en lui, c'était le sourire qui semblait devenu meilleur, un peu triste, presque affectueux pour tous.

Qui ne connaît l'eau-forte de Rembrandt, la *For-*

tune contraire? A gauche, la foule se précipite vers un temple et en escalade les degrés ; au premier plan, sur un chemin qui longe la mer, un cavalier est renversé sous son cheval qui vient de s'abattre ; sur le bord du rivage, la Fortune, debout, attache la voile d'une barque prête à s'éloigner. Absolument nue, la Fortune tourne cyniquement le dos au cavalier désarçonné qui jette en vain un regard suppliant vers elle...

Cet abandon de la Fortune, Gambetta semblait en avoir conscience. Il avait eu foi dans les prédictions qui lui annonçaient ses étonnants succès, il s'inquiétait des prédictions funestes qui se multipliaient autour de lui et dont quelques-unes se sont réalisées avec une telle précision de détails, que si on les rapportait aujourd'hui, on s'imaginerait qu'elles ont été faites après coup. Il allait, a-t-on raconté, interroger le sort dans cette rue de Tournon qui vit Bonaparte et plus tard Napoléon gravir l'escalier obscur de M^lle^ Lenormand, et ses dernières paroles, on le sait, ont été pour demander dans combien de jours finirait enfin cette année maudite, qui lui avait été si fatale et qu'il ne devait pas voir finir...

*
* *

Ce n'est, d'ailleurs, que depuis ces dernières années seulement qu'il a été possible de porter un jugement définitif sur Gambetta et son œuvre. La politique de Gambetta, l'entourage de Gambetta, vous les voyez essayer de revivre chaque premier Janvier dans ces pèlerinages des Jardies qui, après le Panama, les Chemins de fer du Sud et l'affaire Dreyfus, ressemblent de plus en plus à une descente de chienlits funèbres.

Théophile Gautier, en des vers connus de tous, qui ont la netteté et le mordant d'une eau-forte, nous a montré le défilé des vieux grognards devant la colonne :

La chose vaut qu'on la regarde :
Trois fantômes de vieux grognards,
En uniforme de l'ex-garde
Avec deux ombres de hussards.

On eût dit la lithographie
Où dessinés par un rayon,
Les morts que Raffet déifie
Passent, criant : « Napoléon !.. »

Le pèlerinage à la maison mortuaire de Gambetta évoque, dans des conditions bien différentes, il est vrai, un souvenir analogue.

Tous ces opportunistes de la première heure, tous ces vieux débris de la *République française* font l'effet de revenants et de spectres. Abrutis, discrédités, usés, ils vous rappellent quand même une date.

La différence, vous l'apercevez sans qu'il soit nécessaire d'insister. Ces vieux de la vieille avaient été les héros de la plus prodigieuse épopée de tous les temps ; il étaient entrés en vainqueurs dans toutes les capitales de l'Europe.

Ne les raillez pas, camarade,
Saluez plutôt, chapeau bas,
Les Achilles d'une Iliade
Qu'Homère n'inventerait pas.

Les grognards de l'opportunisme, au lieu de victoires ou d'actes héroïques, racontent le lamentable avortement de ce régime judéo-maçonnique qui, après avoir eu l'apparent éclat que donne la jeunesse, est en train de finir dans toutes les hontes et dans toutes les boues.

Ce que nous voyons agoniser sous nos yeux, c'est le monde de Gambetta, car enfin Gambetta — si humiliant que cela paraisse pour la France — a été le représentant d'un monde, d'un groupe d'hommes si vous le préférez, qui a été le maître de ce pays

pendant de longues années. Et ce monde des batailles du 16 Mai, ce monde des 363 qui luttait soi-disant pour la République et qui posait pour les principes, est devenu presque sans transition le monde des concussionnaires et des chéquards, le monde de von Reinach, de Cornélius Herz et d'Arton...

* * *

Gambetta a été supérieur à ce monde en ce sens qu'il a eu conscience du rôle qu'il jouait. Il avait été initié et instruit de ce qui se préparait par ceux qui, depuis un siècle, dirigent d'une façon occulte la politique de l'Europe.

Il avait été l'être instrumentaire choisi par la Haute Juiverie pour faire de la France la Terre promise d'Israël, pour permettre à tous les financiers d'opérer de fructueuses razzias, à tous les fils de Sem de s'introduire dans toutes les places, de mettre la main sur tous les ressorts de la vie sociale.

Ainsi s'explique seulement l'inconcevable et subite fortune de ce fils d'Italien qui, pendant la guerre, avait fait preuve d'une si monstrueuse et si bruyante incapacité et qui ne se rattachait en rien à nos traditions françaises.

Eut-il, à une certaine époque de sa vie, la velléité de s'arracher à ceux dont il était l'instrument pour se mettre vraiment avec nous ? Songea-t-il à abandonner ceux qui l'avaient pris dans les estaminets du Quartier Latin et, à force de réclames, avaient fait de lui la personnification charlatanesque de l'homme de l'État et du patriote français? Fut-il brisé par ceux qu'il avait projeté de trahir? La chose me paraît douteuse, mais elle n'est pas impossible.

Gambetta, malgré son exubérance de surface, restera au fond un de ces personnages énigmatiques que Disraëli excellait à peindre et qu'il pouvait peindre mieux que tout autre, puisqu'il était lui-même le porte-parole de cette Juiverie anglaise qui gouverne le monde.

Il suffisait de regarder l'homme d'un peu près pour comprendre qu'il était vraiment en proie à la fatalité, qu'il était un de ces êtres que la vie conduit par des routes inévitables vers un but désigné d'avance.

Sous ce rapport, Dumas a bien compris cette individualité d'un caractère particulier, et le portrait qu'il a tracé de lui, dans sa curieuse *Lettre sur les choses du jour*, intéressera encore quand depuis longtemps on aura oublié *Denisé* et la *Princesse de Bagdad*...

« Il n'est marqué d'aucun des signes auxquels on reconnaît le Chef : il est frappé de ceux auxquels on reconnaît l'éternel révolté, et par conséquent, l'éternel vaincu. La nature entière est coupée pour lui, du haut en bas, en deux parties égales : partie de rayons, partie d'ombre.

« Il y a une moitié des choses et de lui-même où il ne voit rien. C'est de sa propre main, au dire de la Fable, qu'enfant, dans un jour de révolte, il s'est violemment arraché la moitié de la lumière ; et voilà que, tout récemment, Jupiter (il ne faut admettre avec lui que les divinités païennes), Jupiter l'a précipité dans le Tartare, pour le punir de s'être permis de lancer la foudre, qu'il n'avait que reçu l'ordre de forger.

« Au bout d'un an, dit Platon, ceux qui ont été précipités dans le Tartare peuvent en sortir, si leurs victimes leur pardonnent. On a pardonné momentanément à cet homme, et il est rentré dans sa grotte, dont il croit que le foyer rouge suffit pour éclairer l'univers. Son soufflet y fait grand bruit, mais ce n'est que du bruit ; et ce demi-voyant ou ce demi-aveugle est dévolu à l'impuissance finale, comme tous ceux qui se limitent à la terre.

« Il n'est pas une action, il n'est qu'un mouvement; il ne représente pas même une opinion, il ne représente qu'un âge ; il n'entraîne, et toujours en rond,

que ceux qui ont besoin d'être entraînés, parce qu'ils sont jeunes, turbulents et sans direction propre. Bref, il ne fait appel qu'à des instincts, il ne rallie pas une âme et il se retrouve toujours au point de départ.

« Il passera sa vie à recommencer. Il s'est enfermé dans la petite boîte noire de l'athéisme ; il y donne de grands coups de tête, croyant crever le ciel : il n'arrive qu'à faire sauter le couvercle, comme un joujou enragé. Il n'en sortira jamais ; il a les pieds pris dans ce qui est mort. Pour ne pas se soumettre à un principe, il s'est rivé à un système. Il est à secousses et immobile ; il est effrayant et vide ; il est diabolique et bon enfant.

« Quelle contradiction ! Il prétend à être le maître de ceux qui n'en veulent plus avoir ; il se croit le Dieu de ceux qui n'en ont pas. Rien à craindre et, ce qui est plus triste encore, rien à espérer de cet homme. Il est purement verbal. Il mourra d'un éclair de vérité comme son aïeul, le cyclope Brontès, d'une flèche d'Apollon. »

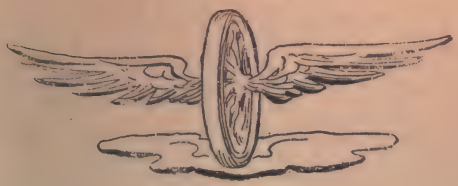
Que restera-t-il de cet homme qui a tenu quelque temps une place si considérable dans le monde ? Rien.

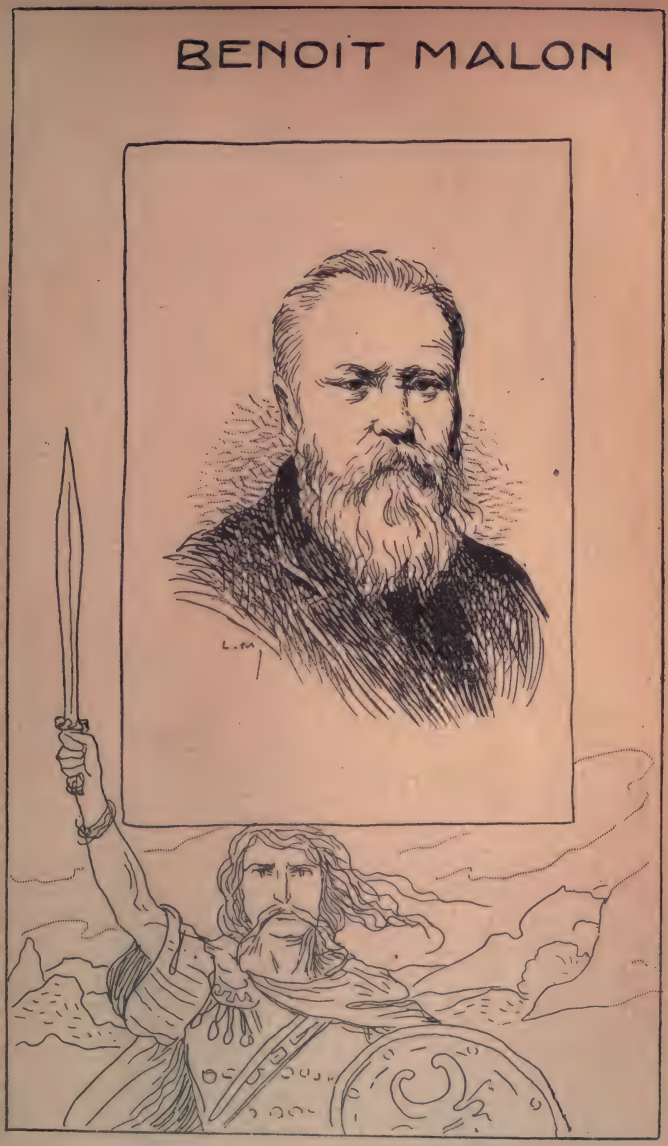
Le triomphe des Juifs, qu'il a contribué à assurer

momentanément, touche à son terme, et les fureurs populaires grondent déjà autour des hôtels d'Israël.

Le monde dont il a été le guide et qu'il a mené à l'assaut de toutes les caisses et de toutes les jouissances, s'effondre sous la réprobation publique.

Qui s'avisera d'aller chercher le souvenir du démagogue devenu plus tard l'ennemi du peuple dans l'immense hypogée de papier que lui a élevé Joseph Reinach, gendre et neveu de von Reinach? Comme tout ce qui est d'essence juive, cette existence d'homme d'État ne représente aucune action réelle; elle se résume dans des boniments et des prospectus électoraux qui n'ont jamais été suivis d'effet, dans des monceaux de papier, qui avaient une certaine valeur au moment de l'émission, et qui maintenant ne sont bons qu'à donner au chiffonnier...




BENOIT MALON

BENOIT MALON

Dans la *Fin d'un Monde*, je me suis arrêté quelque temps au portrait de Benoît Malon. C'est qu'en réalité, il représentait un type intéressant et curieux, un type qui a une date : le plébéien de la Commune.

De quelles injures n'a-t-on pas accablé les insurgés de 1871 ! Je les ai attaqués moi-même violemment, avec cette différence que je les ai attaqués à Paris même, dans le *Bien public*, alors qu'ils siégeaient encore à l'Hôtel de Ville.

Force est d'avouer, cependant, qu'en dehors des horreurs de la dernière heure, qui ne furent pas commises par eux, les hommes du Parti ouvrier furent, pour la plupart, de braves gens qui avaient

encore un peu de l'âme et des traditions françaises. Les seuls féroces furent les lettrés, les déclassés, les Rigault, les Pyat, les Urbain!

Il fut un temps — et ce temps n'est pas encore très éloigné — où l'on n'aurait pu parler en ces termes de la Commune sans soulever de violentes protestations et sans s'exposer à passer soi-même pour un vulgaire pétroleur. Mais la vérité est la vérité : elle finit toujours par prévaloir, par vaincre les passions, les préjugés et les erreurs.

Vous regretterez les Communards et vous ne retrouverez plus, parmi les générations nouvelles élevées par la laïque, des prolétaires maîtres absolus de Paris pendant des mois, disposant de tout dans une ville surexcitée par un long siège, libres de tout faire, puisque les hommes d'ordre étaient partis, et qui ne feront pas plus de mal que les Communards n'en ont fait.

Votre sale bourgeoisie opportuniste et maçonnique est autrement corrompue que le Prolétariat de 1870. Il y a une différence, au point de vue du désintéressement, entre les hommes comme Camélinat, comme Benoît Malon, comme Jourde, dont la femme allait laver le linge de la famille au lavoir public pendant que le mari était ministre des Finances, — et des Rouvier, des Wilson, des Floquet, des Léon Renault, des Roche, des Burdeau qui ont été mêlés à toutes

les escroqueries financières, qui ont pris leur part de tous les tripotages de ce temps.

Comment avait pu se développer une individualité comme Malon? Voilà ce que je m'étais efforcé de rechercher en causant avec l'ancien membre de la Commune dans la petite maison d'Asnières où il est mort en 1893 après de longues souffrances.

Benoît Malon, c'est l'homme du peuple tel qu'il est sorti de la vieille terre française, tel aussi que l'ont fait les milieux actuels. Fils de pauvres journaliers, il reste à garder les vaches dans la plaine du Forez pour permettre à son jeune frère de passer son examen d'instituteur.

Le petit berger conduit son troupeau sur les bords de ce Lignon, le poétique ruisseau qui berçait les méditations d'Honoré d'Urfé, alors qu'il écrivait l'*Astrée* — ce rêve d'une société fraternelle, gouvernée par la Justice, qui correspondit avec le grand apaisement succédant tout à coup aux guerres civiles, grâce à Henri IV et à Sully.

Le pastoureau, cependant, ne se doute pas de ce que c'est que l'*Astrée* et de ce que sont les guerres civiles. Continuellement en face de la Nature, il n'a de pensées que pour le Créateur, il heurte sans cesse à la porte de son curé pour lui faire part des scrupules qui assaillent son cœur ingénu.

Illettré jusqu'à l'âge de dix-huit ans, il va passer trois mois avec son frère et ce temps lui suffit pour apprendre à lire et à écrire; il part pour Lyon, puis pour Paris.

Là, il connaît toutes les affres de la misère, il vit onze jours avec quatorze sous; puis, à bout de forces, il se sent perdu dans l'immense capitale comme au milieu d'un désert, et il attend la nuit pour se jeter à l'eau, lorsqu'il trouve une pièce de dix sous à la barrière du Trône. Il veut jouir de la vie, goûter du cidre, et il se commande un festin : deux sous de cidre, quatre sous de pain, deux sous de fromage. A une table voisine de la sienne, il entenda dire qu'on embauche à la teinturerie de Puteaux, et le voilà entré là comme homme de peine.

Rentré chez lui, après une journée de dur travail, l'ouvrier passe une partie de ses nuits à lire; il s'essaie à rimer et le souvenir des ancêtres est le premier sentiment qui inspire cette âme de paysan; il compose un poème : *Vercingétorix*.

Un jour, une grève éclate à Puteaux ; les ouvriers chargent Malon de la diriger, uniquement parce qu'il sait lire et écrire; il défend les intérêts de ses compagnons avec cette éloquence originale qui coulait de source et qui s'arrêtait brusquement dans un

léger bégayement, comme ces sources intermittentes de l'Auvergne et du Forez, qui, après une seconde d'interruption, se remettent à couler.

Ce fut Tolain qui, devenu sénateur opportuniste, devait plus tard trahir ses frères et être flétri par eux, dans une réunion mémorable, de l'épithète de Judas, qui affilia Malon à l'*Internationale*.

Dès lors Malon fut heureux : il ne tarda pas, en effet, à être condamné à trois mois, puis à un an de prison, et, grâce aux livres de Sainte-Pélagie, il put commencer sérieusement son éducation.

Pendant la Commune, Malon administra le dix-septième arrondissement et s'y fit aimer même de gens qui détestaient la Commune. Il prit part à la lutte jusqu'au dernier moment et échappa par miracle, au peloton d'exécution. Rien n'était curieux comme de l'entendre raconter lui-même les impressions qu'il avait ressenties alors.

Figurez-vous l'état dans lequel devaient être tous les hommes de la Commune. Au mois de juillet 1870, ils étaient de pauvres diables que la police de Piétri traitait comme des chiens ; deux mois après, ils voyaient s'effondrer cet Empire qui avait vraiment une allure autrement majestueuse, une autre apparence de force que l'Opportunisme d'aujourd'hui ; puis, tout à coup, ils eurent la ville géante à eux, ils en furent les maîtres et les rois... Cette Société

orgueilleuse, avec son organisation aux mille rouages, son armée si parfaitement disciplinée, ses corps constitués, ses fonctionnaires tous chamarrés de croix, tout était par terre, et celui qui donnait des ordres obéis était un feuillagiste, un ébéniste, un tailleur, un mécanicien, un forgeron.

Un beau jour de mai, la Société revint avec ses militaires, ses fonctionnaires, tout l'Ordre social en un mot.

Il semblait vraiment à tous les hommes mêlés à ces événements qu'ils avaient vécu dans un rêve.

Quand tout fut fini, quand le cri de réprobation soulevée par les assassinats et les incendies de la dernière heure s'éleva autour d'eux, ils éprouvèrent le sentiment, non point d'une défaite seulement, mais d'un écroulement ; ils furent pris comme d'une grande fatigue, d'un désir d'en finir, de mourir...

Quelques-uns restèrent dans le quartier même où ils avaient été délégués et ne furent point dénoncés, car on les avait vus dans ce Paris, plein de tous les repris de justice de l'Europe, empêcher le mal dans la mesure de leurs forces.

Quand la résistance fut impossible, Malon suivit des amis, deux artistes de talent, les frères Ottin, qui l'emmenèrent. Le lendemain, il revint errer, comme malgré lui, place Rochechouart, non loin

de son arrondissement, parmi les troupes campées là.

Un habitant des Batignolles l'aperçut, le reconnut et se dirigea vers l'officier qui commandait. Malon n'avait pas son légendaire foulard rouge, mais il avait dans sa poche l'écharpe à franges d'or de membre de la Commune, qu'il montrait volontiers, le soir après dîner, à Asnières, comme un souvenir des temps tragiques. Il attendit...

A deux pas de l'officier, l'homme qui l'avait reconnu eut sans doute l'esprit traversé par une pensée... Il s'arrêta, regarda encore une fois Malon... et ne parla pas à l'officier. A quoi tient la vie humaine ?

Varlin, qui avait failli être fusillé par les fédérés rue Haxo, en essayant de sauver les otages, fut moins heureux. Il fut pris à quelques pas de la place Rochechouart, assis devant la table d'un café. Maxime du Camp, qui n'est point tendre pour la Commune, n'a pu se défendre de paroles émues en racontant cette douloureuse agonie, cette longue promenade sur les Buttes et aussi cette belle mort, droite, très fière...

Sur le mort, on trouva les trois cents francs qu'on avait eu grand'peine à lui faire accepter dans le dernier payement fait aux membres de la Commune.

Dans l'exil, Malon subit un peu l'influence de ces fameuses doctrines de Karl Marx, qui sont à la mode aujourd'hui dans la nouvelle école socialiste ; à son retour, il n'osa pas les combattre ouvertement, mais, au fond, il n'en fut jamais un bien ardent partisan. Plus jeune, moins usé par la lutte, il aurait été volontiers le chef du socialisme national et français ; il n'était plus de taille à jouer un tel rôle.

En réalité, il représente la transition entre les hommes de 48, qui furent des socialistes sentimentaux et un peu romantiques, et les socialistes marxistes d'aujourd'hui qui, étrangers à tout idéal, déclarent avec Jaurès et Millerand que la question sociale est avant tout une question de ventre.

Pour ma part, j'ai beaucoup aimé ce pauvre Malon, et je me souviens des promenades que j'ai faites avec lui dans les ateliers et les milieux ouvriers alors que j'écrivais la *Fin d'un Monde*.

L'œuvre écrite, chez lui, était moins originale que la personnalité vivante, mais elle n'en inspire pas moins un profond étonnement. Comparez le point de départ de nos petits jeunes gens catholiques qui ont tout dans les mains, l'éducation première, la fortune, et qui n'arrivent à rien avec le point de départ d'un homme comme Malon.

Quelle énergie morale, quelles conquêtes sur le sommeil, sur le repos, sur le plaisir n'a-t-il pas fallu à un autodidacte comme Malon, qui commence comme homme de peine dans une teinturerie, pour devenir un de nos premiers écrivains socialistes !

Quel travail pour en arriver à être le directeur écouté de la *Revue socialiste*, à écrire des livres pleins d'erreurs sans doute, gâtés par l'esprit de parti, mais animés d'un souffle généreux comme l'*Histoire du Socialisme*, la *Morale sociale*, l'*Agiotage de 1715 à 1870*, à nous donner les traductions de *Capital et Travail*, de Lassalle, et de la *Quintessence du socialisme*, de Schæffle.

Il manque à l'écrivain, je le reconnais, non l'impartialité peut-être, mais la compréhension exacte du rôle de l'Eglise dans le monde. Ces œuvres n'en ont pas moins un caractère autrement élevé que les opérettes de la littérature juive qui conduisent leur auteur à l'Académie...

En résumé, et malgré des lacunes et des obscurcissements profonds, inséparables d'une éducation première tout à fait rudimentaire, la figure de Benoît Malon reste intéressante et sympathique. Les sociologues de l'Avenir devront étudier cette individualité, s'ils veulent connaître dans un type, sinon exceptionnel, du moins un peu au-dessus de la moyenne,

ce que furent, à la fin du XIX^e^ siècle, la formation intellectuelle, les idées, la façon de vivre d'un homme du peuple qui avait été membre de la Commune...

M. LÉON BOURGEOIS

LÉON BOURGEOIS

L'importance du rôle que les circonstances et le savoir-faire ont donné à M. Léon Bourgeois, lui valut, il y a quelques années, l'honneur d'être portraituré par deux journalistes qui savent se servir de leur plume : MM. Louis Teste et Maurice Talmeyr.

Je lus ces portraits avec curiosité, car, à parler net, je ne me figurais pas qu'un écrivain pour de vrai pût faire un portrait un peu expressif et intéressant du député de la Marne. Il m'apparaissait — il m'apparaît encore — comme un politicien délié, mais sans aucun de ces traits originaux qui donnent du relief à une physionomie, qui sont comme la caractéristique et le signe d'une individualité exceptionnelle et hors du commun.

Après avoir lu les esquisses de mes confrères, je m'aperçus que nous étions un peu du même avis. Bourgeois est bien l'être amoral dont parle Talmeyr. Il n'est pas corrompu, il n'est pas cynique; il n'est pas nativement pervers peut-être; il est amoral, c'est-à-dire qu'il est complètement étranger aux principes élevés qui guident les âmes supérieures.

En ceci — et Talmeyr a oublié de le dire — il est bien l'homme de son temps, l'homme de sa génération. Les passagers de ce bateau-là sont un peu dans la situation de certains êtres qui avaient grandi, qui avaient été élevés en pleine Terreur, puis en plein Directoire, et qui répondaient plus tard, lorsqu'on s'étonnait de leur ignorance absolue sur tout ce qui touchait les Vérités éternelles : « Je ne sais pas ce dont vous me parlez. Dieu, de mon temps, avait été supprimé. Je n'en ai jamais entendu parler. »

Vis-à-vis de la morale, Bourgeois et les hommes de sa promotion sont, à un autre point de vue, dans l'état d'ignorance d'Adam qui ne savait ce qu'était le Bien et le Mal. On pourrait dire de lui ce qu'on disait de Gambetta : « C'est un âge. » Il est entré dans la vie publique au moment où toute morale en avait disparu et, sans qu'il semble avoir pris part aux razzias et aux tripotages, il a été imprégné de l'atmosphère qui régnait partout.

C'est le Maçon par excellence, non point peut-être parce qu'il a le secret des arrière-Loges, mais parce qu'il représente à merveille le je ne sais quoi d'incolore, de vide, de creux et de spécieux cependant, qui est le fort de la phraséologie maçonnique.

Avez-vous lu des discours d'orateurs de Loges? Il y a là des improvisateurs de tænias plus extraordinaires que Spuller.

Ces discours se ressemblent tous : les mots y sont à leur place; les idées semblent s'enchaîner dans un certain ordre, et, quand vous essayez de tirer quelque chose de ces colonnes de phrases qui se succèdent, vous êtes stupéfaits de ne trouver ni un mot qui vous frappe, ni une idée qui vous arrête, ni un trait d'esprit, ni une belle vision, ni même un blasphème original. Tout cela roule dans un flot de verbosités inutiles, dans un courant de banalités ternes et grises.

Cette littérature donne l'impression de ces viandes que l'on mange dans certains restaurants à la mode où l'on réussit à m'entraîner tous les six mois : viandes molasses, exsangues, bien présentées parfois et bien servies, mais qui ont l'air d'avoir déjà été mangées une fois.

M. Bourgeois a porté ce genre à sa perfection; il en a fait l'instrument de sa fortune politique, et tous

les F.·. de la Chambre se retrouvent là-dedans avec amour et se complaisent à la vue de leur propre néant.

Cette éloquence spéciale est faite à l'image de ces âmes fermées à toute passion généreuse, étrangères à tout ce qui n'est pas la convoitise d'une ambition immédiate, pressée et subalterne, la préoccupation d'un *moi* à pousser hâtivement aux jouissances et aux honneurs.

*
* *

L'auteur de ces curieuses *Physionomies* esquissées d'après la méthode de Ledos, nous a crayonné, lui aussi, un Bourgeois. Il nous l'a montré point méchant, accessible, aimable et désireux de plaire en société, mais capable d'être dur à froid, sans remords aucun, si cela devait garantir son repos ou servir ses intérêts personnels.

C'est la marque encore, non point seulement de Bourgeois, mais de tous les politiciens de son équipe. Ils sont incapables de ressentir quelque noble sentiment de pitié humaine, incapables aussi de se hausser à la notion de cette terrible Raison d'État qui sacrifie tout au salut ou à la gloire du pays. Comme les damnés que Dante aperçut errants

entre le Purgatoire et l'Enfer, ils n'ont ni haine ni amour.

Ils sont à la fois indifférents et implacables, blasés et cruels, sceptiques et féroces par lâcheté, par désir de s'épargner un ennui. Une diversion leur paraît-elle de nature à les tirer d'un embarras ou à leur éviter une contrariété, ils n'hésitent pas à plonger de pauvres diables dans les bas-fonds du Dépôt, à leur faire subir toutes les horreurs des révoltantes promiscuités, toutes les souffrances physiques, toutes les tortures qui brisent un homme pour la vie. Mais ceci, ils le font sans esprit de vindicte personnelle, sans jouissance particulière de tortionnaire. Une heure auparavant ils se seraient diligemment employés à être agréables ou utiles aux malheureux qu'ils martyrisent, qu'ils forcent à passer des nuits au milieu des fous ou d'agonisants qui râlent.

Le jour même où il avait ordonné l'arrestation de son collègue au Sénat, Trarieux pressait Magnier dans ses bras et lui disait avec des larmes dans la voix : « Cher ami, cher ami, pouvez-vous croire que j'aie la moindre intention de vous causer du chagrin ? »

Ce détail me vient de source absolument authentique. Il est ignoble, me direz-vous? Pour vous, peut-être, mais pas pour ce monde-là.

Supposez des hommes comme nous tous, comme Déroulède, comme Delahaye, comme Andrieux, comme Millevoye, comme Barrès, qui avions joué une grosse partie en nous attelant à l'affaire de Panama, qui avions réussi tout de même à attacher cette casserole au derrière des Opportunistes... On vient nous annoncer que la fille de Baïhaut est mourante et que le prisonnier désire la voir. Sans même nous être entendus, nous aurions immédiatement, si nous avions disposé d'une parcelle de pouvoir, envoyé des ordres pour que ce désir fût réalisé. Les collègues, les camarades, les complices de Baïhaut ont dit : « Non ».

Plus tard, Casimir-Perier, qui avait été le témoin, le répondant de Baïhaut dans une affaire d'honneur s'est refusé à abréger d'une heure la captivité de cet infortuné. Était-ce vertu ? Allons donc ! Si Baïhaut avait nié, Casimir-Perier, tout en sachant parfaitement à quoi s'en tenir, l'aurait pris pour ministre comme il a pris Raynal et Burdeau.

Le portrait de Bourgeois est donc plus que le portrait d'un homme, c'est ce portrait d'un groupe, le portrait d'un « bateau », comme on dit dans l'argot d'aujourd'hui.

De ce bateau, Bourgeois n'est peut-être ni un des plus vicieux, ni un des plus bêtes ; il est l'égal de

tous ses compagnons de voyage par une sorte d'égoïsme impitoyable et souriant. Il est comme eux l'homme de tous les A privatifs, l'homme de l'Amoralité, de l'Asensibilité et de l'Athéisme...

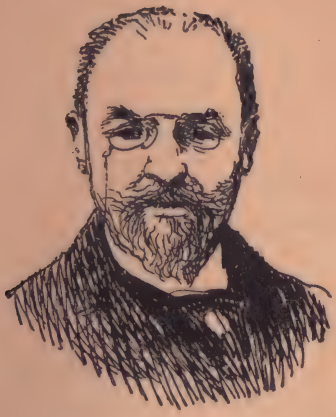


TABLE DES MATIÈRES

Pages

A Jules Guérin, à Clairvaux . . . . . .

Lamartine 1

Victor Hugo 19

Balzac 41

Michelet 57

Gustave Flaubert 69

George Sand 81

Louis Veuillot 99

Edgar Quinet 119

Henri Heine 129

Alphonse Daudet 145

Émile Zola 163

Les Goncourt 197

Pages

Taine 215
Littré 231
Ernest Renan 243
Bismarck 263
Le Comte de Chambord 285
Le duc d'Aumale 297
Blanqui 307
Proudhon et Karl Marx 317
Gambetta 333
Benoît Malon 347
Léon Bourgeois 359

7483. — Paris. — Imp. Hemmerlé et Cie.

Achevé d'imprimer

chez HEMMERLÉ et Cie, Imprimeurs à Paris,

pour

ERNEST FLAMMARION, Éditeur.

Paris

ce 1er Novembre 1900.

PQ
282
D7

Drumont, Édouard Adolphe
Figures de bronze

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY